



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

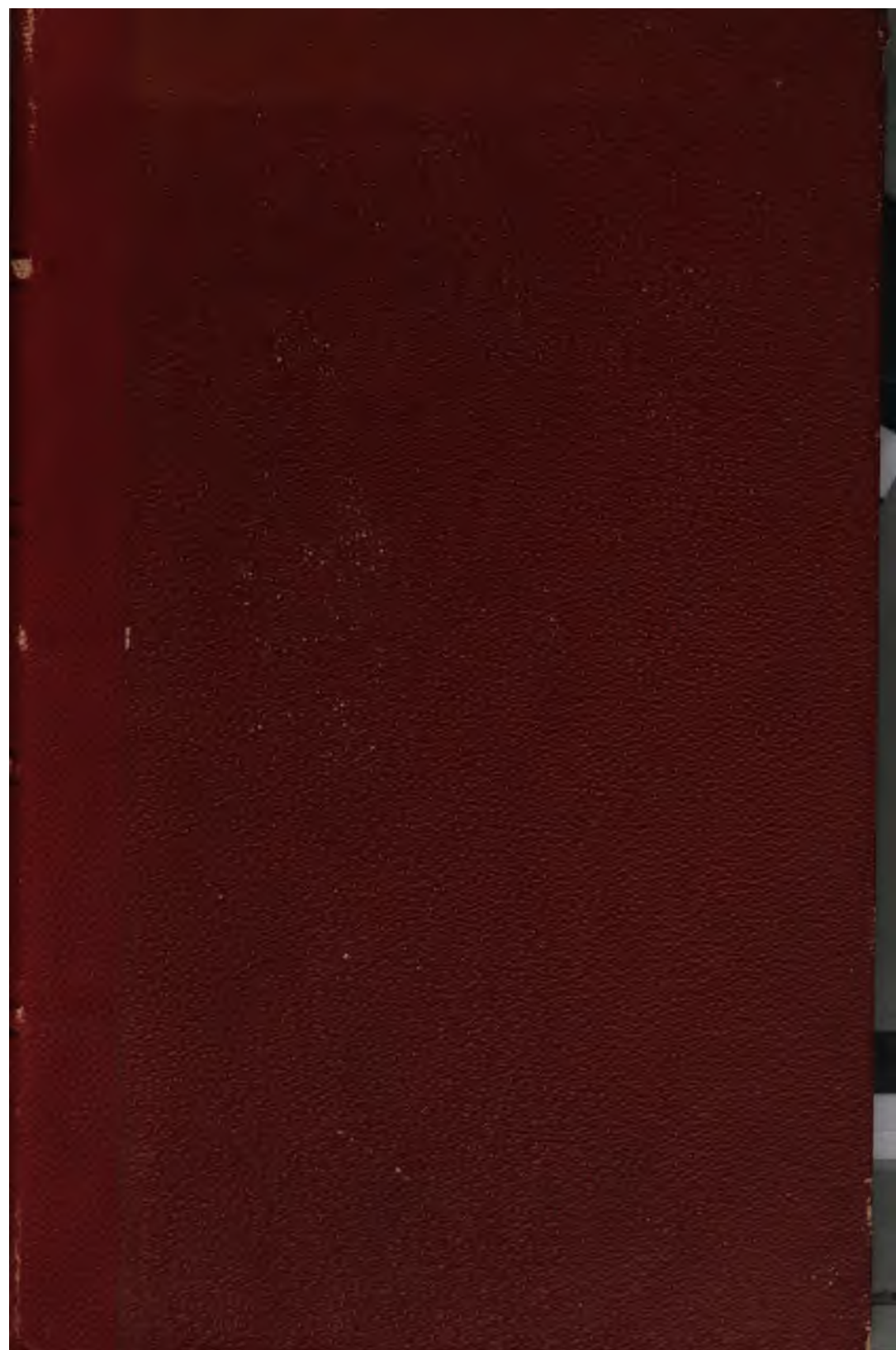
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

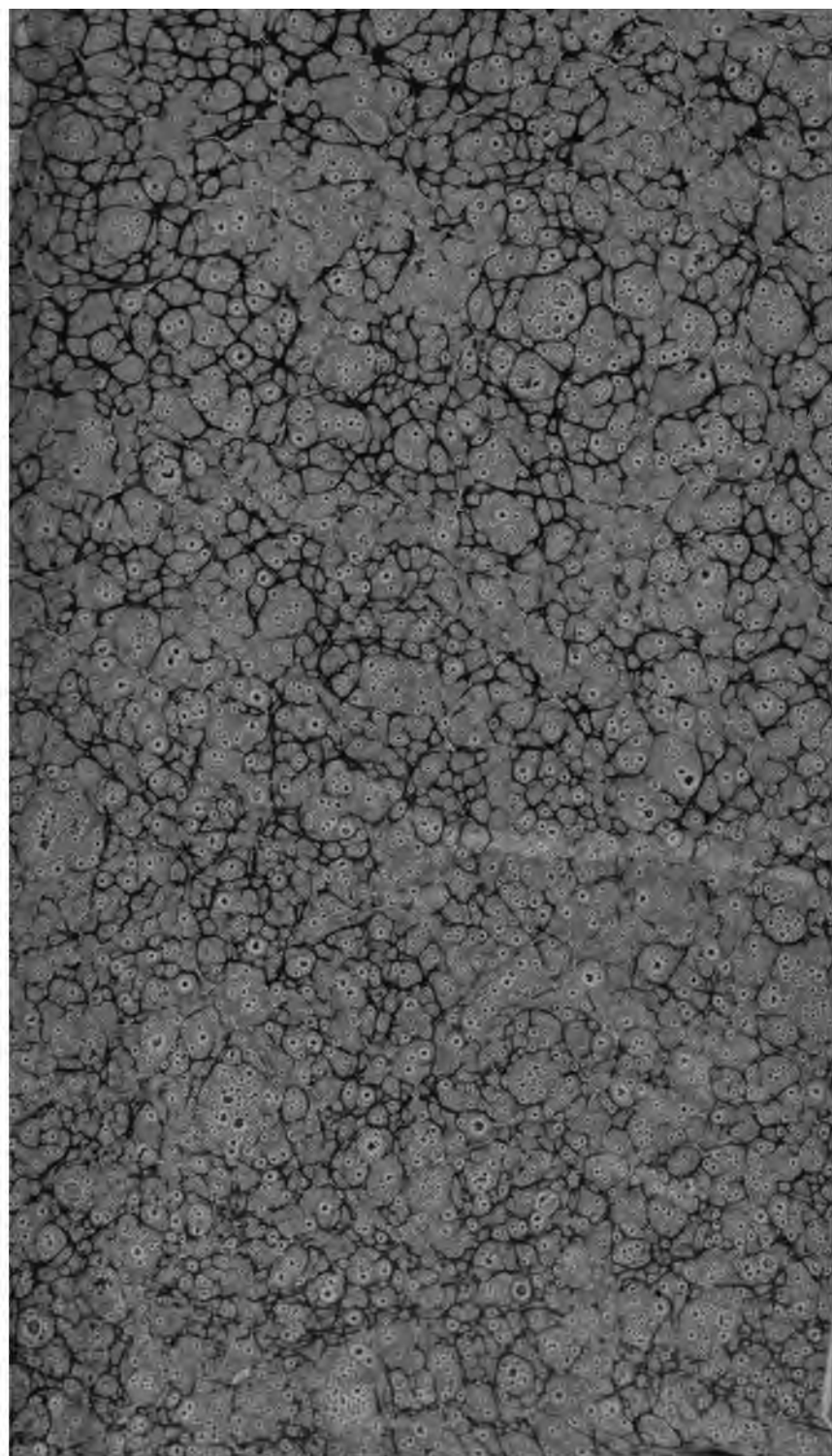
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





GIFT OF COOPER MEDICAL COLLEGE



831.12

GF 41

CINQUIÈME CENTENAIRE

DE LA

MORT DE PÉTRARQUE

FÊTES LITTÉRAIRES & INTERNATIONALES

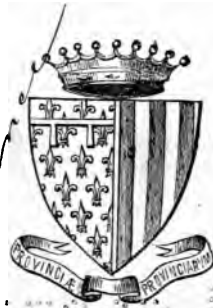
CINQUIÈME CENTENAIRE

DE LA

MORT DE PÉTRARQUE

Célébré à Vaucluse et à Avignon

Les 18, 19 et 20 Juillet 1874



AVIGNON

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE GROS FRÈRES

Rue Saint-Dominique, 18.

1874
tto

167724

Y9A98L1 Q909011

HOMMAGE DES ÉDITEURS

*A M. VALLON, Député, Sous-Secrétaire d'État au Ministère
de l'Instruction publique, délégué de M. le Ministre ;*

A M. MÉZIÈRES (de l'Académie Française) ;

A M. le Commandeur NIGRA, Ministre plénipotentiaire d'Italie ;

A M. DONCIEUX, Préfet de Vaucluse ;

A M. le Comte R. du DEMAINE, Maire d'Avignon ;

*A M. BONAFIOUS, Doyen de la Faculté des Lettres d'Aix,
président du Jury français, et à MM. les Membres de ce Jury ;*

*A M. AUBANEL, Président du Jury provençal, et à MM. les
Membres de ce Jury ;*

*A MM. CONTI et MINICH, représentants des Académies
italiennes ;*

*A Don Albert de QUINTANA, représentant de la littérature
de Catalogne ;*

A MM. les Membres du Comité littéraire d'Aix-en-Provence ;

*A MM. les Délégués des Académies représentées aux Fêtes lit-
téraires du cinquième Centenaire de Pétrarque.*

GROS FRÈRES

A Mistral, à Roumanille.

CHERS AMIS,

Avec la collaboration de quelques amis et les documents que M. le Préfet de Vaucluse a bien voulu mettre à notre disposition, nous avons essayé de faire, non pas un livre qui ait des prétentions littéraires, mais seulement un Résumé historique de la fête du 5^{me} centenaire de la mort de Pétrarque, célébrée à Vaucluse et à Avignon les 18, 19 et 20 juillet dernier.

Si vous n'y trouvez pas tout le talent que nous aurions voulu y déployer pour être dignes de notre sujet, vous y trouverez du moins des récits exacts et impartiaux, des rapports, des discours et des toasts fidèlement reproduits, enfin tous les éléments qui pourront donner aux lecteurs une idée exacte des splendides fêtes où la renaissance de la langue provençale a eu une si large part.

A vous notre livre! recevez-le comme un modeste souvenir de notre vieille amitié.

GROS FRÈRES,

Imprimeurs-Éditeurs.

Avignon, le 25 Août 1874.



PÉTRARQUE

Il y a eu, le 18 juillet de cette année, cinq siècles que mourait, dans un petit village d'Italie, Arquà, à quelques lieues de Padoue, un de ces grands poètes dont une inaltérable gloire illumine le front.

Le tombeau de Pétrarque s'élève à Arquà, et l'on y a conservé religieusement sa maison, avec les meubles qui s'y trouvaient au moment de sa mort.

Pétrarque appartient à l'histoire de l'humanité, de la ^{langue} civilisation italienne, de la poésie, par ses œuvres immortelles, par ses *Canzone* et ses *Sonnets* : il est créateur, avec Dante et Boccace, de la langue italienne.

Mais, par ses amours, par cette passion qu'il chanta dans ses vers harmonieux, par cette Laure mystérieuse dont le nom revient sans cesse sous sa plume, et qui est comme le laurier d'amour de sa gloire, Pétrarque appartient à la légende, nous dirions presque au roman, si cette forme de la littérature moderne pouvait s'appliquer à un génie si élevé.

Il n'en est pas moins vrai que tout est légende dans la vie de l'amante du poète, à ce point que l'on est allé jusqu'à nier son existence, à en faire une sorte d'être mystique, d'abstraction amoureuse : Déesse de la passion idéale, sur l'autel de laquelle il brûlait l'encens de son génie.

Pétrarque a répondu lui-même à ces critiques incrédules, à ces sceptiques de l'histoire littéraire du quatorzième siècle.

Déjà, même de son vivant, des doutes s'étaient élevés sur la réalité de son attachement pour cette Laure dont son cœur paraissait rempli, et qui ne remplissait, disait-on, que ses vers.

Dans son *Épître à la postérité*, qui est une sorte d'autobiographie, Pétrarque dit lui-même :

« Ma jeunesse fut tourmentée par un violent amour,
« amour unique, chaste amour, qui eût rempli toute ma
« vie, si la mort cruelle n'y avait mis fin. »

Jacques Colonna lui ayant exprimé aussi quelques doutes sur l'existence de sa Laure, le poète lui répondit dans une de ses *épîtres familières* (épître IX, liv. II) :

« Quelle question m'adressez-vous ? Supposez-vous
« que je ne l'aie trouvée que dans mon imagination, ce
« nom de Laure, dont le seul but serait de fournir un
« sujet à mes chants et de faire parler de moi ? Eh quoi !
« vous croyez que cette Laure, que je fais vivre et res-
« pirer, dont la beauté m'enivre, ne serait qu'une forme
« idéale, et qu'il n'y aurait réellement d'autre Laure
« que le *laurier* poétique auquel ont quelque droit mes
« longs et pénibles travaux ? Elle ne serait ainsi qu'une
« création de la Muse, comme mes soupirs ne seraient
« qu'une feinte !

« Ah ! que je serais heureux si vos railleries disaient
« vrai, si mon amour n'était qu'une feinte et non une
« ardente passion !

« Ah ! croyez-moi, personne ne serait capable d'une
si longue et si grande supercherie. Quelle folie de

« prendre des soins si pénibles, afin de se faire passer
« pour un insensé !

« Croyez-moi ! s'il est possible, dans une certaine
« mesure, de simuler la maladie, on ne couvre pas à
« volonté son visage d'une pâleur mortelle, et vous con-
« naissez ma pâleur, vous savez quel chagrin continu
« me dévore ! »

Laure a donc existé ; on est à peu près certain aujourd'hui qu'elle naquit près d'Avignon, au village de Noves ; qu'elle avait été mariée, avant de rencontrer le poète qui devait l'immortaliser, à un gentilhomme provençal, Hugues de Sade, et qu'elle mourut à l'âge de 41 ans, victime de la grande peste dont l'Europe fut ravagée au milieu du quatorzième siècle.

Mais en dehors de ces faits, il n'y a plus que la tradition, la légende, la chronique : cette atmosphère bleue, un peu vaporeuse, des pays du rêve, de l'imagination, de la poésie, régions aériennes où flottent les images des femmes aimées par les chantres mélodieux et inspirés, par les sertisseurs du vers, les ciseleurs de la prose, par les grands génies ou les ingénieux écrivains : la *Béatrix* de Dante Alighieri, la *Fianetta* de Boccace, la *Laure* de Pétrarque, la *Léonore* du Tasse, l'*Elvire* de Lamartine, pour ne citer que quelques-uns de ces noms, dont l'écho se prolonge à travers l'espace et le temps comme un son de luth, comme un accord de harpe.

Un savant professeur, qui est aussi un écrivain d'élite, M. Mézières, a écrit sur Pétrarque un livre qui est ici entre les mains de tout le monde. Dans ce livre, on trouve une biographie complète de Pétrarque, des aperçus ingénieux et nouveaux, et une description exacte de la vallée de Vaucluse.

M. Mézières décrit avec un grand charme la route curieuse qui conduit d'Avignon à la source mystérieuse que Pline appelait la *noble Fontaine*.

Cette route, qui longe d'abord les rives du Rhône, s'écarte bientôt du fleuve et gravit les hauteurs de Morières, aux maisons étagées comme celles d'un village de Grèce ou de Sicile, pour redescendre ensuite vers le Thor et vers L'Isle, où les eaux de la Sorgue apportent avec la fraîcheur une verdure aussi riante que celle de la Lombardie.

Au delà, le paysage se dessèche ; mais on voit toujours se dresser devant soi, un peu à gauche, ainsi qu'une sentinelle à l'horizon, la cime aiguë du Mont-Ventour, et, à droite, dans le lointain, tantôt grandir et tantôt décroître les ondulations des Alpilles.

Enfin la Sorgue reparait ; elle court comme un serpent au milieu des prairies vertes, et, dans un dernier détour, elle vous mène au pied d'une roche escarpée d'où elle sort, et qui, de ce côté, ferme la vallée, comme un rempart de pierres.

C'est Vaucluse, *vallis clausa*, le *val fermé*.

A la racine même des rochers s'ouvre une caverne d'où jaillit la rivière, qui descend aussitôt par une pente rapide, bondissant avec fureur au milieu des blocs noirâtres qu'elle couvre d'une écume blanche.

Dès qu'elle se repose, dès qu'elle ne rencontre plus d'obstacles, elle étend entre les deux rives fleuries une nappe d'eau limpide d'une couleur merveilleuse, dont on ne retrouve nulle part, dit M. Mézières, ni dans les Alpes, ni dans les Pyrénées, ni en Italie, ni en Espagne, ni en Orient, les teintes douces et transparentes. Le lac de Zurich est moins pur, le lac de Côme plus bleu,

la Méditerranée plus foncée ; les fleuves célèbres, le Pénée, l'Alphée, l'Achéloüs, sont plus argentés ; le Styx et l'Achéron plus noirs ; l'Arno, le Tage, le Guadalquivir, le Rhône, plus troubles. La Sorgue seule, d'un vert tendre à la surface et jusqu'au fond de son lit, ressemble à une plante verte qui se serait fondue en eau. C'est comme une herbe liquide qui court à travers les prés. On se rappelle, en la voyant, ces sources vives qui, sortant des rochers de la côte, viennent quelquefois verser leurs eaux d'émeraude dans les flots de la mer Égée ou de la mer Ionienne.

Sur les bords, quelques arbres trop rares, mais d'un feuillage élégant, aux branches peuplées de rossignols, des pins, des cyprès, des mûriers, des saules, quelques buissons de lentisques et de toèmes, des amas de plantes grimpantes et de ronces collées aux parois du rivage, mêlent des couleurs plus sombres aux teintes diaphanes de la rivière relevée encore par le cadre lumineux que lui font les prairies.

La voix des eaux écumantes, le retentissement continu de leur chute à travers les blocs accumulés, ajoutent à la scène un caractère de grandeur dont l'âme se pénètre bien plus encore, lorsque les yeux quittent le cours de la Sorgue pour se porter vers le cirque de rochers nus qui ferme la vallée.

Là, tout est sévère et imposant. Au-dessus, et de chaque côté de la source, montent en demi-cercle d'énormes murailles d'un ton gris, quelquefois veiné de rouge, dont la partie supérieure, dentelée et déchirée, découpe vaguement sur l'horizon des formes de créneaux et de tourelles gothiques. Ça et là, un trou béant, un nid d'aigle ou un pin suspendu entre ciel et terre, cramponné

par ses racines aux flancs du rocher, marquent d'une tache noire les parois de cette forteresse naturelle.

Assis au pied d'un saule, sur le gazon humide, le spectateur qui ne regarde que les parties du paysage le plus rapproché de lui, peut n'y ressentir qu'une impression de douceur et de calme. Mais qu'il s'avance vers la source, qu'il lève ses regards sur les rochers sauvages qui la couronnent, il sera bientôt saisi par une émotion plus forte : il comprendra le grand caractère du tableau ; il sentira qu'il a devant lui un des plus beaux sites de notre France, une merveille naturelle, comparable à nos paysages les plus grandioses, au cirque de Gavarnie, à l'Abbaye de Saint-Malo, au Mont Saint-Michel ; en même temps, il sera pénétré du sentiment de la solitude.

En face de lui, un obstacle infranchissable qui le sépare du monde, derrière lui des montagnes arides qui semblent l'enfermer dans un cercle sans issue. C'est comme une Thébaïde, c'est le lieu que choisirait un saint pour s'isoler des hommes.

C'est dans cette solitude que se retira Pétrarque, au quatorzième siècle ; c'est là qu'on lui a élevé un monument.

LE CINQUIÈME CENTENAIRE

DE PÉTRARQUE

Le cinquième centenaire de Pétrarque a été célébré le 19 juillet à Arquà.

Notre belle Provence, cette seconde patrie du grand poète italien, a eu aussi ses fêtes.

A Arles, un jury s'était réuni pour juger le concours de poésie provençale ouvert en l'honneur du grand poète.

A Aix, s'étaient réunis le jury français et le jury mixte (français-provençal-italien). On trouvera plus loin la composition de ces divers jurys.

Voici le programme qui avait été arrêté par le Comité littéraire, et qui fut publié par la Municipalité d'Avignon :

FÊTES LITTÉRAIRES

CÉLÉBRÉS EN L'HONNEUR

DU 5^{me} CENTENAIRE DE LA MORT DE PÉTRARQUE

Les 18, 19 et 20 Juillet 1874.

Samedi 18 juillet, délégation à Vacluse des Félibres provençaux auprès des Poètes français et italiens. — A 8 heures du soir, des hérauts d'armes parcourront les différents quartiers de la ville,

et annonceront la fête. — A 9 heures du soir, retour de Vaucluse, réception à la Gare, par les autorités de la ville d'Avignon, des délégués des Sociétés savantes et du buste de Pétrarque du statuaire F. CONSONOVE. — Marche en cortège de la Gare à l'Hôtel-de-Ville. — Musique. — Illumination de l'avenue de la Gare, de la Place de l'Horloge et de la statue de Crillon. — *Cantadisso à Petrarco*, Poésie provençale de Théodore AUBANEL, Musique de G.-F. IMBERT, chantée à l'Hôtel-de-Ville par les Élèves du Conservatoire d'Avignon, sous la direction de M. G.-F. IMBERT. — Concert sur la Place de l'Horloge par la musique des Pontonniers. — Grande retraite aux flambeaux (*Pegoulado*), par les musiques municipale et du régiment des Pontonniers.

Dimanche 19 juillet, à huit heures du matin, Messe solennelle sur la Place du Palais des Papes. — Bénédiction des récompenses. — L'Orphéon et les musiques militaires concourront à cette solennité à laquelle assisteront les autorités, les membres du Jury, les délégués des Sociétés savantes, etc. — A 4 heures de l'après-midi, grande cavalcade historique de Bienfaisance, représentant la marche triomphale de Pétrarque allant recevoir la couronne au Capitole. — Le soir à 9 heures, au Théâtre, représentation de gala, en l'honneur de Pétrarque, par des célébrités parisiennes. — Fêtes populaires et réjouissances publiques à la Porte de l'Oulle. — Éclairage à la lumière électrique de l'antique Palais des Papes. — Illumination de l'avenue de la Gare et de la Place de l'Horloge.

Lundi 20 juillet, à 8 heures du matin, grand Concours d'Orphéons, de Musiques d'harmonie, de Fanfares et de Tambourins. —

Programme du Concours : Musiques d'harmonie et fanfares. — DIVISION D'EXCELLENCE. 1^{er} Prix : Une Médaille en or et une coupe offerte par M. le Ministre des Beaux-Arts. — 2^{me} prix : Une médaille en argent.

1^{re} DIVISION. — 1^{er} prix : Une médaille en vermeil et une coupe offerte par M. le Ministre des Beaux-Arts. — 2^{me} prix : Une médaille en argent.

2^{me} DIVISION. — 1^{er} prix : Une médaille en vermeil. — 2^{me} prix : Une médaille en argent.

3^{me} DIVISION. 1^{er} prix : Une médaille en argent. — 2^e prix : Une médaille en bronze.

ORPHÉONS. — 1^{re} Division. — Prix unique : Médaille en or. —

2^{me} Division. — Prix unique : Médaille en vermeil. — 3^{me} Division. — Prix unique : Médaille en argent.

TAMBOURINS. — 1^{er} Prix : Médaille en vermeil et 60 francs. — 2^{me} Prix : Médaille en argent et 40 francs. — 3^{me} Prix : Médaille en bronze et 20 francs.

NOTA. — Les heures des Concours et les locaux où ils auront lieu seront indiqués par une affiche spéciale.

A 4 heures de l'après-midi, Jeux Floraux sur la Place du Palais des Papes. — Concours littéraires des fêtes de Pétrarque.

Des prix et mentions honorables consistant en objets d'art, fleurs, couronnes, médailles d'or, de vermeil, d'argent et de bronze, seront décernés aux meilleures pièces adressées aux Concours de poésies provençales, poésies italiennes, poésies françaises, et au Concours historique ouvert en l'honneur du 5^e Centenaire de Pétrarque.

Ces divers prix ont été offerts par M. le Ministre de l'Instruction publique, par la ville d'Avignon, les Académies des villes d'Aix, Apt, Béziers, Bordeaux, Marseille, Nice, Nîmes, par les Académies du Sonnet, des Jeux Floraux de Toulouse, des Langues romanes de Montpellier, des poètes de Paris, par les Sociétés littéraires de l'Ain, Philotechnique, des Beaux-Arts de Paris, d'Etudes de Draguignan, de Statistique de Marseille, d'Horticulture de Marseille, par la Société française d'Archéologie, par l'Institut des provinces, par MM. Mistral et Roumanille, Joséphin Soulayr et le Maire d'Avignon. — A 4 heures, Courses de taureaux à l'île de la Barthelasse. — Joutes sur le Rhône. — A la même heure, farandoles. — Provençaux et Provençales, au son des tambourins, parcourront les divers quartiers de la ville. — A neuf heures, grande fête de nuit sur le Rhône. — Gondoles vénitiennes, Jets de lumière électrique, Flammes de Bengale, Feux d'artifice, Réjouissances publiques, Illuminations des allées de la Porte de l'Oulle et de la Place de l'Horloge.

Fait à Avignon, en l'Hôtel de-Ville, le 1^{er} juillet 1874.

Le Maire, R. du DEMAINE.

FÊTE A VAUCLUSE

Le Samedi 18 juillet

La fête, d'abord projetée pour l'anniversaire du poète, devait être célébrée dans le village de Vacluse. Mais l'Administration municipale d'Avignon et l'Académie des Félibres, qui a son siège dans cette ville, pensèrent que la mémoire du grand poète italien qui séjourna pendant de longues années dans la Rome française, devait être célébrée avec toute la pompe possible, et il fut décidé qu'une double solennité aurait lieu à Vacluse et à Avignon.

A Vacluse, le concours des étrangers était relativement peu nombreux, et les populations des villages avoisinants étaient seules accourues à cette fête.

De L'Isle à Vacluse, la route était pavoisée de drapeaux et de guirlandes de buis sur tout le parcours.

Le Préfet et M. le commandeur Nigra, ministre d'Italie, furent reçus à Vacluse par M. Élisée Tacussel, maire, qui, au nom du Conseil municipal et de la population de la commune, leur souhaita la bienvenue.

Il s'exprima en ces termes :

MESSIEURS,

Soyez les bienvenus !

La ville de Vacluse est heureuse de voir dans ses murs

tous ces hommes d'intelligence et de progrès, Français, Provençaux, Espagnols et Italiens, qui viennent inaugurer le cinquième centenaire de Pétrarque, Pétrarque, ce poète immortel qui, pendant de longues années, habita la cité dans laquelle nous avons le bonheur de vous recevoir.

Le nom de Pétrarque éveille parmi nous de grands souvenirs, et c'est avec un légitime orgueil que nous nous rappelons la gloire de ce chanfre que Vacluse a possédé et que Rome a couronné.

C'est sur les bords de la fontaine de Vacluse qu'il travaillait dans le calme et la retraite; c'est là qu'il préparait ses plus beaux chants, et qu'il revint, après son triomphe, pour célébrer encore les douceurs de la *vallée close* et s'inspirer de Celle dont s'était éprise son ardente imagination.

Pétrarque et Vacluse sont deux noms à jamais inséparables; aussi nous vous remercions, vous tous, les promoteurs de ce rendez-vous littéraire que l'histoire inscrira dans ses annales.

L'histoire dira que M. le Préfet de Vacluse a bien voulu rehausser par sa présence l'éclat de cette fête, avec Son Excellence le Chevalier Nigra, ministre plénipotentiaire de l'Italie, délégué du comité *pétrarquescue* de Padoue et d'Arquà.

Quant à vous, felibres provençaux et poètes français, dignes émules de celui que nous fêtons, nous sommes heureux de vous donner un salut confraternel.

Remerciements à vous tous qui venez concourir à l'éclat de cet anniversaire; à vous, éminent artiste, dont le précieux travail va devenir pour Vacluse un nouveau bienfait, à vous, Consonove, qui, grâce à votre talent, ferez admirer aux nombreux étrangers qui visitent notre Fontaine, le buste authentique de notre poète vaclusien.

Messieurs, permettez-moi d'espérer que l'idée féconde au nom de laquelle nous sommes réunis ne sera jamais aban-

donnée, que les générations futures se montreront jalouses de nous imiter.

C'est en effet par la glorification de ce qui est grand et beau dans les lettres comme dans les arts, que les nations se montrent dignes de leur destinée.

M. le docteur Sicard, délégué de la Société d'Horticulture de Marseille, prit ensuite la parole et s'exprima ainsi :

MONSIEUR LE PRÉFET.

MONSIEUR LE MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE,

Permettez-nous, au nom de la Commission d'organisation des fêtes du cinquième centenaire de Pétrarque, et du Jury, de vous dire combien nous sommes heureux de vous posséder dans les murs de la ville de Vaucluse.

En venant au nom de la France et de l'Italie, vous unissez deux pays qui conservent précieusement le souvenir de Pétrarque.

Vous, M. le Chevalier, en représentant ici Arquà, ville qui garde précieusement les reliques du grand poète, et vous, M. le Préfet, qui, en personnifiant la France dans la ville de Vaucluse, pouvez affirmer qu'elle conserve comme souvenir ineffaçable de Pétrarque, sa maison, son laurier légendaire, ce lierre magnifique, propriétés privées du Maire actuel de cette ville, et cette colonne qui orne la place en défiant les siècles.

Soyez les bienvenus dans la ville de Vaucluse, qui conservera précieusement le souvenir de cette fête que nos descendants se feront un devoir de célébrer à leur tour, dans cent ans.

Acceptez l'hospitalité que nous vous offrons, et soyez

assurés que nous sommes profondément reconnaissants de votre présence au milieu de nous.

La séance littéraire, qui se tint dans un local appartenant à M. le Maire et qu'il avait lui-même approprié à la circonstance, fut ouverte par le discours suivant prononcé par M. le Préfet de Vaucluse :

MESSIEURS,

Ma première parole, dans ces lieux, dont le nom est immortel, doit être une parole de remerciements pour les littérateurs et poètes de Provence, nos compatriotes, qui ont eu la pensée d'honorer ici-même, dans le foyer de son amour, de ses tourments, de ses travaux et de sa gloire, le poétique amant de Laure de Noves.

Ma seconde parole sera une parole de félicitations pour le Maire et la population de Vaucluse, qui nous font si bien les honneurs de leur pittoresque et beau pays, et de bienvenue sympathique pour les hommes éminents qui, de loin ou de près, de l'Italie, de l'Espagne ou de la France, se sont rendus à cette fête fraternelle de la poésie.

Cette solennité, qui va se continuer à Avignon avec plus d'éclat et un concours plus nombreux, a ici un caractère intime et presque religieux. De toutes parts nous sommes enveloppés et dominés par les souvenirs.

Ces rochers, ces eaux, ces bois, ce vallon où Pétrarque a soupiré, pleuré, chanté, aimé et souffert, ont été ses témoins et ses confidents, et nous racontent son histoire.

C'est ici que sa maison modeste s'élevait, cette maison solitaire qui fut tour à tour un refuge contre les chastes ardeurs et les orages de sa passion, et le sanctuaire de sa pensée, de son cœur et de son âme.

Inveni portum ; spes et fortuna, valet ;
Sat me lusistis ; ludite nunc alios.

*I have entered the port ;
and Fortune, farewell ;
Long enough have ye me*

Ces vers pleins de lassitude, de résignation et de tristesse, il les avait composés lui-même et les avait inscrits sur la porte de sa demeure comme sur la pierre d'une tombe. Cette tombe était vivante. *Viventi sepulchrum*. Le poète avait-il trouvé la paix cherchée? Il se trompait. La nature, en recevant les épanchements de cette âme inassouvie, et en la pénétrant de ses baumes puissants, en soulageait les glorieuses douleurs, elle ne les supprimait pas. La source devenait plus pure et moins tumultueuse, elle ne cessait pas de couler.

Je m'arrête, Messieurs. J'oublie, ce qui m'est arrivé quelquefois, sans que j'en rougis, que la poésie m'est interdite, et j'ai hâte de céder la parole aux littérateurs et aux poètes de cette Assemblée d'élite.

Qu'il me soit permis, du moins, de me réjouir d'être ainsi mêlé par mes fonctions à des solennités qui élèvent les cœurs, en les tournant vers l'idéal, et les unissent dans la glorification de ce qu'il y a de plus divin sous le ciel : la Poésie !

M. le commandeur Nigra, ministre plénipotentiaire d'Italie, représentant du Comité Italien de Padoue et d'Arquà, prit ensuite la parole en ces termes :

MESSIEURS,

Le comité Italien, qui célèbre à Padoue et à Arquà cette même solennité en souvenir de Pétrarque, qui vous réunit ici, m'a fait l'honneur de me nommer son représentant auprès de vous. J'ai accepté ce mandat, digne d'envie s'il en fut, avec un sentiment de reconnaissance sincère et profond ; car je sens, Messieurs, tout le prix d'un choix qui m'a permis de venir au milieu de vous pour associer la voix de l'Italie à celle de la France dans la commémoration du poète dont la gloire et les œuvres appartiennent à la fois aux deux grandes nations latines. L'Italie aurait pu vous envoyer, à ma place, des hommes éminents dans les lettres

et dans les sciences, bien plus dignes que moi, à tous les titres, de la représenter dans cette solennité. Mais on sait, au-delà des Alpes, que nul plus que moi n'aime la France et sa double et glorieuse littérature ; on a bien voulu se souvenir aussi qu'au milieu d'occupations d'un autre ordre, j'ai gardé, inviolable et fidèle, dans mon âme, le culte de la sainte poésie.

Des voix plus autorisées que la mienne vous diront ici, Messieurs, les louanges de Pétrarque et les titres que ce grand esprit a acquis, par ses œuvres, par son caractère, par son génie, à l'admiration de la postérité. Elles vous diront qu'il fut à la fois poète et patriote, diplomate et savant ; qu'il prépara par des recherches philologiques, trop oubliées, le réveil des études classiques en Europe ; qu'il fut, après le Dante, le principal fondateur de cette belle langue italienne, qu'il contribua si puissamment à polir, à adoucir, à fixer ; que, s'inspirant de l'exemple de vos ancêtres et de votre brillante littérature provençale, mais en y ajoutant son propre génie, il créa une forme de poésie lyrique, dont la perfection fut l'envie et le long désespoir de plusieurs générations d'imitateurs ; qu'il éleva la noble affection à laquelle il fut fidèle jusqu'à la mort, au niveau d'une vertu ; qu'il chanta, exemple nouveau dans son temps, l'amour le plus pur dans la langue la plus chaste ; qu'il exerça par là une influence douce, salutaire et durable sur les mœurs encore rudes de son siècle ; que de ces mêmes cordes de sa lyre, d'où s'envolaient les tendres mélodies, éclataient parfois, comme de la trompette d'un archange, les fières *chansons* qui allaient réveiller la patrie meurtrie et paresseuse sur son lit de misère. Elles vous diront encore que Pétrarque est l'une des figures les plus attrayantes du moyen-âge, l'une de ces figures privilégiées que nulle tache ne ternit, qui non seulement sont l'orgueil du siècle et du pays qui les virent paraître, mais qui sont la gloire et l'honneur de l'humanité.

Pour moi, Messieurs, je dois restreindre mon rôle dans des limites plus étroites : je veux vous dire ce que fut Pétrarque pour le pays qui a eu le bonheur de lui donner le berceau et la tombe.

Nous avons été élevés, au-delà des Alpes, à la dure école de l'adversité. Pendant des siècles nous avons subi toutes les calamités, toutes les humiliations. L'oppression, le morcellement du territoire, les discordes intestines, l'occupation étrangère, l'absence d'une patrie, la longue série des maux qui affligent les peuples asservis et divisés, nous avons tout enduré. Que l'on ne s'étonne pas si, dans ces derniers temps, l'Italie a fait preuve de beaucoup de sagesse et de sens politique. Nous sommes devenus sages parce que nous avons beaucoup souffert. Eh bien ! pendant la durée, plusieurs fois séculaire, de nos malheurs, savez-vous quelle était en Italie la meilleure, et, après Dieu, la seule consolation de tous ceux qui souffraient, de tous ceux qui pensaient, de tous ceux qui espéraient ? L'Italie a vécu, pensé, espéré, pour des siècles, avec ses grands poètes, ses artistes, ses savants. C'est dans la Divine Comédie du Dante et dans les Chansons de Pétrarque que les générations qui nous ont précédés ont puisé tantôt l'espérance, tantôt l'encouragement, toujours la consolation. Notre patrie à nous, c'étaient alors nos grands écrivains, et parmi ceux-ci Pétrarque tenait, après le Dante, la première place. Les nations, comme les individus, ne vivent pas seulement de réalité, elles vivent autant d'idées et d'imagination. Nos poètes, et Pétrarque surtout, à défaut de la réalité absente, nous donnaient, comme précieuse compensation, l'éternel idéal.

Et maintenant, c'est encore à son poète couronné au Capitole que l'Italie doit l'occasion, qu'elle saisit avec un empressement bien naturel, de vous envoyer, par dessus les Alpes et la mer, ses souhaits de cordiale amitié. Grâce à son souvenir, nous assistons au plus beau des spectacles, celui de voir réunies dans la même pensée deux grandes nations.

issues du même sang, nourries des mêmes traditions artistiques et littéraires, faites pour s'entendre, se respecter et s'aimer, et qui ne doivent désormais avoir entre elles d'autres contestations que les luttes pacifiques et fécondes de l'esprit, pareilles à celle qu'elles soutiennent en ce moment, d'une façon toute courtoise, pour revendiquer, chacune pour son compte, à des titres divers mais également légitimes, le génie et l'inspiration d'un grand poète. Car si l'Italie a été assez heureuse pour avoir donné à Pétrarque la naissance, la langue et le tombeau, si elle lui a inspiré ses chants patriotiques, la France a eu le mérite de le garder pendant de longues années dans ce coin privilégié de la Provence qui fut pour lui une nouvelle patrie. Elle eut le bonheur de lui inspirer son immortel *canzoniere* par les charmes de la femme, fortunée entre toutes, qui vit éternellement jeune et belle dans des vers admirables, et qui fut le long soupir de la plus douce des muses : *lungo sospir della più dolce musa*.

Je ne peux pas, Messieurs, et je ne veux pas vous cacher l'émotion que j'éprouve en voyant pour la première fois ces lieux consacrés par le génie et par la beauté. Ma pensée aime à se figurer les deux ombres bénies de Pétrarque et de Laure passant lentement sur les rives de la Sorgue, dans l'attitude des couples heureux, dont les *trionphes* nous ont peint l'image charmante. Et en remontant encore plus haut le courant des siècles, il m'est doux de rappeler, comme une sorte de pendant à ce tableau, les brillantes figures de vos ancêtres, poètes et chevaliers, qui trouvaient en Italie une seconde patrie, et qui invoquaient, pour arbitres de questions d'amour, d'illustres dames italiennes : Béatrix d'Este, Émilie de Ravenne, la comtesse de Savoie, la marquise Malaspina, la marquise de Saluces. Vous savez, Messieurs, qu'il fut un temps où votre belle langue était parlée et cultivée de l'autre côté des Alpes, et que vos troubadours ont souvent rencontré en Italie des émules célèbres.

Les rois de Sicile n'ont pas dédaigné de toucher aux cordes de la lyre provençale, et l'histoire nous a conservé les noms et parfois les compositions de plus de trente troubadours italiens, parmi lesquels vous me permettrez de citer Nicolet de Turin, les gènois Lanfranc Cigala, Boniface Calvo, Luc de Lascaris, Parcival et Lanfranc Doria, le vénitien Zorgi, Ferrari de Ferrare, Albert Malaspina, Bernard Arnould et Sordel de Mantoue. Nos châteaux et nos villes résonnaient de chants provençaux. Nous voyons accueillis et fêtés, aux cours de Montferrat, de Ferrare, de Mantoue, à Venise, à Gênes, en Lombardie, en Toscane, Foulquet de Romans, Élie Cairel, Albert de Sisteron, Bernard de Ventadour, Guillaume Figuiera, Guillaume de la Tour, Hugues de St-Cyr, Rambaud de Vaqueiras, Peirol et d'autres, non moins illustres. Mon cher pays du Canavais, où je suis né, et à qui j'envoie d'ici le meilleur de mes souvenirs, est mentionné par Pierre Vidal, de Toulouse, dans des termes qui, encore maintenant, seraient compris par le plus illettré de mes montagnards :

Ara m'alberc dieus e sans Julias
E la doussa terra de Canaves.

Ces anciennes traditions, communes aux deux peuples, d'hospitalité, d'amitié, de confraternité littéraire, vous les renouez en ce jour, Messieurs, par l'accueil cordial et distingué que vous faites au délégué du comité de Padoue, et par la gracieuse hospitalité qui lui est offerte par le digne représentant de votre gouvernement. Je vous en remercie, au nom de vos confrères Italiens, au nom du comité que j'ai l'honneur de représenter et de son illustre Président, le sénateur Comte Cittadella, et je me fais l'interprète auprès de vous de leurs sympathies et de leurs vœux. Et puisque le caractère international de cette fête m'en donne l'occasion, laissez-moi vous exprimer aussi, au nom de l'Italie et de son vaillant Roi, les sentiments de reconnaissance inaltéra-

ble pour la part généreuse que la France a prise à notre affranchissement national.

Enfin, j'apporte à Avignon et à Vaucluse un écho de Padoue et d'Arquà ; j'apporte le souvenir des lieux où Pétrarque trouva le repos dans la tombe, aux lieux où il a vécu et aimé, où il s'est inspiré, où il a laissé la plus pure, la plus forte et la plus durable affection de sa vie.

Ce discours fut accueilli par les applaudissements les plus chaleureux.

M. le commandeur Raphaële Minich, député au parlement, professeur émérite à l'Université de Padoue, délégué de l'Académie de Padoue et de l'Institut royal de Venise, donna ensuite lecture d'une étude sur les amours de Pétrarque expliquées par le rapprochement de sa vie avec ses écrits.

M. Bonafous, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, prit à son tour la parole et s'exprima en ces termes :

MESSIEURS,

C'est une grande et heureuse pensée qui nous réunit aujourd'hui en ce lieu, où la nature a placé une de ses plus ravissantes merveilles et que la poésie a rendu à jamais illustre. Au milieu de ces âpres rochers où les eaux bouillonnent écumantes, comme pour saluer le soleil, qu'elles ont si longtemps désiré dans les sombres profondeurs de la grotte mystérieuse ; sur ces rivages verdoyants où la Sorgue, devenue paisible après une si vive émotion, roule silencieusement la masse cristalline de ses flots bienfaisants, il y a un peu plus de cinq siècles, un poète errait, solitaire et pensif, consolant par le spectacle d'un si ravissant paysage les soucis et les regrets de la patrie absente. Un jour, dans une de ces prairies émaillées de fleurs, une femme lui

apparut, éclatante de beauté, rayonnante de modestie. Était-ce une créature de la terre, ou une vision du ciel ? Le poète se l'est souvent demandé dans ses immortels sonnets ; mais sa pensée est toujours restée enveloppée des nuages du doute et des lueurs éblouissantes de ses poétiques métaphores, si bien qu'il n'a jamais été possible de la saisir nettement.

Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, l'âme de Pétrarque s'élève et déborde de poésie ; il chante la beauté et les vertus de Laure, les confondant en un même sentiment d'admiration et d'amour. Le philosophe ancien disait que le beau est la splendeur du vrai. Pétrarque répète sans cesse que la beauté est la splendeur, le rayonnement de la vertu. C'est la même idée sous une forme différente, et avec un sentiment de plus.

Après avoir chanté Laure pendant les fraîches années de sa jeunesse, après l'avoir pleurée à son retour de Rome, alors que les rives de la Sorgue lui parurent si vides et si désertes : après avoir rempli de son nom ses sonnets, ses canzoni, et même ses élégies latines, le poète repartit pour l'Italie, pour la terre natale, semblable au rossignol qui, après avoir été dans la belle saison le chef d'orchestre des concerts de nos bocages, retourne, aux premières froidures d'automne, dans une contrée de lui seul connue, où il jouit enfin du grand sommeil de la mort qui met fin à ses pèlerinages annuels.

Et cet homme ne fut pas seulement un grand poète, il fut aussi un des plus profonds érudits du moyen-âge, un des plus illustres précurseurs de la renaissance des lettres. Il voulut, comme le poète Stace, adorer les traces de Virgile, et il écrivit une épopée latine. Sa correspondance, ses voyages à la recherche des œuvres antiques mutilées par le temps et les barbares, tous ses écrits enfin sont pleins de son amour pour les souvenirs obscurcis du génie de la Grèce et de Rome. Quelle joie,

quand il retrouve quelques livres anciens dans les poudreuses bibliothèques des couvents ! Je te revois enfin, Cicéron , s'écrie-t-il , dans ma calamiteuse vieillesse ! Quelle verve indignée éclate quelquefois dans ses lettres contre la barbare négligence de ceux qui laissent manger aux vers et tomber en poussière les glorieux monuments que nous ont laissés les anciens, nos maîtres !

Voilà l'homme que nous venons honorer aujourd'hui, où le cinquième centenaire de sa mort, de cette mort qui éteint tout dans le monde, ne fait que raviver les feux de sa gloire. L'Italie et la France se disputent cette grande renommée, ou plutôt elles la poursuivent d'un égal amour. A l'une, son berceau et sa tombe, et cette langue divine que Dante, avant lui, avait portée à la plus sublime éloquence ; à l'autre, la douce hospitalité accordée au poète, et cette femme surhumaine, qui fut l'inspiration de sa muse et dont la pensée a distillé tout le miel de ses poèmes. Les grandes nations s'honorent par le culte de leurs grands hommes. L'Italie est trop riche de son propre fonds pour être jalouse des sentiments que nous manifestons à l'égard d'un de ses enfants qui fut et que nous regarderons toujours comme notre enfant d'adoption.

La pensée de cette fête solennelle est née tout à coup : il semble que tout le monde l'ait conçue en même temps. A Dieu ne plaise, cependant, Messieurs, que ce soit ici un cas de ce système désolant, de cette génération spontanée qui bouleverse tant de bons esprits et qui fait dire tant de sottises ! Non, cette pensée a ses titres de famille : elle est née dans le sein de l'Académie du Sonnet, de cette jeune académie qui vient de débiter si heureusement dans le monde littéraire, et qui se propose de cultiver d'une manière spéciale la forme poétique préférée de Pétrarque. Elle est due à l'initiative du jeune président de cette académie, qui a beau déguiser sa modestie sous le voile d'un

pseudonyme ; nous l'aimons tous et nous le connaissons par son véritable nom. Cette idée, communiquée à quelques amis, s'est répandue avec la rapidité du télégraphe (naguère, on aurait dit de la foudre). Elle a trouvé partout un accueil sympathique. Les poètes n'ont pas seuls répondu à notre appel : l'administration nous a prêté le concours le plus empressé ; M. le Préfet de Vaucluse, M. le Maire d'Avignon, le Conseil municipal de cette petite ville qui nous donne une si cordiale hospitalité, au centre même des souvenirs du grand poète, tout le monde enfin a fait sa chose d'une idée partie du milieu de nous. Les Ministres eux-mêmes ont applaudi à notre projet et l'ont encouragé. Des hommes d'État illustres, des membres de l'Institut et des plus célèbres académies de la France, de l'Italie et de l'Espagne, viennent prendre part à nos fêtes et les entourer d'un éclat extraordinaire. Et c'est ainsi qu'une pensée pieuse donnée à la mémoire d'un grand poète s'est tout à coup transformée, agrandie ; c'est ainsi qu'elle a pris les proportions d'une manifestation nationale.

Je ne saurais oublier ici l'empressement avec lequel les compagnies savantes ou les sociétés littéraires qui étudient et cultivent les langues romanes, ont accueilli le projet de cet hommage solennel rendu à la mémoire de Pétrarque. Toute la Provence a suivi l'impulsion donnée par cette école d'Avignon, cette Académie des félibres, jeune et vaillante armée qui ne compte pas seulement des soldats pleins de courage et d'entrain, mais qui voit marcher à sa tête d'illustres capitaines, vainqueurs dans les luttes du Gai-Savoir. Oui, vous êtes les fils aînés de Pétrarque, Poètes provençaux, à quelque province que vous apparteniez, que vous habitiez les rives du Rhône ou de la Durance, ou les bords de ces fleuves occitaniens dont le nom est si doux à prononcer, l'Hérault, l'Orbe, la Garonne ; vous êtes les fils aînés du poète italien, par votre riche imagination, et par votre langue même, qui n'est autre chose que la langue

d'au-delà des monts, avec un léger changement de costume et une liberté d'allures, de tournures locales plus franches et plus variées. Quant à nous qui, avant d'aller prendre part aux grandes fêtes que prépare l'illustre cité des Papes, avons voulu venir ici, dans une réunion intime et pieuse, honorer Pétrarque et Laure, nous sommes heureux de reconnaître avec vous que le français doit à l'italien et au provençal cette douceur, cette harmonie de sons qui a fait disparaître ce que les éléments venus du Nord lui avaient donné de heurté et de trop sévère, pour en faire la langue la plus claire et la plus sympathique qui soit parlée dans le monde.

Merci donc à vous tous qui, oubliant pour un jour nos discordes civiles et les tristesses de la vie politique, venez célébrer avec nous la fête de l'immortel poète qui chanta dans ses vers Dieu, la vertu, l'amour et la beauté, c'est-à-dire, toutes nos espérances et toutes nos consolations.

La parole fut ensuite donnée aux rapporteurs des concours de poésie.

M. Reynald, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, donne lecture du rapport suivant :

MESSIEURS,

La solennité qui nous réunit aujourd'hui apporte avec elle plus d'un enseignement : elle n'atteste pas seulement combien est vivant encore le goût des lettres, elle nous apprend en même temps ce que peut l'initiative individuelle, quand elle est mise au service d'une idée juste, de sentiments sincères et désintéressés. Il y a quelques jours à peine, des amis des lettres, en bien petit nombre,

Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer,
voulurent célébrer le cinquième centenaire de la mort de

Pétrarque ; ils s'adressèrent à leurs amis, aux sociétés littéraires les plus voisines, sans exagérer ni leurs prétentions ni leurs espérances ; cependant les adhésions sont venues en peu de temps, si nombreuses, si éclatantes, de tous les points de la France et de l'Italie, que cette fête, d'abord bien modeste, est devenue une manifestation internationale. L'importance de cette réunion est suffisamment attestée par la présence du Ministre de sa Majesté le roi d'Italie, de M. le Commandeur Nigra, digne représentant des traditions glorieuses d'un pays où de tout temps l'amour des lettres a été uni à l'esprit des affaires, qui a eu pour ambassadeurs Dante, Pétrarque et Boccace, aussi bien que Machiavel et Guichardin. Profitons de cet exemple, et apprenons par là que chez une nation qui passe pour trop téméraire, souvent ce qui manque le plus, c'est de savoir oser.

Il est vrai que, dans le succès de notre entreprise, la meilleure part revient à Pétrarque. Comment, en effet, résister au plaisir d'entendre louer ou de célébrer soi-même un poète qui nous appartient moins encore pour avoir séjourné longtemps parmi nous, que parce que, disciple de nos troubadours et devenu à son tour chef d'école, il nous a rendu avec une inépuisable générosité ce qu'il nous avait emprunté (1). Pétrarque a excité de tout temps l'admiration la plus vive, et c'est justice ; car, s'il ne s'est pas élevé aussi haut que Dante, il a provoqué plus d'imitateurs, exercé sur l'Europe une influence plus considérable. C'est lui qui, par la diversité de ses travaux, les aspects si variés d'un esprit ouvert à toutes les aspirations, représente peut-être le mieux le génie italien.

Ce qui frappe le plus dans l'histoire de l'Italie, dans le développement de sa civilisation, c'est, avec ce sentiment d'unité qu'elle n'oublia jamais, une diversité vraiment pro-

(1) Voir l'intéressante étude de M. Gidel : *les Troubadours et Pétrarque*.

digieuse. Dès qu'elle s'éveille à l'amour des arts, chaque ville ne se contente pas d'être un musée : animée d'une noble émulation, elle veut être et se fait le centre d'une école indépendante. Aussi quelle variété de spectacles ! Au midi, c'est Naples, encore moitié grecque, placée aux pieds du Vésuve, devant la baie la plus belle du monde, enchantant les regards par la beauté de son soleil, de ses îles, de ses bois de citronniers et d'orangers. Au centre, Rome, isolée au milieu d'une plaine frappée de mort, mais couronnée, dans sa silencieuse tristesse, d'une double majesté, deux fois reine du monde, par le sceptre des Césars et par la Croix de Saint-Pierre. Là, qu'on visite les ruines du Forum, le cirque du Colysée ou le palais du Vatican, partout, à la grandeur des monuments, on reconnaît les maîtres de la terre. La Toscane possède Sienne, avec son admirable cathédrale, Pise, retraite silencieuse et consacrée à l'étude, mais surtout Florence, la ville des banquiers et des guerres civiles, où les palais sont des forteresses, où les rues étroites et tortueuses se transforment en autant de champs de bataille. La Lombardie a sa capitale dans Milan, la plus importante des cités coalisées contre les Empereurs d'Allemagne, avec ses palais, ses jardins, son dôme couvert d'un peuple de statues. Brescia se vante de son hôtel de ville, Vérone de son amphithéâtre, Vicence de son marché, Padoue est la ville de Palladio, comme Mantoue appartient à Jules Romain. Enfin, à l'extrémité de l'Italie, s'élève la reine de l'Adriatique, Venise, sortie des lagunes comme par enchantement, plus orientale que chrétienne, aux édifices byzantins, parée des dépouilles de Constantinople, et opposant avec orgueil saint Marc à sainte Sophie ! Là s'étalent des splendeurs incomparables ; les peintres de l'école vénitienne n'ont jamais été égalés pour la richesse des couleurs et l'éclat des décorations ; c'est un monde nouveau qui se présente à nos yeux.

Dans les lettres et les arts, l'Italie nous offre la même

variété. Ce génie, qui semble exclusivement propre aux œuvres d'imagination, s'est montré de bonne heure capable de ces vastes et solides compositions, qui relèvent surtout de l'érudition et de la patience ; il a donné à l'Europe ses premiers jurisconsultes et ses plus grands théologiens, saint Thomas-d'Aquin et saint Bonaventure. Bologne, Sienne, Padoue avaient dès-lors des universités florissantes. Comme s'il avait emprunté à la Grèce son esprit d'analyse et d'observation, le royaume des deux Siciles, où s'étaient éveillés, avec Frédéric II et Pierre des Vignes, les premiers accents de la poésie italienne, a produit de tout temps des historiens, des philosophes, des mathématiciens illustres ; Naples nous a donné Vico, le grand historien qui le premier a deviné les évolutions périodiques de l'humanité ; hier encore elle possédait Melloni, et les dernières éruptions du Vésuve ont trouvé dans M. Palmieri un observateur plus heureux, mais non moins intrépide que Pline. Venise a eu aussi sa littérature particulière ; elle ne s'est pas signalée par des œuvres d'imagination : les aristocraties comme celle de Venise ne permettent guère de pareilles tentatives ; mais, dans un pays si bien gouverné, la politique ne pouvait manquer d'inspirer quelques œuvres remarquables ; c'est à Venise que Fra Paolo Sarpi écrivit avec la fermeté d'un inflexible patriotisme l'histoire du Concile de Trente. Dans la même ville, Paruta composait des dialogues qui peuvent encore se lire avec fruit après les œuvres de Machiavel. Mais ce que les lettres ont produit de plus considérable dans ce pays, ce sont les dépêches des ambassadeurs vénitiens, les relations adressées de toutes les cours de l'Europe au gouvernement le mieux renseigné qui fût jamais ; véritable monument de netteté et de précision, qui, par la sûreté des aperçus, l'abondance et la netteté des détails, dépasse de beaucoup tout ce que possèdent en ce genre les autres nations de l'Europe. Voyez combien nous paraissions loin du pays où la pensée aime à s'égarer au

milieu des rêves de la poésie, ou des mélodies capricieuses de la musique, du pays qui a produit le Tasse et l'Arioste, Cimarosa et Rossini.

Cette variété d'aptitudes est peut-être plus frappante encore à Florence, où se trouvent réunis pendant deux siècles les génies les plus différents. Quel contraste entre les chants harmonieux de Pétrarque, et le vers de Dante, énergique, concis, qui semble se tenir debout par la seule force du nom et du verbe ! Quelle distance ne sépare-t-elle pas les savantes et sereines compositions de Raphaël, des chefs-d'œuvre tourmentés, inachevés que Michel-Ange a sculptés pour la chapelle des Médicis ! Le premier, tranquille et sûr de lui-même, jouit de la beauté de ses tableaux, sur lesquels il répand une sérénité toujours égale ; Michel-Ange reproduit sur le marbre les anxiétés flévreuses d'une âme agitée par deux amours également malheureux, celui d'une femme dont ses lèvres ont à peine effleuré la main mourante, celui de l'Italie déchirée par les factions. Mais la ville qui a produit Michel-Ange est aussi la patrie de Boccace ; à Machiavel, elle a donné pour successeur Guichardin, attestant ainsi par les plus éclatants exemples qu'elle possédait tous les talents, qu'elle méritait toutes les renommées.

C'est précisément cette merveilleuse variété, cette activité infatigable se portant à la fois vers les objets les plus différents, qui a fait d'abord la gloire de Pétrarque. Comme s'il avait voulu être l'image la plus éclatante et la plus complète du génie italien, il a, de son vivant, ambitionné et obtenu les gloires les plus diverses. Philosophe zélé, brillant orateur, érudit passionné, il ne se contentait pas d'aimer l'antiquité et de cultiver les lettres, il était mêlé à toutes les grandes affaires de son temps, se chargeait de missions importantes, et souvent échangeait les loisirs de sa retraite contre les graves fonctions d'ambassadeur. Ne lire de lui que ses poésies en l'honneur de Laure, c'est ne le connaître que par un

de ses côtés ; à ses sonnets italiens, qu'il traite quelque part de bagatelles, il préférerait, dit-il, ses vers latins, ce poème de l'*Afrique* (1), pour lequel il fut couronné au Capitole. Sans doute il n'avait pas autant d'indifférence qu'il essaie de nous le faire croire pour ses beaux vers composés même quelquefois avec un raffinement qui nous étonne ; mais il serait injuste, en les appréciant à leur juste valeur, d'oublier le penseur ingénieux et profond, l'infatigable chercheur de manuscrits, et surtout le grand patriote qui, dans ses lettres familières, dans ses écrits, dans ses voyages même, se montre toujours occupé d'apaiser les guerres civiles et de rendre à l'Italie son ancienne splendeur (2).

Telle est pourtant la puissance de la poésie que seule elle rend immortel tout ce qu'elle touche. Des passions qui agitaient les contemporains de Pétrarque, des objets qui excitaient leur colère ou leur enthousiasme, tout ou du moins presque tout a été oublié. L'Italie s'est toujours souvenue des vers immortels que le poète a consacrés à célébrer ses amours et à pleurer les malheurs de la patrie. Par ces strophes brillantes sur l'Italie, Pétrarque s'est montré le digne successeur de Dante, le prédécesseur de tous les poètes qui ont suivi. C'est au souvenir de ces vers que le patriotisme de Machiavel s'animait d'un dernier espoir, et il y a quelques années à peine, il suffisait qu'une jeune fille les chantât dans un salon de Milan pour inquiéter toutes les chancelleries de l'Europe. C'est par là surtout que Pétrarque est

(1) M. Pingaud, professeur à la Faculté de Clermont, vient de publier une excellente édition de ce poème.

(2) Voir les beaux travaux de M. Mézières, sur *Pétrarque*, de M. Fracassetti, *le Lettore di Francesco Petrarca*. Voir aussi les recherches de M. Hortis, et les commentaires de M. le marquis Rafaëli. Sur l'influence de Pétrarque au dehors, consulter l'Histoire de la littérature française de M. Demogéot, l'Histoire de la littérature espagnole de Ticknor.

resté pour les écrivains de son pays une éternelle source d'inspiration :

Che spande di parlar si largo fiume ;

car un des plus frappants caractères de la littérature italienne, c'est d'avoir toujours été profondément patriotique. C'est ce sentiment qui unit dans une même pensée tous ses grands écrivains depuis Dante jusqu'à nos jours ; c'est lui qui, dans l'abaissement du 18^e siècle, soutenait Maffei et Filicaja ; c'est lui qui, ranimé par l'influence salutaire de la Révolution française, a, dans ce siècle, inspiré les plus fougueux et les plus doux, Alfieri, Ugo Foscolo, Leopardi et Silvio Pellico.

Mais en dehors de l'Italie, Pétrarque est surtout le poète de l'amour ; il a eu le bonheur de chanter une passion que tous les cœurs peuvent ressentir, ou au moins comprendre ; c'est ainsi qu'il a pris rang parmi les grands poètes qui sont chers à l'humanité tout entière, parce qu'ils ont exprimé dans leurs vers les souffrances ou les joies de l'humanité elle-même. Consacrés par ce génie harmonieux, les noms de Laure et de Vaucluse ne périront jamais : ils ont même excité une telle admiration que les autres titres de Pétrarque à la gloire ont presque disparu dans l'éclat de ces deux noms immortels.

Cette injustice a été de tout temps commise par les nombreux disciples de Pétrarque ; il fallait s'attendre à la retrouver dans le concours dont nous vous apportons aujourd'hui le résultat. C'est seulement l'amant de Laure, le solitaire de Vaucluse qui a été célébré par la plupart de nos poètes italiens, français ou provençaux. Heureusement la gloire de Pétrarque n'en a pas souffert. Nous avons été touchés des hommages qui lui arrivaient de toute part, et, s'il faut le dire, ce ne sont pas toujours les plus parfaits qui nous ont le plus émus. Des œuvres inexpérimentées, qui trahissaient la main inhabile d'un ouvrier ou d'un enfant, nous ont plus d'une fois indiqué qu'à aucun âge, dans aucune condition,

le nom de Pétrarque n'est resté indifférent ; c'est qu'en célébrant l'amour, mais l'amour dégagé de tout élément matériel, le poète a exprimé un sentiment vraiment éternel, il a répondu à un besoin réel de l'âme humaine, qui doit de temps en temps échapper aux misérables affections de ce monde, et remonter au ciel d'où elle est venue, auquel elle aspire toujours. C'est ce qui vous explique le nombre presque incroyable de pièces de vers qui nous ont été adressées en italien, en provençal et en français.

Le concours français, qui sera seul l'objet de ce rapport, comprenait trois espèces d'ouvrages, les traductions, les sonnets et les odes ; nulle part les concurrents n'ont manqué, et nous pouvons répéter ici le mot de Pline le jeune, *magnum poetarum proventum hic annus tulit*, cette année a été fertile en poètes.

De ces travaux si divers, les traductions paraissaient devoir exciter le moins d'ardeur. Rien en effet de plus difficile, et en apparence, de plus ingrat que de s'attacher à un auteur toujours ingénieux, quelquefois subtil, et qui paraît défier par sa souplesse tous les efforts de celui qui veut le saisir ; c'est le Protée qui se dérobe sans cesse, tantôt lion, tantôt serpent, flamme ardente ou fleuve rapide. Ces difficultés sont encore augmentées par la différence du génie des deux langues, qui, nées d'une même mère, vivent entre elles comme des sœurs d'un caractère un peu opposé. Telle tournure conservée par l'Italien n'a pas passé dans le Français ; un mot resté noble dans une langue est trivial dans la langue voisine ; parfois, c'est une expression, une image qu'il faut modifier, et quand il ne s'y résout pas, à force même de fidélité, le traducteur s'expose à devenir infidèle. Cet abus est pourtant préférable à l'excès contraire, et c'est pour s'être tenus trop loin du texte que nous avons dû écarter, à notre grand regret, des sonnets venus du fond de la Bretagne, animés du souffle de la poésie, mais dans lesquels un écrivain déjà signalé par de beaux succès, s'est

montré plus jaloux de lutter avec Pétrarque que de le traduire. Une mention particulière a, au contraire, été accordée à des traductions qui, choisissant dans l'auteur italien quelques-uns des sonnets les plus difficiles, par exemple, celui : *se amor non è*, hérissé des formules de la scolastique, ont peut-être trop sacrifié au mérite de la difficulté vaincue. Aussi, en accordant une première mention à l'auteur de ces traductions, M. Bessat, avons-nous dû placer sur le même rang M. de Martonne, qui a rendu avec moins de bonheur en quelques endroits, des sonnets plus poétiques et aux images plus gracieuses ; quelques faiblesses de style, ou même une inexactitude dans le sens, ont placé après ces œuvres remarquables les traductions, d'ailleurs élégantes et harmonieuses, de MM. Louis Guibert, Edmond Py, et Guillemot, qui ont vécu dans une longue intimité avec le poète italien, et lui ont dérobé quelques-uns de ses secrets. Mais trois concurrents se sont placés au-dessus de tous les autres par le bonheur avec lequel ils ont su rendu l'expression de Pétrarque, et se montrer traducteurs exacts, sans jamais cesser d'être poètes. Ce mérite se montre à peu près également dans la traduction du premier sonnet par M. Boursault, et dans la prière à la Vierge, dont l'auteur se trouve, par une heureuse rencontre, l'aumônier de Notre-Dame-de-la-Garde, le R. P. Baret, des Oblats de Marseille ; chacune de ces pièces est récompensée par une médaille d'argent. La médaille de vermeil a été réservée au traducteur de plusieurs sonnets qui a particulièrement réussi dans le CXX^e, à M. d'Audeville, Sous-Préfet de Villefranche. Nous sommes particulièrement heureux de rencontrer dans ce concours le nom d'un poète déjà souvent couronné, et qui sait si bien comprendre tous les devoirs : en 1870, M. d'Audeville avait abandonné sa position pour courir à la défense du territoire ; notre médaille ne sera pas déplacée auprès de la croix qu'il a noblement gagnée au péril de sa vie.

Se rendre complètement maître de la pensée d'un poète,

retrouver dans sa propre langue des expressions à la fois élégantes et précises, suivre dans ses mille détours, et rendre avec toutes ses délicatesses la flexibilité d'un génie aussi souple qu'harmonieux, qui mêle aux pensées profondes des réflexions parfois subtiles jusqu'à la bizarrerie, et ne dédaigne pas même des jeux de mots un peu puérils, c'est là une œuvre difficile où ne peuvent réussir que les mieux doués et les plus heureux.

Pauci quos æquus amavit,
Jupiter.

Mais quelle jouissance pour ceux qui atteignent le but ! Sans cesse soutenus par la pensée d'un grand poète, ils ont à leur tour le plaisir de créer l'expression, de donner à la statue antique un vêtement nouveau, et d'en renouveler la beauté ; c'est un des plus grands plaisirs de l'esprit. Aussi de tout temps, des écrivains distingués se sont-ils voués à cette œuvre de traduction, œuvre ingrate seulement pour ceux qui ne la connaissent pas. Pétrarque, comme Horace, n'a pas manqué d'admirateurs qui lui ont consacré leur vie ; parmi les plus récents, il suffit de citer M. de Montesquiou et M. Esménard dont les noms sont aujourd'hui consacrés par le succès. Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer pour ce concours un de ces écrivains, poète et érudit à la fois, qui a voulu embrasser dans son ensemble l'œuvre poétique de Pétrarque tout entière, et a eu le courage d'achever sa tâche. L'auteur de ce travail remarquable, M. Le Duc, inspecteur des eaux et forêts, n'a pas seulement traduit les vers de Pétrarque : à chaque sonnet il a joint les plus précieux commentaires, et n'a laissé aucun point, si obscur qu'il fût, sans y porter la lumière. Nous regrettons de n'avoir pour récompenser ces belles études qu'une médaille d'or. Espérons que ce manuscrit trouvera un éditeur et que la faveur publique pourra bientôt justifier nos suffrages.

Si précieuses que soient les traductions, elles ne peuvent pourtant pas, surtout en poésie, lutter avec les œuvres originales. Les poètes préfèrent le plus souvent voler de leurs propres ailes, surtout ceux qui se sentent la force d'épancher leur enthousiasme dans les strophes de l'ode. Il est vrai que l'entreprise est aussi difficile que glorieuse, et depuis qu'Horace en signalait les dangers, plus d'un Icare s'est élancé vers le ciel pour retomber dans la mer. Nous n'avons pas, Dieu merci, à regretter de pareils naufrages. Un heureux mélange de grands vers alexandrins et des strophes à huit pieds, un sentiment vif et profond des beautés de Vaucluse et de la passion de Pétrarque, signalent l'ode de M. Lanoix comme digne d'une médaille de bronze. La même récompense est accordée à une gracieuse composition de M. Giron, et à une pièce de M. Ponsonnard, dont nous devons citer deux strophes remarquables. Voici par quels traits heureux M. Ponsonnard représente la jalousie de Pétrarque, réduit à aimer Laure sans pouvoir s'approcher d'elle :

O supplice inouï dont le cœur se lamente !
Ne devoir même pas s'approcher de l'amante,
Admirer sa beauté d'un long regard jaloux,
Guetter des blonds cheveux une boucle rebelle,
Et penser que le soir la nappe d'or ruisselle
Dans les mains d'un époux !

Alors que l'on voudrait presser sa bien-aimée,
Sur un autre la voir, rayonnante, charmée,
S'appuyer doucement ; n'avoir pas un espoir,
Dans le cercle d'amour qui de partout l'enlace,
Famille, époux, enfants, ne pas trouver de place
Où l'on puisse s'asseoir !

Une inspiration plus continue, un souffle poétique qui se soutient pendant le récit de toute la vie de Pétrarque, ont mérité une médaille d'argent à M. Paul des Hibrides.

Immédiatement avant cette pièce se place une ode remarquable pour l'élévation constante des sentiments, et où la délicatesse des pensées jointe à la pureté des convictions trahit la main d'une femme ; cette ode qui, par le mouvement, rappelle l'ode célèbre de Longfellow, *Excelsior*, est due à M^{lle} Bourotte, qui a été jugée digne de la médaille d'or. La plus belle de nos récompenses, une fleur en argent donnée par la Société littéraire d'Apt, a été réservée à une ode, dont je ne citerai rien, parce qu'elle sera lue en entier, et qui, s'inspirant du vallon de Vaucluse, a retracé en traits énergiques les contrastes de cette nature à la fois gracieuse et sauvage; contraste qui représente bien les luttes des passions dans l'âme humaine, l'opposition de la vie réelle avec les aspirations de l'âme. Ce remarquable travail est dû à M. de Lagarde, qui habite Lyon, mais tient à la Provence par les liens d'une étroite parenté. A côté de ces odes il faut en placer une qui a obtenu une récompense spéciale : la ville d'Orange a offert une œuvre d'art à l'auteur d'une ode sur Pétrarque, en y mettant pour condition que le poète appartiendrait à l'arrondissement même d'Orange. Cet espoir patriotique n'a pas été trompé : des vers faciles, une composition ingénieuse nous ont permis d'accorder ce prix à M. Andressy, principal du collège d'Orange.

Si l'ode ne nous a pas fourni beaucoup de concurrents, il en est autrement du sonnet. Est-ce à dire que le sonnet n'offre pas de grandes difficultés ? Boileau ne pensait pas ainsi, et son arrêt fait toujours autorité. Mais comment étudier Pétrarque sans s'éprendre du genre de composition où il a excellé. De tout temps, en Espagne, en France, comme en Italie, les Pétrarchistes ont fait des sonnets, et si le sonnet est aujourd'hui plus que jamais à la mode, faut-il s'en étonner ? Après Victor Hugo et Musset, le sonnet a été si heureusement renouvelé par les Autran, les Laprade, les Barbier, les Soulayr, pour citer seulement

les plus célèbres, que la perfection de l'œuvre a caché la difficulté du travail, et toute une école s'est aussitôt formée, à la suite de pareils maîtres ; c'est en effet le caractère de la perfection que d'exciter les plus folles espérances :

Ut sibi quivis

Speret idem, sudet multum, frustra que laboret

Ausus idem.

Trouver une pensée ingénieuse dont le développement remplisse quatorze vers sans aller au-delà, combiner deux quatrains dont les rimes entremêlées se répètent sans un mot faible et banal, et surtout imaginer une chute qui termine par une image saisissante ou par un trait piquant et inattendu, de manière à éviter la malédiction d'Alceste, c'est vraiment une œuvre pleine de périls, et qui souvent désespère les plus habiles. Aussi, des cinq ou six cents sonnets qui nous ont été adressés, un bien petit nombre a-t-il pu obtenir nos suffrages. Pourtant, aucun ou presque aucun ne nous a laissés indifférents. Nous y avons trouvé le témoignage d'une vive admiration pour Pétrarque, le souvenir d'émotions sincères et touchantes. Parmi ceux qui se sont volontairement mis hors du concours, plusieurs nous ont laissé à glaner. C'est un vieillard qui assiste au centenaire de la mort de Pétrarque, après avoir assisté, il y a plus de soixante ans, à l'anniversaire de sa naissance, et qui a voulu nous conserver ce souvenir. C'est un jeune écrivain qui a refusé de prendre part au combat, et exhorte un de ses amis en termes si heureusement choisis qu'il lui aurait sans doute suffi de désirer la victoire pour l'obtenir, ou bien un poète humoristique, indigné de l'abus fait des noms de Laure et de Pétrarque par des pèlerins peu respectueux, et demandant qu'on supprime la trace de ces profanations.

Gens du bourg, aimez-vous ces cœurs percés de flèches,
Ces lacs entrelacés, ces vers de mirliton,
Et sur ces rocs souillés de flammes, de flammèches,
Tous ces niais amours baignés dans le goudron.

Un grand nombre de pièces se recommandent par des traits heureux, des détails charmants. Un poète s'oublie à ne parler que de Laure, mais il se rassure, et, dit-il,

Si Pétrarque m'entend, il ne m'en voudra pas.

Un autre désespère de rencontrer un nouveau Pétrarque, et ce n'est pourtant pas ce qui l'inquiète le plus,

Car il faudrait aussi rencontrer une Laure,
Fuyant un tendre aveu, craignant un doux regard,
Et ceci me paraît plus difficile encore !

Les sentiments qui nous animent aujourd'hui sont bien exprimés dans la strophe suivante :

L'orage gronde au loin ; en ces jours de douleur
Le canon retentit, la parole est au glaive ;
Au lieu de chants d'amour il faut verser des pleurs,
Le rossignol se tait quand l'ouragan se lève.

Malheureusement, ce sont là des traits isolés, des passages incomplets, et le sonnet exige une perfection achevée. Nous avons d'autant plus le droit de l'exiger que nous étions à peu près sûrs de la rencontrer dans un certain nombre de pièces, et nos espérances n'ont pas été trompées. Nous avons pu récompenser, par des médailles de bronze, MM. Myrten, Henri Dottin, Aimé Giron, Arribat, Elwart, qui ont évité tous les obstacles signalés par Boileau. M. Elwart, dans un charmant dialogue entre Pétrarque et ses yeux, s'est parfaitement approprié un des genres les plus chers au poète italien ; son seul tort est même d'avoir trop réussi dans ses *concelli* charmants, mais qui s'éloignent un peu du goût français.

Le troisième prix (une médaille en argent) a été donné au comte Lafond, qui termine par une belle image, nous montrant Laure

Vieille de cinq cents ans, mais toujours jeune et belle.

Une pittoresque description de Vaucluse a valu à M. Matabon, deux fois lauréat de jeux floraux, la médaille de vermeil, et la médaille d'or a été décernée à un sonnet qui retrace en vers énergiques les malheurs de notre époque, qui s'expose même à nous calomnier, et, ce qui est plus grave, menace d'atteindre jusqu'à Pétrarque en disant que, de nos jours, le temps pour aimer lui manquerait... peut-être. C'est de ce *peut-être*, inspiré sans doute par le remords, que nous avons su gré à l'auteur, M. le baron de Meyronnet-Saint-Marc.

Restait à donner une coupe offerte au concours par M. Joséphin Soulayr, un des maîtres du sonnet, récompense moins précieuse par elle-même que par la main qui la donne : le jury l'a attribuée à l'auteur de deux sonnets : *Autrefois* et *Aujourd'hui*, dans lesquels M. Quenin oppose (1) en vers charmants la poésie du moyen-âge aux travaux de l'industrie moderne. Autrefois les dames, les seigneurs se consacraient aux fêtes de l'esprit :

Du fleuve, sur le soir, couronnés de feuillage,
Au son des instruments ils descendaient le cours,
Pétrarque, regrettant de rester au rivage,
Suivait des yeux la barque où flottaient ses amours.

Aujourd'hui tout est changé :

L'industrie est maîtresse : à son vulgaire usage,
O Fontaine sacrée, on asservit tes eaux ;
Au figuier séculaire on marque l'étiage,
La force du courant se chiffre par chevaux.

Nul n'a plus heureusement exprimé ce contraste entre le moyen-âge, avec ses souvenirs poétiques, et les temps modernes, avec les impérieuses nécessités de la vie réelle,

(1) C'est sous ce pseudonyme que s'était caché M. Bethz, garde-général des eaux et forêts.

contraste qui se retrouve d'ailleurs à peu près dans toutes les pièces de ce concours, et qui, s'il faut le dire, semblait indiqué par la nature même du sujet. C'est pourtant une pensée qu'il ne faut pas accepter sans examen. Le moyen-âge était moins poétique qu'on ne veut le croire, et nous, modernes, nous ne sommes pas aussi noirs ni aussi méchants que nous en avons l'air. Sans doute les noms de Béatrix et de Laure, grâce au génie de Dante et de Pétrarque, jettent sur le quatorzième siècle un éclat incomparable ; mais étaient-elles alors si nombreuses celles qui savaient rester pures en éprouvant un amour immortel ? Y avait-il surtout beaucoup d'hommes capables de si beaux sentiments ? La littérature, a dit M. de Bonald, est l'expression de la société. Oui, mais elle indique aussi ses désirs, et par cela même, ce qui lui manque. Si l'amour avait été plus commun à cette époque, on l'aurait moins chanté. C'est parce que, le plus souvent, la force et la brutalité régnaient en maîtresses que les âmes, lassées de misères trop nombreuses et trop cruelles, se réfugiaient dans une région idéale, où elles ne laissaient pénétrer rien de ce qui les attristait tous les jours. Dans ce besoin de raffinement, qui allait sans cesse en grandissant, la vérité elle-même finissait par disparaître ; le poète, qui était tenu de célébrer sa maîtresse, devait se taire sur sa femme, et les Cours d'amour déclaraient gravement que l'amour ne pouvait pas exister dans le mariage. Si nous avons *changé tout cela*, avons-nous eu bien tort ; et les poètes qui aiment leurs femmes étant condamnés au silence, s'ils se taisaient plus qu'au moyen-âge, ne devrions-nous pas nous en réjouir, puisque les bons sentiments valent mieux que les beaux vers !

Nous nous expliquons encore avec plus de peine les anathèmes lancés contre l'industrie. En répandant la richesse parmi les nations, elle les moralise plus qu'on ne croit ; elle affranchit peu à peu l'homme des plus durs travaux, et lui permet d'élever son esprit à des horizons

qui lui sont longtemps restés fermés. Mais, puisqu'on parle de poésie, l'industrie n'accomplit-elle pas aujourd'hui des merveilles, dont la grandeur nous frappe moins, parce que nous y sommes habitués, mais qui raviraient d'enthousiasme les grands génies des siècles passés ? La distance supprimée, la pensée transmise d'un monde à l'autre avec la rapidité de l'éclair, ne sont-ce pas des prodiges qui nous frapperaient d'étonnement, si nous ne nous servions tous les jours des chemins de fer et du télégraphe électrique ? N'est-ce pas grâce à ces découvertes que nous sommes aujourd'hui réunis pour célébrer la mémoire de Pétrarque, et resserrer par de nouveaux liens l'alliance de deux peuples également rapprochés par la communauté de leur origine et par la ressemblance de leur génie ? Supposez ces merveilles découvertes réalisées au quatorzième siècle : elles auraient épargné à Pétrarque une cruelle incertitude et un pénible sacrifice. Appelé, la même année, à Rome et à Paris pour y être couronné le jour de Pâques, il dut, vous le savez, renoncer à ce double triomphe : aujourd'hui il n'aurait qu'à demander un répit de vingt-quatre heures pour aller en train *express* du Capitole au Palais Mazarin. Non ! l'industrie ne peut pas être accusée d'avoir tué la poésie, dans le siècle qui a produit Shelley, Byron et Longfellow, nés tous au milieu des fabriques et des usines.

N'est-il pas aussi injuste de se plaindre de la rigueur des temps et d'exagérer les malheurs de notre époque ? C'est d'abord une vérité généralement admise que, pour les nations comme pour les écrivains, les jours troublés et pleins d'angoisse sont les plus favorables à la production des chefs-d'œuvre ; des cœurs profondément blessés s'échappent les cris les plus éloquents. Mais prenons garde d'être injustes pour notre temps. Sans doute les épreuves ne lui auront pas été épargnées, et il sera marqué dans l'histoire par de cruels souvenirs ; mais à quelle époque ont manqué le sang et les larmes ? Le siècle de Pétrarque était-il donc si heu-

reux ? L'Italie ressemblait alors à l'enfer de Dante. Les Visconti à Milan, les Scaliger à Vérone, les Carrare à Padoue, tant d'autres qu'il est inutile de nommer, s'abandonnaient au caprice d'une tyrannie sans frein ; Rome gémissait ensanglantée par les querelles des Orsini et des Colonna ; les campagnes étaient la proie d'aventuriers de toutes les nations. Pétrarque, s'il pouvait revenir parmi nous, ne regretterait pas les changements qui s'offriraient à ses regards. Lui qui, dans le désespoir de son patriotisme, s'était épris des folles chimères de Rienzi, avec quel enthousiasme n'aurait-il pas applaudi à la sage et heureuse politique de M. de Cavour ! Combien n'aurait-il pas été charmé de voir sa patrie affranchie du joug étranger, avec l'aide de la France, vivre et libre et prospère, sous un gouvernement digne d'une grande nation ! Le poète n'aurait pas dédaigné les œuvres de Casti, de Berchet, de Nicolini, de Manzoni, le Walter-Scott de l'Italie, et qui, dans son ode du cinq mai, s'est placé à côté des plus hardis lyriques. Son érudition serait ravie de voir multiplier par la presse ces manuscrits dont la recherche lui coûtait tant de soins et de dépenses, et il applaudirait aux efforts d'une génération également remarquable par sa science et son patriotisme. C'est qu'elle n'a rien à envier au passé, cette terre qui, dans une fécondité sans cesse renaissante, produit des historiens comme Cantu et Tosti, des publicistes tels que Gioberti, Balbo et d'Azeglio qui a servi son pays de son épée comme de sa plume (1). Aucun siècle n'a eu des archéologues plus intrépides que les Borghesi, les Visconti et les Rosa, des astronomes supérieurs au P. Secchi, des philologues plus érudits et plus pénétrants que M. Gubernati. Comment oublier aujourd'hui le cardinal Silvestri, montrant par son exemple combien l'Église est restée fidèle au culte des lettres ; Terenzio Mamiani,

(1) Voir le curieux et excellent ouvrage de M. Marc Monnier, l'Italie, la terre des morts.

l'habile organisateur de l'instruction publique ; Vera et Ferri (1), qui nous ont tous deux appartenu ; M. Broggi, excellent dans l'art d'écrire en français comme en italien ; M. Minnick, que je ne puis louer devant lui, mais avant eux tous, parce que la mort l'a déjà frappé, notre cher Montanelli dont Pise garde religieusement la mémoire (2) ! L'Italie est donc toujours le pays des Lettres, des Sciences et des Arts.

Il ne nous conviendrait pas de parler de la France avec autant de détails, mais nous ne pouvons pas non plus laisser accuser notre pays de stérilité. La poésie lyrique, et, dans un genre bien différent, l'éloquence parlementaire nous ont donné chacune des chefs-d'œuvre qui suffiraient à la gloire d'une époque. D'ailleurs, pour attester que la poésie n'est pas morte, que les lettres ont encore de fidèles disciples, ne suffit-il pas du spectacle que nous avons aujourd'hui sous les yeux ? C'est un poète qu'il s'agit de célébrer, un écrivain mort depuis cinq siècles, qui n'a ni faveurs ni récompenses à distribuer, et pourtant à peine son nom a-t-il été évoqué que, de toutes les parties de la France, de tous les points de l'Italie, d'Égypte même, nous sont arrivés les témoignages de la plus vive sympathie. Des admirateurs de Pétrarque, connus ou inconnus, plusieurs, sans vouloir se nommer, nous ont adressé des lettres, des livres, des dessins et des médailles ; des sculpteurs, des musiciens nous ont offert leur concours, et partout a été répété ce cri :

Onorate l'altissimo poeta.

Italiens et Français se sont mis à l'œuvre, et les Félibres provençaux ont voulu également faire retentir en l'honneur

(1) M. Vera a été professeur de philosophie au collège de Charlemagne ; M. Ferri est un ancien élève de l'École normale.

(2) Dans le Campo-Santo de Pise, un monument a été élevé à la mémoire de Montanelli. Cet hommage s'adresse à la fois au savant professeur, au poète, à l'homme d'Etat et au glorieux blessé de Curtatone.

de Pétrarque les accents rajeunis d'une langue qui lui fut chère. Vaucluse, Avignon, dont nous ne saurions trop remercier les municipalités et les administrateurs, ont rivalisé de zèle pour faire un brillant accueil aux délégués que nous envoient les Sociétés littéraires de la France, de l'Espagne et de l'Italie. Vous allez entendre, au nom de M. le Ministre de l'Instruction publique, M. Wallon, le savant historien qui, après avoir dit le dernier mot de la science sur la question de l'esclavage dans l'antiquité, a si bien raconté la vie et la mort de Jeanne d'Arc, admirable légende que nous rendent encore plus chère de récents souvenirs. L'Académie de la Crusca, après n'avoir pas dédaigné de juger elle-même le concours des pièces italiennes, nous a envoyé son illustre président M. Conti ; près de lui est venu se placer un brillant poète de la Catalogne, M. P. Quintana, et comme gage de sa sympathie, l'Académie française a voulu être représentée ici par un de ses plus récents élus, M. Mezières, non moins cher à l'Italie qu'à l'Université française, et qui vient d'élever à la gloire de Pétrarque un véritable monument d'érudition et de bon goût.

Je ne sais si je me trompe, mais dans un pays où le souvenir d'un écrivain peut produire un si grand enthousiasme, réunir une foule aussi empressée, l'amour des lettres n'est pas près de périr ; et tant que les lettres sont en honneur, je le dis avec joie et fierté pour notre chère France, l'âme d'une nation garde sa dignité et sa grandeur. Un tel peuple peut être frappé des plus terribles malheurs, mais après l'orage, il ne tarde pas à reprendre la place qui lui appartient, et saignant encore de ses blessures, il peut répéter les beaux vers du poète :

J'ai les ailes de l'espérance :
Échappée au réseau de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

M. de Séranon, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats près la Cour et membre de l'Académie d'Aix, a présenté un autre rapport sur le concours historique : *Laure et Pétrarque*. Nous en donnons le texte ci-après :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Les noms de Pétrarque et de Laure réveillent encore et réveilleront toujours des souvenirs chers au cœur des poètes.

Dans ces fêtes qui commencent, et que nous inaugurons sur les lieux mêmes immortalisés par Pétrarque, tout va nous parler de poésie ; elle coulera à flots, pure et abondante, comme cette eau de la Sorgue qui nous fait entendre ses agréables murmures et qui nous apporte ses délicieuses fraîcheurs.

Il faudrait ne s'approcher que d'elles pour y baigner son corps et son esprit. Quel profit n'y trouverait-on pas ? Je dois pourtant vous éloigner un instant de l'une au moins de ces sources, celle de la poésie, pour vous rendre compte, dans la prose la plus simple, du résultat du concours ouvert pour la dissertation historique sur Laure et sur Pétrarque. Je serai très-bref, Messieurs : là sera mon mérite et mon excuse auprès de vous.

La Société française d'Archéologie et l'Institut des Provinces ont mis à la disposition du jury des récompenses devant être accordées soit à la meilleure dissertation sur Laure, soit à un ouvrage sur Pétrarque, imprimé dans les quinze dernières années. Ces libéralités sont un témoignage précieux de sympathie pour le centenaire de Pétrarque, et je dois vous dire ce que le concours a produit à ce sujet.

Une dissertation sur Laure peut donner lieu à bien des recherches, et si ces recherches sont faites avec soin,

et d'une manière complète, elles fixeront peut-être des points qui restent encore obscurs dans la vie de celle qui fut la grande inspiratrice de Pétrarque.

Ne s'est-on pas demandé si Laure avait vécu et si elle n'avait pas été un être imaginaire pour lequel s'était exalté à froid le cœur du grand poète? est-on bien fixé sur le lieu de sa naissance, sur la famille à laquelle elle appartenait, sur le jour précis où Pétrarque la vit pour la première fois? N'y a-t-il plus de doute sur les lieux qu'elle habitait, sur l'endroit de sa sépulture, et tout a-t-il été dit sur la nature du sentiment de Laure pour celui qu'elle inspirait?

Questions autour desquelles s'agitent encore la discussion et la controverse, et que le concours ouvert avait pour objet d'éclaircir, s'il était possible. Pures satisfactions d'érudit, si l'on veut, de nature peut-être à enlever quelque chose à l'idéal de cette charmante figure dont plusieurs disent qu'il vaut mieux la voir à travers les voiles de la poésie que dans sa complète et son exacte réalité.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, trois mémoires sur Laure ont été présentés au concours. C'est bien peu, n'est-ce pas? surtout en présence de ces nombreuses pièces de vers envoyées de tous les points de la France, et qui sont réunies entre vos mains comme une brillante gerbe de fleurs. N'est-ce pas la preuve que les noms de Pétrarque et de Laure restent toujours dans le domaine de l'imagination et de la poésie, et que c'est là surtout qu'ils trouvent leurs plus fervents admirateurs?

La première œuvre sur Laure, dont nous avons à vous parler, porte pour devise: *Foy à qui l'a*. L'auteur ne nous a adressé, ainsi qu'il l'indique lui-même, que de simples notes: le manuscrit est resté même dans sa première originalité: il est plein de nombreuses ratures, et sous une forme par trop négligée, il ne renferme aucune solution nouvelle des questions relatives à Laure. Ce tra-

vail, dans ces conditions, n'a pu retenir longtemps l'attention du jury.

Le deuxième écrit porte pour titre : *Examen critique des diverses opinions sur Laure*; il a pour épigraphe le vers de Pétrarque : *Laurea propriis virtutibus illustris*. Ce mémoire a paru au jury rentrer mieux que le précédent dans les conditions du programme; il contient l'examen des diverses questions relatives à Laure, et il les résout sagement, sans apporter pourtant aucun élément nouveau d'appréciation. Le jury a cru toutefois devoir accorder une mention honorable à ce travail fait avec soin et qui mérite d'être encouragé.

Le troisième et dernier mémoire sur Laure porte pour devise : *O gentille âme*. Le jury lui a accordé une médaille d'argent de la Société française d'Archéologie. Ce mémoire mentionne, relativement à l'origine de Laure, un manuscrit de la bibliothèque d'Avignon qui prouverait que la belle Laure appartenait à la famille des Baux, et non à celle de Noves, ainsi pourtant que cela est généralement admis. L'auteur regrette que le défaut de temps ne lui ait pas permis de vérifier l'exactitude de ce manuscrit; nous le regrettons également, car il peut y avoir de ce côté des découvertes à faire qui ne seraient pas sans intérêt pour l'histoire de Laure. Quoi qu'il en soit, ce manuscrit mentionnerait un legs fait dans un testament du 5 avril 1348 par dame Laure des Baux, épouse de Hugues de Sades, à l'hôpital St-Bénézet d'Avignon, et comme la Laure de Pétrarque mourut de la peste le lendemain 6 avril 1348, il y a là un rapprochement important à faire.

Dans une partie de sa dissertation, l'auteur examine quelle a été la nature du sentiment de Laure pour Pétrarque, de même qu'il ne conteste pas à l'inspiratrice du poète la beauté physique, de même il fait ressortir encore sa beauté morale dans une étude de psychologie qui n'est pas sans mérite, bien qu'elle soit d'un

style un peu recherché et manquant parfois de naturel.

Après avoir jugé la valeur des dissertations sur Laure envoyées au concours, et en avoir fait le classement suivant le rang qui vient d'être indiqué, les bulletins contenant le nom des auteurs ont été décachetés, et c'est ainsi que :

La médaille d'argent de la Société française d'Archéologie a été attribuée à M. Jules Gaillard, avocat à Avignon, rue de l'Hôpital, 3, auteur du mémoire portant pour devise: *O gentille âme*.

Une mention honorable a été accordée à M. Soullier, Charles, rue Montmartre, 49, à Paris, pour le travail portant pour devise: *Laurea propriis virtutibus illustris*.

Deux ouvrages imprimés sur Pétrarque ont été produits au concours.

L'un de ces ouvrages vient d'un savant italien, M. Fracassetti, qui a publié les œuvres, les lettres de Pétrarque dans une édition des plus estimées et dont nous ne dirons que ceci, pour justifier la haute distinction qui lui est accordée : c'est qu'elle nous est recommandée par cette savante académie *della Crusca*, qui est toujours la gardienne fidèle de la pureté de la langue italienne. Voici en quels termes cet ouvrage est apprécié dans une lettre qui nous est écrite par la savante académie :

« Vous avez, Messieurs, destiné un prix à l'Italien qui, dans les quinze dernières années, a publié un travail sur Pétrarque. Et puisque, sur ce point également, il vous a plu de faire la Crusca juge, les académiciens, d'un vote unanime et l'esprit satisfait, désignent pour le prix les lettres de François Pétrarque, vulgarisées et illustrées par l'avocat Giuseppe Fracassetti, travail important, conduit avec grand amour, et qui, tout en servant à comprendre l'esprit et à connaître la vie de Pé-

trarque, ouvre à tous un trésor de connaissances sur le XIV^e siècle. »

Le jury a accordé une médaille d'or au savant écrivain M. Fracassetti.

L'autre travail sur Pétrarque a paru dans quatre livraisons de cette excellente *Revue de Marseille*, dont je rappelle volontiers ici le souvenir, aussi bien à cause de son honorable fondateur M. Laforêt, aimé et estimé de tous ceux qui le connaissent, que des travaux qu'elle renferme et de la charité à laquelle elle coopère dans la mesure la plus large et la plus généreuse.

Le travail dont nous avons à vous parler porte pour titre : *Pétrarque à Vaucluse*. On nous assure que cette étude fait partie d'un plus ample ouvrage qui doit être prochainement publié, s'il ne l'est déjà même à cette heure.

Pétrarque à Vaucluse, n'est-ce pas là l'étude que nous devons désirer avant tout ? Si les malheurs de sa patrie avaient amené en Provence, dès l'année 1313, la famille du poète ; si celui-ci a vécu à Carpentras, à Avignon, s'il a fait de nombreux voyages, n'est-ce pas ici, Messieurs, là où nous sommes, qu'il a réellement vécu pour lui et pour la postérité ?

Qui donc pourrait séparer le souvenir de Pétrarque de celui de la Fontaine de Vaucluse ? Tout ici nous parle encore de lui, et il semble que, comme il en est de certaines âmes dans le poème du Dante, on voit encore son ombre errer dans ces gorges étroites ou sur ces collines entrecoupées. De même que le poète voyait *Laure* partout, dans l'ombre tremblante des hautes fougères, dans les eaux limpides de la fontaine, dans le nuage du ciel, derrière les arbres, dans les anfractuosités mêmes des rochers, de même nous retrouvons ici à chaque pas le souvenir du grand poète.

Il a vécu à Vaucluse pendant seize ans, de 1337 à 1353,

menant cette vie frugale et sobre dont si souvent il a parlé, composant ses poésies immortelles et ces livres qui attestent son profond amour pour la solitude. C'est d'ici que bien souvent il s'est éloigné pour aller égarer ses rêveries sur les cimes du Ventour, ou pour aller chercher dans l'abbaye de Montrieux, auprès de son frère, ou auprès de l'image de la pénitente de la Sainte-Baume, l'apaisement aux tourments de son cœur ; c'est d'ici enfin qu'il est parti un jour pour aller recevoir la couronne du triomphe au Capitole.

Et même, Messieurs, quand la mort s'est approchée de lui, dans cette ville d'Arquà, qui célèbre aujourd'hui son souvenir dans une fête nationale, il a porté encore sa pensée sur sa petite maison, sur son petit bien de Vaucluse, et il légua le tout à l'hôpital du village pour le soulagement, ainsi qu'il le disait, des pauvres du Christ.

Pétrarque à Vaucluse, l'histoire du poète est là, et la fontaine a pris la célébrité de celui qui tant de fois la visita. Il le comprenait bien au surplus, et dans une de ses lettres à l'archevêque de Gênes, il lui parlait en ces termes de la rivière : « La Sorgue, source célèbre autrefois par sa seule beauté, plus célèbre depuis par mon long séjour et par mes chants. »

Et ce n'était pas de sa part une gloire vaine que ces paroles, car, de son temps, Pétrarque avait une réputation plus grande que celle d'aucun homme célèbre que ce soit, et sa renommée, par un rare privilège, a survécu à la mort sans que les siècles en aient rien effacé.

Le travail qui nous reporte vers de tels souvenirs est bien fait, et il a paru au jury mériter la médaille d'argent de l'Institut des Provinces. L'auteur a puisé largement et avec intelligence dans la correspondance de Pétrarque et dans l'édition du savant M. Fracassetti ; il ne pouvait mieux faire, et à côté des détails sur le

•

genre de vie, les habitudes, les travaux de Pétrarque à Vaucluse, il a sagement et judicieusement étudié le caractère de la passion qui troublait encore le cœur du poète.

Un auteur contemporain, qui honore de sa présence les fêtes du centenaire, M. Mézières, membre de l'Académie française et professeur de littérature étrangère à la Faculté de Paris, dans un livre excellent et très-remarqué sur Pétrarque, que le jury a placé hors concours, a soutenu que le poète, dès qu'il eut fixé son séjour à Vaucluse, rompit avec toutes les séductions qui avaient si violemment enchaîné son cœur. L'auteur de l'étude envoyée au concours ne partage pas entièrement cet avis, et il pense que Pétrarque n'eut pas dès ce moment ce courage viril et résolu, et qu'il eut à combattre longtemps encore la passion qui le dominait.

Nous pouvons suivre pas à pas, dans le travail dont nous parlons, les progrès d'apaisement qui se sont faits dans cette âme blessée, et c'est en ce point surtout que ce travail a un caractère élevé et profondément moral.

Au retour de la chartreuse de Montrieux, où il était allé visiter son frère, Pétrarque comprit où était la vérité et le but de l'existence : « A présent, disait-il, la vie, qui s'enfuit et le lieu et les temps m'enseignent un autre sentier, celui qui conduit au ciel, où l'on recueille des fruits et non pas seulement des fleurs. »

Le travail présenté au concours fait ressortir avec beaucoup de soin et de détails les progrès toujours constants de Pétrarque dans cette victoire sur lui-même, couronnée en quelque sorte par ce dernier trait de sa vie.

En écrivant ses dernières volontés, Pétrarque, songeant à ce luth qu'il avait constamment fait résonner, dans ses promenades le long de la Sorgue, pour chanter ses vers ou ses amours, et le léguant à un de ses amis, lui disait : « Je m'en suis trop servi pour chanter les

vanités du siècle; pour toi ne l'emploie qu'à célébrer les louanges du Dieu Éternel. »

Tel est le côté sérieux de la publication sur Pétrarque dont nous avons à vous parler. Il ne pouvait au surplus en être autrement à raison même du caractère de l'auteur. Les articles étaient signés, dans la *Revue*, du pseudonyme de Frédéric. Depuis, l'auteur s'est fait connaître, et le jury accorde la médaille d'argent de l'Institut des Provinces à Monsieur l'abbé Fuzet, curé de la paroisse de Pouzillac.

Je n'ai rien de plus à ajouter, Messieurs, sur cette partie du concours, et je n'ai qu'à m'excuser d'avoir retenu trop longtemps sur elle votre bienveillante attention.

M. de Séranon, rapporteur du jury du concours sur Clémence Isaure, a continué sa lecture et s'est exprimé ainsi :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Le Languedoc donne la main à la Provence dans la fête du centenaire de Pétrarque. Les deux provinces sont reliées l'une à l'autre, et c'est l'illustre Académie des jeux floraux qui forme le trait d'union.

Avec une générosité qui est allée jusqu'à sa dernière limite, elle a mis, peut-être pour la première fois, à la disposition d'un jury étranger, sa fleur la plus recherchée, et, par une faveur exceptionnelle encore, elle a voulu que l'églantine d'or fût accordée cette fois à une pièce de vers sur Clémence Isaure.

Le jury doit, avant tout, exprimer à l'Académie des jeux floraux sa reconnaissance la plus vive pour une telle distinction et un pareil honneur.

Pouvons-nous oublier, en effet, que cette Académie est, de toutes les institutions littéraires de l'Europe, la plus ancienne et la plus célèbre ?

Remontant au commencement du quatorzième siècle, à 1323, elle a eu, dès son origine, une renommée exceptionnelle qui est amplement attestée par le trait suivant de son histoire que vous me permettrez de rappeler.

Ses fêtes avaient un tel éclat et un si grand retentissement que l'on vit, en 1388, un roi d'Aragon, Jean, envoyer au roi de France, Charles VI, une ambassade solennelle pour obtenir de faire venir à sa Cour des poètes du Languedoc, afin d'avoir des jeux semblables aux leurs, et avec la promesse de leur décerner des prix dignes de leurs mérites et en rapport avec la munificence royale.

Je n'ai pas besoin encore de vous rappeler, pour vous montrer l'illustration de cette Société, qu'elle fut érigée en Académie par lettres patentes du roi Louis XIV (septembre 1694).

L'Académie des jeux floraux a compté enfin, dans ses rangs, les hommes les plus renommés et les plus illustres même dans le monde des lettres. Il me serait impossible d'en faire ici l'énumération : elle serait trop longue ; et comment pouvoir compter, sans fatigue, à partir de son premier poète couronné, Arnaud Vidal, de Castelnaudary, jusqu'à Châteaubriand, par exemple, en passant par Ronsart, Laharpe, Millevoye, et tant d'autres ; sans compter ceux qui gardent aujourd'hui le tombeau de Clémence Isaure en l'entourant du reflet de leur réputation et même de leur renommée ?

Si la sympathie de l'Académie des jeux floraux pour le centenaire de Pétrarque est un grand honneur, il est permis de dire pourtant qu'elle était naturelle et qu'elle ne devait surprendre personne.

Si Clémence Isaure n'a vécu qu'un siècle et demi après Laure, on ne peut oublier pourtant que l'Académie des jeux floraux s'est constituée presque au même moment où Pétrarque rencontrait celle qu'il a immortalisée.

Et, chose singulière, la première convocation de 1323,

adressée aux poètes, c'est-à-dire aux compagnons qui possèdent la science d'où naissent la joie, le plaisir, le bon sens, le mérite et la politesse, était écrite d'un verger, au faubourg des Augustins et au pied d'un laurier. Le même arbuste devait donc ombrager la gloire des jeux floraux et celle de Pétrarque.

Enfin les deux noms de Laure et d'Isaure sont liés éternellement l'un à l'autre, et ces deux femmes sont sœurs pour les poètes ; si l'une a inspiré l'un des plus illustres, l'autre les a tous encouragés par de généreuses et délicates libéralités.

Voilà des liens qui rattachaient intimément l'Académie des jeux floraux au centenaire que nous célébrons, et qui font en quelque sorte de la fête de Pétrarque et de Laure la fête aussi de la grande dame de Toulouse. Les traits d'union sont visibles, et il est inutile d'insister davantage.

Il me reste à vous faire connaître le résultat du concours ouvert pour l'éloge de Clémence Isaure et la décision du jury.

Dix-huit pièces figuraient dans ce concours, seize en langue française, une dans l'idiome languedocien, une autre dans l'idiome provençal.

Parmi ces pièces se trouvent quelques sonnets et même un acrostiche.

Le jury a retenu cinq de ces pièces pour être l'objet de distinctions particulières; non pas qu'il n'ait remarqué que celles-là ; ses faveurs étaient limitées : il fallait choisir et se restreindre. Mais, pour n'en mentionner que quelques-unes, la pièce sous le titre de : *Songe de Clémence Isaure*, est fort belle dans le début et aurait certainement été retenue parmi les pièces couronnées, si le mérite de cette composition avait été soutenu d'une manière égale, dans toutes ses parties; un sonnet, avec l'épigraphe : *Ante tubas*, est fort délicat de pensée, harmonieux de rythme, mais il contient deux graves fautes de versification qui ont dû le faire repousser.

C'est après un examen attentif des diverses pièces envoyées au concours que le jury a pris les décisions suivantes :

Un sonnet et une ode avec l'épigraphe: *Stou dins la terro de Prouvènço*, écrits en idiome languedocien, ont paru au jury mériter une récompense. Il y a dans ces deux compositions de gracieuses idées, exprimées souvent d'une manière charmante. Que dire, par exemple, de celle-ci au sujet de l'impression que fait la poésie :

E lous anges, al cel, cessant touto musico,
Teniou l'alé per t'escouta !

L'auteur, en terminant l'une des deux pièces transmises, dit avec une rare modestie qu'il ne demande qu'un simple regard de Clémence Isaure. Pour correspondre à ce désir le jury lui accorde une mention honorable avec médaille de bronze.

La pièce de vers, avec l'épigraphe: *Bella sajo*, est une série de dix sonnets scrupuleusement classiques et formant une ode en l'honneur de Clémence Isaure. C'est là un genre de composition difficile et nouveau et qui a été bien réussi. Cette pièce méritait l'attention et elle a obtenu un troisième prix *ex-æquo* avec la pièce suivante :

Celle-ci, sous l'épigraphe : *Le dernier par le rang, le premier par le cœur*, a le mérite d'avoir fait paraître tour à tour, dans une strophe particulière, chacune des fleurs des jeux floraux. La poésie est de plus très-bien réussie dans cette pièce, sous le rapport de la forme et de la pensée, et le jury l'a placée au rang de la pièce précédente; elles obtiennent l'une et l'autre deux médailles d'argent offertes par la Société philomatique de Bordeaux.

La pièce classée ensuite par le jury est écrite en vers provençaux ; elle porte pour épigraphe : *E moun amo idoulatro*. C'est une belle œuvre ; il y a là du souffle poétique, de l'inspiration, une pensée élevée, des leçons morales. La soif de l'or y est stigmatisée en beaux vers, et le culte

des sentiments délicats y est relevé et ennobli. Le souvenir d'Isaure plane sur la composition ; la poésie est vive, correcte, naturelle encore, toutes qualités qui ont valu à cette composition le deuxième prix consistant en une médaille d'argent offerte par la Société littéraire de l'Aveyron.

Enfin, Messieurs, la pièce de vers portant pour épigraphe : *Io chiedere'a scampar...* etc., a paru supérieure à toutes les autres par l'élévation du style et de la pensée, par son ton soutenu, par un caractère de grand patriotisme et par des qualités diverses bien combinées et bien harmonisées les unes avec les autres ; c'est une composition excellente et à laquelle le jury a accordé l'églantine d'or des jeux floraux.

Les devises ayant été décachetées, voici les noms des lauréats pour le concours ouvert sur l'éloge de Clémence Isaure :

Mention honorable : M. Achille Mir, directeur de la Compagnie des manufactures de la Trivalle et de L'Isle, à Carcassonne.

Troisième prix, ex-æquo : M. Aimé Giron, avocat au Puy-en-Velay (Haute-Loire) ; M. d'Audeville, sous-préfet de Villefranche.

Deuxième prix : M. Malachie Friset, étudiant en droit à Aix, de Pernes (Vaucluse).

Premier prix : Églantine d'Or des jeux floraux : M. Alexis Mouzin, chef de bureau à la Préfecture, à Avignon.

Un mot encore, Messieurs, et j'aurai terminé.

A notre époque, les peuples se rapprochent les uns des autres par tous les moyens que la science met à leur disposition ; ils savent à merveille s'unir pour développer autour d'eux la richesse et ils s'ingénient à confondre leurs intérêts. Est-ce là tout pour l'honneur d'un peuple, et cela suffit-il à son bonheur et à sa gloire ? Non, sans doute, Messieurs, si les cœurs sont divisés et si la paix sociale est rompue.

Quoi qu'il en soit de notre état à cet égard, nous devons aimer cette rête, non pas tant pour son bruit et son éclat

que pour l'hommage qu'elle rend à la poésie. Dans ces temps éloignés de nous et vers lesquels se reportent aujourd'hui nos pensées, on recherchait et on aimait tout ce qui tempère les caractères et tout ce qui adoucit les mœurs. Alors Pétrarque était couronné comme un triomphateur au Capitole, et les poètes étaient fêtés partout où ils se présentaient. La poésie exerçait à cette époque une réelle influence sur les hommes, et elle était un admirable instrument de civilisation.

Qu'elle reprenne donc son empire parmi nous et qu'elle soit accueillie comme une amie dans nos cités pleines de bruit, de luxe et de contradictions, dans nos ateliers, dans nos campagnes, partout enfin où il y a des intelligences à rapprocher et des cœurs à unir.

Si nous savions l'écouter davantage, elle nous rappellerait encore, ce que nous oublions un peu trop de nos jours, que les peuples ne vivent pas seulement de progrès matériels, mais qu'ils ont besoin encore de quelque chose de plus élevé et de plus délicat, qui est tout aussi indispensable à leur esprit que l'air est indispensable à la vie.

M. le docteur Sicard, délégué de la Société d'horticulture de Marseille, a ensuite donné lecture d'un troisième rapport sur le concours de poésie :

MESSIEURS,

La Société d'horticulture de Marseille, désireuse de s'associer aux efforts faits par le Comité littéraire de la ville d'Aix, en Provence, pour célébrer dignement le cinquième centenaire de la mort de Pétrarque, avait mis à la disposition du jury trois prix, et elle conviait à ce concours les poètes français et les poètes provençaux.

Cinquante-quatre pièces de vers ont été remises et jugées à part par les jurys français et provençaux, puis ren-

voyées à une commission mixte composée en partie égale, de jurés français et provençaux nommés par leurs pairs.

La Commission s'est réunie dans la ville d'Aix en Provence, le lundi 6 juillet à 2 heures de l'après-midi, et a siégé dans le local de la Faculté des Lettres, salle du Conseil académique.

Le Jury se composait de MM. Théodore Aubanel, J.-B. Gaut, F. Gras et F. Vidal, représentant le jury provençal ; MM. H^{te} Guillibert, A. Laforêt, de Séranon, et le docteur A. Sicard, siégeant au nom du jury français.

Dès son entrée en séance, l'on a formé un bureau provisoire composé de M. Laforêt, président, et de M. H^{te} Guillibert, secrétaire ; ce dernier, qui est secrétaire-général du Comité littéraire des fêtes de Pétrarque, dépose sur le bureau 39 pièces sur *le Jardin de Pétrarque*, ou *Respect aux petits oiseaux*, envoyées par le jury français, et 15 pièces sur les mêmes sujets, remises par le jury provençal.

Après une courte allocution de M. le Président, qui donne à M. Guillibert acte de son dépôt, l'on procède, au scrutin secret, à l'élection d'un Président et d'un rapporteur. M. Aubanel est nommé Président, et le docteur A. Sicard rapporteur.

M. Aubanel, en prenant place au fauteuil, remercie ses collègues, et dit quelques bonnes paroles à M. A. Laforêt, qui vient de quitter la présidence.

Le jury constitué, chaque dossier, déjà classé par les premiers juges, est repris de nouveau ; l'on lit et apprécie chaque pièce, et les décisions finales sont prises à l'unanimité des suffrages.

Le premier prix porte comme classement le n° 315, et l'épigraphe suivante :

Et que les oiseaux se multiplient sur la terre.

Ce mémoire recevra la médaille d'argent décernée par la Société d'horticulture de Marseille.

Vu la valeur du mémoire provençal portant le n° 2, l'on accorde à ce travail, qui porte l'épigraphe ci-dessous indiquée, une médaille d'argent offerte par la Société historique de Provence.

I pichot dis aucèu Diéu dono la becado...

Les deux médailles de bronze données par la Société d'horticulture de Marseille, sont attribuées *ex-æquo* à la pièce de vers française portant le n° 343 et l'épigraphe :

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Et la pièce provençale inscrite sous le numéro 3, intitulée : *Respèt is Auceloun*, épigraphe :

N'allez pas leur faire du mal.

Le jury décerne une mention honorable au n° 195 qui porte l'épigraphe suivante :

Des ailes par dessus la vie !

Des ailes par delà la mort ! (Buckert).

La proclamation des mémoires couronnés ayant été faite, l'on procède à l'ouverture des enveloppes contenant les noms des lauréats.

1^{er} PRIX : Médaille d'argent offerte par la Société d'horticulture de Marseille, à M. Aimé Giron, de Puy-en-Velay.

SECOND PRIX : Médaille d'argent offerte par la Société historique de Provence, au Frère Théobald des Écoles chrétiennes d'Avignon (Vaucluse).

Ex-æquo : Médailles de bronze offertes par la Société d'horticulture de Marseille :

M. Ernest de Servizy (Aix en Provence).

M. Victor Bourrelly, (à Rousset près Trets).

MENTION HONORABLE : M. L. Piche (Marseille).

Après cette proclamation, le jury se sépare en votant des remerciements à M. Aubanel son Président, qui a dirigé les débats avec la plus bienveillante courtoisie.

Tous les rapports ayant été lus, les Lauréats présents reçurent des couronnes tressées avec le laurier du jardin de Pétrarque, et quelques poésies furent récitées.

A la suite de cette solennité, qui avait conservé, pour ainsi dire, un caractère intime et presque religieux, eut lieu un banquet de 150 couverts dans les jardins de M. le Maire, au bord de la Sorgue, où se trouve le jardin de Pétrarque. Les délégués de l'académie des Félibres et des diverses Sociétés littéraires de France et d'Italie y assistaient, ainsi que les Lauréats des concours de poésie.

Au dessert, le Préfet porta un toast à M. le commandeur Nigra, aux représentants des Sociétés qui avaient bien voulu prêter leur concours à l'organisation de la fête, et aux Félibres provençaux, qui s'appliquent à faire revivre l'amour du beau et de la poésie dans la Provence chantée par l'immortel Pétrarque ; il s'exprima en ces termes :

MESSIEURS,

Pétrarque, qui appartient à la fois à l'Italie par sa naissance, sa mort, sa langue et son ardent amour du sol natal, et à la France par l'éclosion de son génie poétique et de sa gloire due à son amour pour une belle et chaste enfant de la Provence, Laure de Noves ; Pétrarque, fils de deux patries, forme entre elles un lien glorieux.

Les siècles l'ont consacré, et, aussi longtemps que vivra le nom de l'amant de Laure, ce lien aura la puissance d'un indestructible souvenir.

En portant, à Vaucluse, dans le sanctuaire même de l'amour, des nobles travaux et de la gloire de Pétrarque, un toast à sa mémoire immortelle,

Je bois à la fraternité des races latines, qui ont été le

grand foyer initiateur des arts et de la civilisation dans le monde, et qui, au prix du sacrifice et parfois du martyre, ont tenu d'une main vaillante le drapeau de l'esprit humain.

Je bois à leur union dans le bien, la justice et l'honneur.

Je bois à la prospérité de ces nations sœurs, issues d'une commune origine, avant les mêmes croyances, les mêmes intérêts, les mêmes devoirs, et j'ajouterai devant avoir les mêmes destinées, car, qu'elles le veuillent ou non, elles sont solidaires et elles ont la même mission à remplir.

Je bois à Pétrarque, Français, Italien, Chrétien !

Je bois enfin à M. le Chevalier Nigra et aux hôtes éminents qui représentent l'Italie et l'Espagne littéraires et spiritualistes, à cette fête du génie, de l'idéal et de l'immortalité !

Après ce toast, vivement applaudi, M. Théodore Aubanel, Président du jury pour le concours de poésie provençale, porta le *brinde* suivant :

BRINDE

A Moussu Nigra, Menistre d'Itallo.

Lis enfant de Prouvènço brindon i pouèto d'Itallo.

Moussu lou Menistre Nigra, beve i dos nacioun sorre.
Avèn meme soulèu, meme amour dóu bèu.

Nòsti vilo soun, coume vòstis antiqui cièuta, clafido de mou-
numen rouman ; vòsti pouèto an parla nosto lengo ; Dante,
dins sa *Divino Coumèdi*, Petrarco, dins si *Canzoni*, an
escri de vers prouvençau.

Se l'Itallo a Miquèl-Ange, la Prouvènço a lou marsihés
Pèire Puget, e lou *Mouïse* e lou *Miloun de Croutoumo* podon
fieramen se regarda en fâci sènso beissa li parpello.

Es la flour de nòstis Avignounenco, es la plus bello de
nòsti fiho qu'a enfada lou plus tènre e lou plus melicous
de vòsti pouèto.

Moussu lou Menistre, beve à-n-aquéli grand souveni e
à l'amistanço di dos nacioun tant bèn facho pèr s'ama.

TOAST

A Monsieur Nigra, ministre d'Italie.

TRADUCTION

Les enfants de Provence boivent aux poètes d'Italie.

M. le Ministre Nigra, je bois aux deux nations sœurs.
Nous avons même soleil, même amour du beau.

Nos villes sont, comme vos antiques cités, remplies de
monuments romains, vos poètes ont parlé notre langue ;
Dante, dans sa *Divine Comédie*, Pétrarque, dans ses *Can-*
zone, ont écrit des vers provençaux.

Si l'Italie a Michel-Ange, la Provence a le marseillais
Pierre Puget, et le *Moïse* et le *Milon de Crotone* peuvent
fièrement se regarder en face sans baisser les paupières.

C'est la fleur de nos Avignonaises, c'est la plus belle de
nos filles qui a charmé le plus tendre et le meilleur de vos
poètes.

Monsieur le Ministre, je bois à ces grands souvenirs et à
l'amitié des deux nations si bien faites pour s'aimer.

M. le chevalier Nigra répondit à ces toasts en remer-
ciant le Préfet de son affectueux accueil, M. Aubanel
de ses sympathiques paroles, qu'il a considérées comme
s'adressant moins à lui qu'à ses nationaux, et surtout
aux Sociétés savantes qui l'ont délégué à Vaucluse. Il
a rappelé les anciens rapports d'amitié qui ont existé
entre les deux nations, les nombreux services rendus

par la France à l'Italie, la communauté d'intérêts qui les a si souvent rapprochées l'une de l'autre, et l'aide généreusement prêté par notre pays à la nation dont il est le représentant en France.

Cette improvisation fut accueillie par les applaudissements de l'assistance, et le cri de : Vive l'Italie ! Vive la France ! s'échappa de toutes les poitrines.

Ensuite, un échange de toasts eut lieu entre M. Aubanel, qui but aux poètes français, et M. de Séranon, aux poètes provençaux et italiens.

M. Félix Gras, un autre Félibre, qui, par son talent, promet d'être le Mistral de la génération à venir, se leva à son tour et porta le *brinde* suivant :

BRINDE I POUËTO ITALIAN

—

Fraire d'Italio, es en voste ounour que moun vèire dindo.

Que li paraulo de ma bouco noun vous siegon amaro, car vènon de moun cor e vous aduson lou salut courau e frairenau di Felibre de Prouvènço.

Longo-mai nosto violo prouvençalo cante à l'unissoun de vosto lyro armouniouso.

Longo-mai li Pouesio sorre, la man dins la man, se gandidon dins la draio de la Pas e dóu Lum. E coume nòsti Pouesio que nòsti Nacioun demoron amigo e nòsti drapèu i tres coulour se rescentron jamai que pèr se saluda !

Au chivalié Nigra !

I pouèto que fan la glòri de la Nacioun que restara grandò, unido e prouspèro !

—

TOAST AUX POÈTES ITALIENS

—
TRADUCTION
—

Frères d'Italie, c'est en votre honneur que mon verre tinte.

Que les paroles de ma bouche ne vous soient point amères, car elles viennent de mon cœur et vous apportent le salut cordial et fraternel des Félibres de Provence.

Que longtemps notre viole provençale chante à l'unisson de votre lyre harmonieuse.

Que longtemps les Poésies sœurs, la main dans la main, marchent dans le chemin de la Paix et de la Lumière. Et comme nos Poésies que nos Nations demeurent amies et nos drapeaux aux trois couleurs ne se rencontrent que pour se saluer !

Au chevalier Nigra !

Aux Poètes qui font la gloire de la Nation qui restera grande, unie et prospère !

M. Nigra vint serrer la main de M. F. Gras et le remercia vivement.

Alors, un jeune poète italien voulut boire à la mémoire de Laure, et M. de Séranon répondit en ces termes :

MESSIEURS,

Vous venez d'entendre un toast porté au souvenir de Laure par un jeune représentant de la presse italienne.

Ce souvenir poétique est bien à sa place ici, dans ce lieu si ombragé, si rafraîchi par les eaux vives de la Sorgue et au milieu de cette admirable nature, dont nos regards ne voudraient pas se détacher.

Puisqu'une seule femme est au milieu de nous (1), assise

(1) Correspondante du journal anglais le *Daily-News*.

à cette table, attirée de bien loin par ces charmants souvenirs et par ces délicieux paysages, je vous demanderai d'honorer son intrépidité et son dévouement au centenaire de Pétrarque.

Elle n'a pas craint de franchir la mer pour se rendre à Vaucluse, et à cette table, où tant de nationalités figurent, elle représente dignement l'Angleterre par une instruction variée et profonde devant laquelle bien des hommes resteraient confondus.

Et à la fin de ce banquet, en nous éloignant de ces lieux où tous les cœurs étaient unis et où tant de nationalités différentes étaient à côté les unes des autres, je ne puis qu'exprimer un vœu : que nos cœurs ne se séparent pas et que les souvenirs de cette fête charmante les rapprochent souvent.

L'heure du départ pour Avignon était venue, et, après quelques remerciements adressés à M. le Maire de Vaucluse, au nom de toute l'assistance, M. le Préfet prononça la clôture de la fête officielle à Vaucluse.

« La séance est suspendue, » dit le Préfet. » Elle sera reprise dans cent ans. Nous serons tous morts alors ; Pétrarque seul vivra, et il vivra toujours, car son génie est immortel. »

FÊTES A AVIGNON

Le Samedi 18 juillet

A Avignon, les rues et les places regorgeaient de monde : on n'évalue pas à moins de 60,000 le nombre des étrangers qui étaient venus pour assister aux fêtes du centenaire de Pétrarque.

La circulation était très-difficile, surtout dans la rue qui forme l'avenue de la gare, rue que la nouvelle municipalité a, ce jour-là, baptisée du nom de *Pétrarque*.

Le beffroi de l'Hôtel de Ville sonnait à toute volée, les boîtes de réjouissance et les canons retentissaient, des hérauts d'armes, richement costumés et montés sur des chevaux caparaçonnés, parcouraient les principales rues de la ville et annonçaient la fête. Leurs costumes moyen-âge, les porteurs de flambeaux qui les escortaient, étaient du plus pittoresque effet.

Les façades des maisons et des monuments publics situés autour de la place de l'Horloge et le long de la rue Pétrarque, étaient pavoisées de drapeaux et illuminées à tous les étages.

Le cortège composé de M. le Maire, de MM. Mistral et Roumanille et des membres de la municipalité, qui devait aller recevoir à la gare les poètes italiens et français et les lauréats, sortit de la Mairie escorté par la

compagnie des Sapeurs-Pompiers et précédé de la musique municipale. Il se rendit à l'Hôtel de la Préfecture, où l'attendaient M. le Préfet et M. le chevalier Nigra. M. Doncieux et son hôte, l'ambassadeur du Roi d'Italie, se mirent à la tête de ce cortège, qui reprit sa route vers la gare.

Après la réception des poètes et celle du buste de Pétrarque, du statuaire Consonove, le cortège parcourut de nouveau la rue Pétrarque pour se rendre à la Mairie, où l'attendait un punch offert par M. le Maire d'Avignon.

Il serait difficile de décrire en peu de mots l'effet magique des illuminations disposées le long de la rue ; nous essayerons d'en donner une faible idée : des étoiles gigantesques, garnies de verres de couleur, étaient suspendues à tous les arbres du Cours et à tous les reverbères des becs de gaz. Les lanternes de ces reverbères étaient elles-mêmes garnies de verres de couleur, et à mesure que le cortège s'avancait, les porteurs de torches allumaient sur son passage des feux de bengale disposés des deux côtés de la rue sur des consoles distantes de cinq mètres.

En arrivant à la Mairie, M. le Maire souhaite la bienvenue aux poètes français et étrangers qui étaient accourus pour célébrer la mémoire de Pétrarque, et prononça le discours suivant :

MESSIEURS,

Maire de cette ville, qu'habitent de si grands souvenirs, dont nous avons conservé, dans le passé et le présent, le culte fidèle, je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue au nom de mes concitoyens.

Mus par un sentiment d'admiration pour celui qui doit son génie à la Provence, vous êtes venus des cités voisines

et de loin, de la France, de l'Italie et de l'Espagne, pour glorifier une impérissable mémoire.

Soyez remerciés, poètes, félibres, littérateurs, artistes !

Pétrarque, après cinq cents ans, revient parmi nous, à travers les siècles ; et pour que la mémoire de ce retour reste ineffaçable dans nos murs, la voie triomphale qu'ont suivie le buste et le cortège de ce grand homme, baptisée ce matin même de son nom, continuera à le porter désormais.

L'Italie lui avait autrefois décerné, pendant sa vie, la couronne de lauriers ; Avignon, qui est aussi sa patrie, lui rend, aujourd'hui qu'il est immortel, les suprêmes honneurs de l'apothéose. Là où est la tombe de Laure, là est la patrie de son poète et de son amour.

Nous avons fait tous nos efforts pour que cette fête soit le moins indigne possible de celui qui en est l'objet. Mais ce n'est pas seulement par des pompes extérieures que nous rendons hommage à Pétrarque : c'est par les sentiments qui débordent de toutes les âmes de ce pays ardent et expansif.

Nous pouvons le dire avec une certaine fierté : la pensée de cette fête n'a rien de vulgaire. En célébrant le génie et le pur amour, nous avons voulu faire battre les cœurs à l'unisson, les rapprocher en les élevant, et donner la noble distraction de grandes émotions morales à ce peuple que nous aimons comme on aime la patrie, à ce peuple dont les instincts sont bons et généreux, quand il est livré à lui-même et qu'on ne le détourne pas de sa voie.

Il est salutaire de s'échapper parfois des réalités sévères de la vie pour hausser son âme vers les régions de l'idéal.

A cette place où je vous parle, Messieurs, fut le palais *Colonna*, qu'a habité Pétrarque, dans la familiarité d'un illustre ami dont il appelait la maison *Propria mea Domus*. Ces lieux sont remplis et comme sacrés par son souvenir ; et s'il est vrai que les demeures humaines sont visitées par l'âme de ceux qui y ont vécu, l'âme de Pé-

trarque, présente au milieu de nous, doit tressaillir aux hommages qui montent vers elle.

A cette heure, Avignon, que Pétrarque aimait, dont il disait : « Quand je suis à Avignon, je suis chez moi », Avignon lui appartient tout entier. Vous êtes ici chez Pétrarque, Messieurs, chez un de ces rois de l'intelligence qui règnent dans la vie et la mort sur les contemporains et la postérité. Saluons donc avec respect le maître dans le temple même de sa gloire.

Ce sera ma meilleure fortune que d'avoir pu, au nom de Pétrarque, faire à de tels hôtes les honneurs de sa ville et de sa propre demeure.

Des applaudissements enthousiastes interrompirent plusieurs fois ce discours.

Une *Cantadisso* (cantate), composée en l'honneur du poète d'Avignon et de Padoue fut exécutée dans l'Hôtel de ville par les élèves du Conservatoire d'Avignon, pendant que la musique des Pontonniers donnait un concert sur la place de l'Horloge. Les paroles de cette *cantadisso* sont du Félibre Aubanel, l'auteur de la *Mougrano entreduberto* (la grenade entr'ouverte) : nul mieux que ce poète n'a su chanter les tendres joies et les désespérantes douleurs de l'amour pur ; à lui plus qu'à tout autre revenait l'honneur de chanter Pétrarque, l'homme aux généreux sentiments et dont l'amour de Laure purifia le cœur.

A dix heures du soir, la musique municipale vint se joindre, sur la place de l'Hôtel de Ville, à celle du régiment des Pontonniers, et alors commença la *Pegoulado*, (retraite aux flambeaux).

Cent porteurs de torches et de lanternes vénitiennes escortaient les musiques ; un détachement d'infanterie de ligne préparait un passage au cortège, et la population se

pressait pour suivre la retraite aux flambeaux dans les rues de la ville. L'effet produit par l'éclairage ambulant qui accompagnait les musiciens, était des plus pittoresques, surtout dans les anciens quartiers d'Avignon.

Cette journée, déjà si remplie, devait se terminer par un incident imprévu d'un charme singulier.

Quelques Félibres étaient réunis sur la place de l'Horloge : la foule les acclamait et les priait de chanter des chants provençaux, de réciter des poésies, et, sans plus de façon, comme leurs ancêtres les troubadours, ils se rendent à ses désirs.

Mistral, l'auteur de *Mirièò* et de *Calendau*, se leva. Il chanta la légende de la princesse d'Arles, qui, après avoir promis à un empereur romain de devenir sa femme le jour où les eaux de Vaucluse jailliraient dans Arles, oublia sa parole pour donner son amour à un pauvre porteur d'eau. L'amour de la femme ne dépasse guère une année, dit la fin de la chanson :

La fé dou femelan
Passo gaire l'an.

C'est ensuite Aubanel qui dit un de ces chants d'amour dont il a seul le secret.

Félix Gras lui succède ; et, comme ses deux amis, il captive son auditoire et provoque un tonnerre d'applaudissements.

Puis viennent Anselme Mathieu, A. Michel, d'autres encore. Et la foule, augmentée sans cesse, applaudit toujours ; et l'on reste sous le charme, redisant tout bas ce vers de Mistral :

Passariéu ma vihado e ma vido à l'ausi.
(Je passerais ma veillée et ma vie à l'écouter).

Dimanche, 19 Juillet 1874.

Le dimanche, à huit heures du matin, S. G. Mgr l'Archevêque d'Avignon a célébré solennellement la messe sur la place du Palais des Papes, où un autel avait été dressé. A cette messe assistaient M. Nigra, M. le Préfet, MM. les Fonctionnaires et les Membres des jurys des concours de poésie. Une foule considérable se pressait sur la Place. C'était un spectacle grandiose et émouvant.

Dans l'après-midi, une brillante cavalcade, représentant le cortège de Pétrarque se rendant au Capitole, a parcouru les principales rues de la ville.

Voici le Programme que publièrent les organisateurs :

GRANDE CAVALCADE DE CHARITÉ

ORDRE DU CORTÈGE

PREMIÈRE PARTIE

CHARS ALLÉGORIQUES ET GROUPES FANTAISISTES

1^o Trompettes ouvrant la marche ; 2. Chef Archer ; 3. Compagnie d'Archers ; 4. Massiers ; 5. Hérauts d'armes à cheval ; 6. Compagnie de Pertuisaniers ; 7. Tambourins ; 8. Chivaux-frus ; 9. CHAR DE VAUCLUSE, offert par le Café Henri IV et décoré par M. Faucon ; 10. Francs-Jouteurs ; 11. CHAR DES FRANCS-JOUEURS ; 12. Francs-Touristes ; 13. Musique des Francs-Touristes ; 14. CHAR DU RHÔNE ET DE LA DURANCE, offert par la Société des Francs-Touristes ; 15. *Don Quichotte* de la Manche et son fidèle écuyer Sancho Pança ; 16. Leur suite ; 17. CHAR DES CINQ PARTIES DU MONDE, offert par la Société d'Histoire naturelle de Vaucluse et

décoré par M. Barbantan ; 18. GROUPE DE SILÈNE. — Joueurs de corne. — Porteurs de thyrses. — Conducteurs de Silène. — Silène. — 19. CHAR DE LA CHARITÉ, offert par la Mairie d'Avignon, décoré par M. Maurou.

DEUXIÈME PARTIE

CORTÈGE DU COURONNEMENT DE PÉTRARQUE

20. Chef Hallebardier ; 21. Compagnie de Hallebardiers ; 22. Musique des Pontonniers ; 23. CHAR DE LA GUERRE, offert et décoré par le régiment des Pontonniers ; 24. Bannière de la corporation des Pêcheurs ; 25. Corporation des Pêcheurs ; 26. Massiers ; 27. Prud'hommes Pêcheurs ; 28. CHAR DES GONDOLIERS, offert et décoré par MM. Crocy ; 29. CHAR DES MOISSONNEURS ; 30. Bannière et corporation des Orfèvres ; 31. Bannière et corporation des Tailleurs ; 32. Bannière et corporation des Marchands ; 33. Bannière des Peintres ; 34. Bannière et corporation des Changeurs ; 35. Massiers ; 36. Prévôt des Marchands ; 37. CHAR DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE, offert par le Cercle de la Bourse et décoré par M. Nurry.

TRIOMPHE DE PÉTRARQUE

38. Trompettes à cheval ; 39. Chef Arquebusier à cheval ; 40. Compagnie d'Arquebusiers à cheval ; 41. Porte-Étendard des Chevaliers de Malte à cheval ; 42. Chevaliers de Malte à cheval ; 43. Chef de Lansquenets à cheval ; 44. Compagnie de Lansquenets à cheval ; 45. Bannières des Seigneurs. *Les Seigneurs* : Azon de Corrége, seigneur de Parme ; Le comte Annibaldi ; Benneti de Malavicina, seigneur de Messine ; Le comte Savelli ; Le comte Montenero ; Le comte Cafarelli ; Le seigneur Capozucchi ; Étienne Colonna ; Orso, comte d'Anguillard ; Gonzague, seigneur de Mantoue ; Luchin Visconti, seigneur de Milan ; Mastin de l'Escale, seigneur de Vérone ; Aubertin de Carrare, seigneur de Padoue ; Jourdain des Ursins, gouverneur de Rome. CHAR DE PÉTRARQUE, offert par la ville d'Avignon et décoré par MM. Maurou. Pétrarque, entouré de son ami Boccace, et des seigneurs : Pierre Alighieri, envoyé de Vérone ; Jacques Dandolo, envoyé de Venise ; Hugolin de Rosci ; le comte Altieri ; le comte Cancellieri ; Simon Memmi, peintre.

ITINÉRAIRE. Caserne St-Roch (organisation et départ); Boulevard St-Roch; Rue et Cours Bonaparte; Place de l'Horloge, (le cortège passera au milieu de la Place et descendra par le bas côté longeant la Mairie); Rue St-Agricol; Rue Petite-Fusterie; Rue St-Etienne; Rue Grande-Fusterie; Rue Puits-de-la-Reille; Rue Ferruce; Rue Limas; Place Crillon; Rue Crillon; Rue Calade; Rue des Licés; Rue Philonarde; Portail-Matheron; Rue Carréterie; Rue des Infirmières; Place des Carmes; Portail-Matheron; Rue Saturne; Rue des Marchands; Place de l'Horloge; Rue Bonaparte; Caserne St-Roch.

AVIS. Les Chars devront être rendus dans la Caserne St-Roch le dimanche matin avant 10 heures. Toutes les personnes faisant partie de la Cavalcade, munies d'une carte personnelle qui leur sera délivrée à la Banque, devront se trouver réunies en costume dans la Caserne St-Roch, à 1 heure 1/2. On procédera immédiatement à l'organisation du cortège, et le départ aura lieu à 3 heures précises.

A 4 heures de l'après-midi, la cavalcade sortait de la caserne St-Roch. Dans la première partie du cortège, cinq chars dus à l'initiative des particuliers, se succédaient représentant : le 1^{er}, le *Char de Vaucluse*, offert par le café Henri IV et décoré par M. Faucon; le 2^e, *Char des Francs-Jouteurs*; le 3^e, le *Char du Rhône et de la Durance*, offert par la Société des Francs-Touristes; le 4^e, le *Char des Cinq parties du monde*, offert par la Société d'Histoire naturelle de Vaucluse et décoré par M. Barbantan; le 5^e, le *Char de la Charité*, offert par la Mairie et décoré par M. Maurou.

Dans les groupes allégoriques qu'accompagnaient les chars, on a remarqué un Don Quichotte (M. Dufour) et son ami Sancho-Pança (M. Têtu), tous deux fort bien costumés et fort plaisants dans les lazzi qu'ils adressaient à la foule.

Venait ensuite la cortège du couronnement de Pétrarque. Le *Char de la Guerre*, offert et décoré par le

régiment des Pontonniers, était d'un effet remarquable. Sur son passage, la foule n'a pas cessé de lui prodiguer ses applaudissements.

Puis, le *Char des Gondoliers*. La présence du drapeau italien au grand mât était une attention de bon goût en l'honneur de nos illustres hôtes d'outre-monts.

Puis, suivait le *Char des Moissonneurs*, trainé par six bœufs roux. Et le *Char de l'Industrie et du Commerce*, offert par le cercle de la Bourse et décoré par M. Nurry.

Le *Char de Pétrarque* était précédé de quelques brillants cavaliers, représentant les personnages historiques qui accompagnaient le poète au Capitole. On a surtout remarqué MM. Malosse, Canaple, Doncieux fils, Yvaren, Dayma, Tassel, Mugnier, Calvet, Goudareau, le sculpteur Consonove, Tiran, Ducommun, Dignonnet (Pétrarque), et d'autres encore dont le nom nous échappe.

Assez tard dans la soirée, la cavalcade revenait à son point de départ. Pendant toute sa durée, des tonnerres se sont fait entendre, l'orage est resté suspendu à l'état de menace, mais sans éclater.

A sept heures, un grand dîner de gala eut lieu à la Préfecture : MM. Nigra, Mézières, Duprat, Mistral, Roumanille, Aubanel, etc., y assistaient.

Au dessert, M. Aubanel porta le *brinde* suivant :

BRINDE

A Moussu Doncieux, Prefèt de Vau-cluso.

Au-liogo de vira la tèsto en sourrisènt de nòsti mour e de nosto parladuro, coume an fa mai que d'un qu'èron pas tóuti dóu Nord, es esta, en arribant, l'amiraire e l'ami de noste soulèu e de nosto lengo.

Noun a trouba que l'un fuguèsse trop caud e l'autro trop goutico.

A coumprés qu'un pople ague l'ourguei d'un passat glou-rious, e que l'amour de sa terro, de sa prouvinço, es sacra coume l'amour de l'oustau peirau.

A coumprés que quau amo sa Prouvènço o soun Dóuflinat, amo la Franço, coume quau amo sa maire amo Diéu, e que quand i'a plus d'amour, tout cabusso !

A coumprés « l'amo jouiouse, fièro e vivo, qu'endiho dins lou brut dóu Rose e dóu Rousau », e peréu es devengu pèr nous-autre un fiéu de nosto terro.

Moussu Doncieux, fasès revieüre au front de la Prouvènço la glòri di vièi Troubair, e li Felibre trefouli e recouneis-sènt vous dison : Gramaci !

TOAST

A M. Doncieux, Préfet de Vaucluse.

TRADUCTION

Je porte un toast à Monsieur Doncieux, Préfet de Vau-cluse !

Au lieu de détourner la tête en souriant de nos mœurs **et** de notre langage, comme ont fait plus d'un qui n'étaient **Pas** tous du Nord, il a été, en arrivant, l'admirateur et l'ami **de** notre soleil et de notre langue.

Il n'a pas trouvé que l'un fût trop chaud et l'autre trop **Gothique**.

Il a compris qu'un peuple ait l'orgueil d'un passé glo-ri-**eux**, et que l'amour de sa terre, de sa province, est sacré **Comme** l'amour de la maison paternelle.

Il a compris que celui qui aime sa Provence ou son Dau-phiné aime la France comme celui qui aime sa mère aime **Dieu**, et que, quand il n'y a plus d'amour, tout s'écroule !

Il a compris « *l'âme joyeuse, fière et vive qui hennit dans le bruit du Rhône et de son rent* », et il est devenu pour nous un fils de notre terre.

Monsieur le Préfet, vous faites revivre au front de la Provence la gloire des vieux Troubadours, et les Félibres heureux et reconnaissants vous disent : Merci !

RÉPONSE DE M. DONCIEUX

AU TOAST DES FÉLIBRES

Je remercie les Félibres, et en particulier celui qui a parlé en leur nom.

Nulle voix ne m'est plus douce que leur voix. Nulle sympathie ne m'est plus précieuse que leur sympathie.

Ils sont l'âme harmonieuse et vibrante de la Provence. La sève de la terre natale est le sang de leurs veines. Vous le savez bien, Roumanille, Mistral, Aubanel !

Les Félibres aiment leur pays ;

Ils en sont la fleur, le parfum, la gloire ;

Ils ont sa vie et sa flamme.

Aimer son pays et le servir par le cœur, la volonté, l'action, l'exciter aux grands devoirs, flageller ses erreurs, et, quand il le faut, le retourner d'une main ferme vers le bien, c'est l'œuvre des poètes dans la sphère de la pensée, c'est la tâche des serviteurs de la chose publique dans le domaine de la réalité.

Félibres, merci !

Je vous donne la main et je prends la vôtre. Votre pays généreux et ardent est devenu le mien. J'ai mêlé mon âme à son âme, et moi aussi, je l'appelle avec orgueil ma patrie !

Je bois aux Félibres de Provence, mes compatriotes et mes amis, et de plus mes frères par le saint amour que j'ai voué à la poésie.

A huit heures environ, les illuminations recommençaient. Nous devons signaler l'effet assez curieux de l'illumination de l'antique horloge de l'Hôtel-de-Ville. Jaquemard et sa Jaquemarde ont été fort considérés par les curieux.

Au théâtre, grande représentation de gala. Les artistes des Variétés de Paris ont joué... la *Petite Marquise* ! de Meilhac et Halévy. A la fin de la représentation a eu lieu le couronnement du buste de Pétrarque.

La chaleur prodigieuse de cette journée comptera certainement dans les souvenirs de ceux qui se sont rendus à Avignon. Des nuages gris, plombés, immobiles dans le ciel, rendaient l'atmosphère lourde et accablante. Les promeneurs bravaient néanmoins les ardeurs de cette température, et ne cessaient de circuler dans nos rues en flots pressés et nombreux. Les cafés et les hôtels avaient surtout un aspect inaccoutumé. Dans les restaurants, les affamés faisaient queue en attendant que les tables fussent libres, prenant place à leur tour, sans qu'il fût permis aux garçons d'enlever les verres et les couverts déjà employés par les précédents convives. Nous pourrions citer quelques hôtels où les assiettes ont fait défaut.

Rien de plus gai d'ailleurs que la façon dont ces petits désagréments étaient acceptés. Les plus fortunés passaient aux malheureux avides, des cuisses de poulet, des morceaux de jambon, des tranches de viande, que l'on mangeait philosophiquement debout, avec l'extrémité des doigts, et sans murmurer contre cette insuffisance de confortable.

Les costumes si pittoresques de nos jolies provençales ont eu un succès fou. L'attrait croustillant de leur

nique découverte, qu'elles laissent si insoucieusement caresser par les feux du soleil, a été l'objet de plus d'une galanterie et de bon nombre de madrigaux. Aux propos galants on répondait, avec la meilleure grâce du monde, par un sourire plein de douce indulgence ; on savait que, dans une pareille fête, l'amour avait le droit de se faire entendre.

Ce côté des agréments du jour n'était pas, comme on le voit, des moins agréables.

Tout cela, d'ailleurs, était empreint d'une telle naïveté et de tant de gaieté franche et communicative, qu'il eût été déplacé de ne pas le trouver naturel.

Pendant que des fêtes et des réjouissances publiques avaient lieu à la porte de l'Oulle, des appareils électriques éclairaient l'antique Palais des Papes.

Le même soir, la presse locale offrait un punch de sympathique confraternité aux représentants de la presse parisienne, des départements et de l'étranger, qui se trouvaient dans notre ville.

Il y avait là MM. Jean Aicard, le poète-peintre des *Poèmes de Provence*, le généreux auteur des *Jeunes Croyances* ; Paul Arène, le doux et spirituel poète de *Pierrot Posthume* et d'une foule de merveilles ciselées ; Étienne Carjat, le photographe de génie, cette fière tête, cette nature loyale et ce cœur ardent d'où sortent les plus chaudes, les plus nobles inspirations poétiques ; de Lapommeraye, l'éminent conférencier, le savant feuilletoniste de plusieurs journaux, représentant la *Petite Presse* ; Émile de Labédolière du *National*, le chansonnier plein de verve et d'esprit ; Deroy et Scott, les dessinateurs du *Monde illustré* ; Barbe, de l'*Union* ; Marius Roux du *Petit Journal* ; Lepage du *Constitutionnel* ; Charlet

du *Gaulois* ; Grouset-Bellor de l'*Indépendance belge* ; Frédéric Masclé de l'*Union républicaine* de Nîmes ; J. Saint-Martin, ex-rédacteur de la *Démocratie du Midi* ; Clément Justet, ex-rédacteur du *Démocrate d'Avignon* ; Antony Vallabrègue de l'*Opinion nationale* ; X... du *Siècle* ; Granier des *Droits de l'Homme* de Montpellier ; M. Gelu, fils du poète provençal ; M. Gras, le bouillant félibre ; M. Prosper Marius, un versificateur de la bonne école, etc., etc.

La presse anglaise était représentée par M. Pearse, du *Standart*.

C'est au premier étage du café Tailleux qu'avait lieu cette soirée. Paul Arène a récité d'admirables vers où il s'est encore révélé avec des grâces nouvelles. Carjat a pris à son tour la parole et a dit ses plus jolis vers. Puis, Labédollière a, tantôt avec un laisser-aller charmant, tantôt avec une verve endiablée, donné la fleur du panier de ses chansons parisiennes.

Des toasts ont été portés, les plus émus, les plus sympathiques, par M. Pelous à la presse de Paris et à sa bienvenue ; par M. Xavier Brun, du *Salut public*, à la presse vaclusienne ; par M. Jules Toulouze, à la presse départementale ; par M. Pearse, un gentleman accompli, à la presse française, dans les termes suivants :

MESSIEURS.

C'est la première fois que j'ai l'honneur et le plaisir de me trouver dans une société de poètes et de littérateurs français. J'espère que ce ne sera pas la dernière. Au nom de la presse anglaise, que je représente parmi vous, je vous remercie du fond du cœur en son nom, me réservant de lui

dire plus tard combien votre hospitalité est sympathique et cordiale. Messieurs, je bois à la presse française !

M. de la Pommeraye, parlant ensuite au nom de ses confrères, a donné rendez-vous pour le lendemain soir aux personnes présentes : la presse parisienne a voulu offrir à son tour un punch de remerciement aux organisateurs de la réunion.

Lundi 20 Juillet 1874.

Dès le matin, vers les 7 heures, les musiques, les fanfares sillonnaient déjà nos rues, jetant aux échos l'interprétation des pas redoublés les plus chevaleresques et des marches militaires les plus entraînantes. Toutes ces musiques se rendaient au Lycée, point d'où elles devaient partir ensuite successivement pour se rendre à la Place du Palais. Il serait trop long d'énumérer les bannières, les étendards et les drapeaux qui désignaient chacun de ces groupes harmoniques. Les communes de Vaucluse, le département des Bouches-du-Rhône, celui du Gard avaient fourni leur contingent ; aussi entendait-on le brouhaha le plus dissonnant qu'il soit possible de rêver, quand ces divers corps de musique, en exécutant leurs morceaux, passaient les uns près des autres. Une foule nombreuse, que le velum de l'estrade protégeait contre les rayons du soleil, assistait au concours. Voici les noms des Sociétés musicales auxquelles des récompenses ont été décernées :

Médaille d'argent décernée par la ville d'Avignon, à M. Borel (d'Aix), auteur d'une cantate en l'honneur de Pétrarque.

Médaille d'argent décernée par la ville d'Avignon à M. Imbert aîné, auteur de la musique de la cantate en l'honneur de Pétrarque, exécutée à l'Hôtel-de-Ville, le 18 juillet 1874.

Division d'excellence. — L'Isle, les *Enfants de L'Isle*, musique d'harmonie ; directeur, M. Clariot ; président, M. Villelongue.

Second prix. — Médaille en argent et une coupe offerte par Son Exc. M. le Ministre des Beaux-Arts.

Première division. — Carpentras, fanfare; directeur, M. Nelson-Naquet.

1^{er} prix. — Ascendant, médaille en vermeil et une coupe offertes par S. Exc. M. le Ministre des Beaux-Arts.

Sorgues. — Musique d'harmonie; directeur, M. Chiron.

2^e prix. — Une médaille d'argent.

Deuxième division. — 1^{er} prix *ex-æquo*, musique d'harmonie de Saint-Didier (Vaucluse); directeur, M. Devillario (Louis).

Médaille en vermeil.

1^{er} prix *ex-æquo*, musique d'harmonie du Barroux (Vaucluse); directeur, M. C. de Marius.

Médaille en vermeil.

Troisième division. — 1^{er} prix, musique d'harmonie de St-Just (banlieue de Marseille); directeur, M. Clément Suzé.

Médaille en bronze.

Tambourin Galoubet. — 1^{er} prix : médaille en vermeil et 60 fr., M. Arnoux Louis (des Pennes.)

2^e prix : médaille en argent et 40 fr., M. Pardigon (Joseph), de Pertuis.

3^e prix : médaille en bronze et 20 fr., M. Boyer Philemon (de Pourcieux).

1^{re} Mention honorable : médaille de bronze, M. Martinet, de Barbentane.

2^e Mention honorable : médaille de bronze. M. Victor Trompette (de Vedènes.)

Le Palais des Papes a été l'objet de nombreuses visites. Les membres de la presse parisienne, beaucoup d'étrangers circulaient dans les vastes salles du vieux château. M. de Wallon, qui représentait à Avignon le Ministre de l'Instruction publique, s'y trouvait vers onze heures,

accompagné de quelques membres du jury d'examen.

Loin de décroître, la foule s'est augmentée, cette dernière journée, dans des proportions considérables. Les villages avaient débordé sur Avignon. Les costumes arlésiens se montraient en plus grande quantité. Il y avait tant d'amis, d'amoureux, de parents parmi les musiciens et les orphéonistes accourus du fond de leur village.

Rien ne rappelait plus les vieilles mœurs provençales que les farandoles dansées par la jeunesse d'Eyragues. Une vingtaine de jeunes filles costumées à la mode d'Arles, et autant de jeunes garçons, précédés des *tambourinaires*, parcouraient par couples les rues de la ville. Il fallait voir ces jeunes gens sautant, courant, s'entrelaçant au son du tambourin. Pour certains cœurs, toute la fête était là !

MM. Mistral et Roumanille avaient organisé ces farandoles. C'est grâce à leurs démarches que les jeunes filles d'Eyragues ont consenti à se mêler, hors de leur village, à ces gracieux divertissements.

Vers deux heures commençait la séance des jeux floraux en l'honneur de Pétrarque. L'empressement que la population avait mis à se rendre à cette fête littéraire atteste que le goût des choses de l'esprit est encore vivant parmi nous.

Le *Hig-life* avignonnais était là. Grandes dames, jeunes filles élégantes, avaient voulu entendre, en notre siècle de prose, un écho poétique des cours d'amour.

M. le Préfet de Vaucluse, la municipalité et la commission municipale, MM. Nigra, Wallon, Mézières, etc., etc., les délégués de sociétés savantes, les membres du félibrige, assistaient à la séance.

Au moment où elle s'ouvrait, M. le Maire d'Avignon donna lecture de la dépêche suivante :

A MONSIEUR LE MAIRE D'AVIGNON.

Les convives d'Arquà viennent saluer les Français et les Italiens réunis à Avignon par amour de leur glorieuse et commune origine latine.

LEGNANI, *Syndic de Padoue.*

A MONSIEUR BERLUC-PÉRUSSIS, PROMOTEUR DES FÊTES
DE VAUCLUSE.

Tandis que Padoue découvre le monument érigé à Pétrarque, la ville envoie un salut à Avignon : salut de nation à nation.

Le Président de la Commission de Pétrarque,
CIDATELDA, *Sénateur du royaume.*

M. le Préfet de Vaucluse prit ensuite la parole et s'exprima en ces termes :

MESSIEURS,

L'antique cité des Papes offre un spectacle bien fait pour émouvoir ceux dont l'âme vibre à ces mots sacrés d'immortalité, de patrie, de poésie et d'amour ; car la célébration du cinquième centenaire de la mort de Pétrarque, c'est la glorification de ces grandes choses, fêtes éternelles et leviers puissants de l'humanité.

M. le Ministre de l'Instruction publique, affirmant une fois de plus sa haute sollicitude pour tout ce qui touche aux lettres et aux arts, a bien voulu se faire représenter à ces solennités par un professeur distingué, député à l'Assemblée, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

L'Académie Française a délégué, de son côté, pour

assister au couronnement de Pétrarque, un des siens, celui qui a été l'historien de sa vie, et dont le beau livre a valu à son auteur la plus légitime récompense.

De nobles et savants étrangers, dont l'un représente avec un double éclat son pays comme diplomate et comme poète, ont aussi exécuté le généreux dessein de saluer ici la mémoire d'un de leurs plus célèbres compatriotes.

Qu'ils soient tous remerciés !

Ce concours des intelligences, cette assistance d'élite venue de loin, cet empressement universel, cet enthousiasme populaire devant l'apothéose de la poésie pure et du pur amour, prouvent que les sentiments élevés exercent une action souveraine dans cet ardent et beau pays, et que, sous l'empire de grandes émotions morales, les cœurs, malgré des efforts contraires, savent palpiter d'un seul battement.

Arquà garde la cendre de Pétrarque, dont l'Italie fut le berceau et la tombe, et lui rend à cette heure un solennel hommage. Avignon garde son cœur de poète et d'amant, et revendique ce fils d'exilé comme un de ses plus illustres enfants. Noble rivalité qui est l'apanage du génie, qui en fait en quelque sorte sa conquête et lui donne deux patries.

Sous le vent de la proscription, Pétrarque et les siens fuient le sol natal que les factions déchirent. La famille florentine se réfugie dans le Comtat ; et là, à l'ombre hospitalière de la domination papale, qui a laissé dans cette ville ses impérissables souvenirs et ses fiers monuments, elle retrouve la patrie perdue.

La Provence, fille de la Grèce homérique et sœur de l'Italie virgilienne, est la terre élue de la poésie.

Troubadours, enfants du gai savoir, poètes et félibres s'y donnent la main à travers les âges, chantant tour à tour dans la langue d'oc, la langue française ou l'idiome provençal, l'héroïsme, la gloire, la beauté, la guerre, l'amour, la nature, les croyances et les scènes familières, grandioses ou épiques, de la vie méridionale.

C'est la Provence qui, avec son vaste ciel lumineux, ses splendides soleils, ses nuits enchantées, ses vents âpres et salubres, son Rhône, ses eaux, ses rochers, ses vallées riantes ou sauvages, ses horizons éclatants, ses généreuses ardeurs, a fait Pétrarque poète.

C'est une de ses fleurs, la plus belle, la plus chaste et la plus embaumée, dont les siècles respireront le parfum et boiront le charme aussi longtemps que l'amour, la vertu et la beauté auront des autels, c'est Laure de Noves qui a allumé l'étincelle divine dans l'âme de Pétrarque.

Frappé par le rayon du pur et immortel amour, cette âme, autre Memnon, est devenue sonore. Jamais accents plus émus, plus harmonieux et plus tendres, ne s'étaient échappés d'une lyre humaine.

Sans Laure de Noves, Pétrarque eût vécu ignoré de lui-même et de l'histoire ; il n'eût conquis ni la gloire ni l'immortalité. Son amour a été son génie. « Le monde, depuis Virgile, n'avait pas eu un tel poète, a dit le plus grand des poètes modernes ; l'amour, depuis le christianisme, n'avait pas eu un tel amant.

Aussi, Messieurs, les contemporains de Pétrarque, saisis et comme enivrés par les enchantements de ses *canzoni*, lui décernèrent-ils de son vivant les palmes triomphales, qui d'ordinaire ne couronnent que des fronts transfigurés par la mort, c'est-à-dire par l'immortalité.

La France et l'Italie se disputèrent les honneurs de cette apothéose anticipée. Dans ces temps réputés barbares, et cependant si beaux par les monuments intellectuels qu'ils ont laissés, la poésie était une royauté morale devant laquelle les foules et les plus hautes intelligences s'inclinaient avec respect. C'est qu'en effet, quoi qu'on dise, ce qu'il y a de plus grand, de plus sacré, de plus divin sous le ciel, c'est la poésie, l'enchanteresse des âmes, la prêtresse du beau, la révélatrice de l'idéal, l'émule de Dieu, dans la plus auguste de ses manifestations. le Verbe !

Heureux ceux qui aiment à se désalterer à ces sources vives de la poésie, et qui peuvent en savourer les immatérielles délices ! Leur âme s'y retrempe, et comme ces lutteurs dont un puissant cordial ranime la vigueur lassée, ils sentent sous le breuvage divin grandir leur courage et leur force pour affronter les combats de la vie.

Les cœurs de poètes et d'amants sont aussi des cœurs virils. Si ardente que soit la flamme de l'amour, quand cet amour est pur, elle ne les consume pas tout entiers.

Français par le culte de sa chaste maîtresse, véritable muse de son génie, Pétrarque était profondément italien par son culte de la patrie. Paris, qui, dès cette époque, était un grand foyer intellectuel, Paris lui offrait le triomphe, Rome l'appelait. Sans hésitation il choisit Rome pour le théâtre de son couronnement.

C'est là, dans la ville éternelle, dont il avait la nostalgie et dont il pleurait l'abandon et les malheurs, qu'il reçut les lauriers que la postérité déposera éternellement sur sa tombe.

Sacré par la gloire, l'amant gardait sa blessure toujours saignante.

Pétrarque revient à Avignon, puis dans sa sauvage retraite de Vaucluse. Consumé par une passion sans espoir, se nourrissant de sa chère douleur, il continue à tremper ses vers de ses larmes, tantôt fuyant, dans de lointains voyages, celle qui est son tourment et sa gloire, tantôt entraîné par une force irrésistible, revenant aux lieux qu'elle habite, pour y pleurer et y souffrir encore.

Laure de Noves mourut. Mais la mort pour Pétrarque, chrétien et pieux dans son adoration mystique de la beauté, la mort ne fut que la transfiguration de l'amante. Vivante, Laure, vêtue de ses attraits qui charmaient les regards, était le sanctuaire d'une âme. Le sanctuaire brisé, l'âme, affranchie de sa périssable enveloppe, rayonnait dans sa splendeur immaculée. Pétrarque, spiritualisant son culte, aima dans

le tombeau l'âme de Laure ; il l'aima dans le ciel où les yeux de sa foi la voyaient briller. Ses soupirs montèrent comme un encens plus chaste et plus pur vers la bienheureuse, et ses chants, perdant tout accent profane, devinrent des cantiques.

Ne trouvez-vous pas, Messieurs, que ce sont là de sublimes amours qu'il appartenait au Christianisme seul d'inspirer et de présenter à l'admiration des siècles ? Aimer ainsi avec cette puissance de foi et d'idéal, n'est-ce pas atteindre les plus hauts sommets de la perfection morale, et, d'un vol céleste, dépasser tous les horizons mortels pour s'enfoncer dans l'infini divin ?

Pétrarque, poète, amant, chrétien, cœur vaste et brûlant où les fortes et nobles amitiés mêlaient leurs consolations et leurs mâles tendresses aux tourments doux et amers de l'amour, Pétrarque avait une âme enflammée de patriotisme. Il fut grand aussi par cette religion de la patrie, dont jamais, dans les heures les plus tyranniques de sa passion, rien n'eut la puissance de la distraire. Glorifions-le donc pour son amour de la terre italienne, sa mère ; pour ses chants de Tyrtée ; pour ses appels éloquents à l'union, à la concorde de ses frères, dont les déchirements déchiraient son âme ; pour son dernier soupir, qu'il voulut mêler aux vents qui avaient caressé son berceau.

En me faisant, au nom de ce pays, l'interprète de ses généreux sentiments, il m'est agréable de voir que ma parole française est entendue par un italien éminent dans la diplomatie et les lettres, par plusieurs de ses compatriotes également distingués, et par un poète catalan, dont la présence à ces fêtes de la poésie et de la patrie est pour elles et pour nous un éclat et un honneur de plus.

La patrie, Messieurs, que de souvenirs glorieux et poignants, que de joies et de tristesses, que d'espoirs, et surtout que de devoirs il y a pour nous dans ce mot sacré ! Que de reproches aussi, hélas !

La patrie, la France ! Qu'elle soit notre amour, notre culte, notre religion. Sachons l'aimer et la servir comme elle veut l'être, avec un dévouement sans trêve et sans limites. Immolons-lui nos divisions, nos préférences, nos rivalités, et que, sur son sein maternel, plus d'une fois déchiré et meurtri encore, la grande réconciliation se fasse entre tous. L'illustre soldat qui, avec son cœur et son bras veille à son repos, nous y convie et nous donne l'exemple.

Telle fut la vie, telle fut la grandeur poétique, intellectuelle, morale de celui dont nous célébrons aujourd'hui l'immortelle mémoire ; tels sont les enseignements qu'y puise la pensée.

Quelque rapide qu'ait été cette esquisse, il faut que je m'excuse de l'avoir tracée un peu longuement peut-être devant des maîtres et des servants de la poésie, des lettres et des arts, qui n'avaient rien à apprendre de moi.

Vous qui m'écoutez, Messieurs, vous êtes les vrais glorificateurs de Pétrarque, car, poètes et félibres, vous le chantez dans la langue divine des vers, cette forme de l'idéal.

Par vous, par quelques-uns, par un surtout qui plane d'un vol épique et grandiose dans ce ciel qui nous couvre, la Provence est toujours la terre vibrante et sonore. Pétrarque en mourant n'a pas emporté la poésie : elle est restée dans cette nature féconde et splendide, dans les rochers, dans les vents orageux, dans les soleils de ce pays.

Depuis quelques années, nous assistons à une renaissance provençale dont l'honneur appartient à des noms aimés et populaires que prononcent toutes les lèvres, à des avignonnais qui sont l'ornement et l'éclat vivant de ces fêtes, et pour lesquels mon amitié est égale à mon admiration.

Lorsque ailleurs, à part de consolantes exceptions, la poésie semble abandonner sa voie spiritualiste, la seule pourtant qui soit vraiment créatrice et digne du grand but qu'elle poursuit, ici, les Félibres, fidèles au culte de leurs dieux, passionnés pour la terre provençale, pour ses légendes,

des, ses traditions et ses croyances, conservent la spontanéité, la verve, la vérité du sentiment humain et la saveur particulière aux floraisons intellectuelles de ce sol inspirateur.

La destinée de ce pays est d'enfanter des œuvres d'un haut et pur sentiment poétique et moral. Pétrarque, il y a cinq siècles, avait soupiré les élégies de la passion chaste et idéalisée. Aujourd'hui, un de ses grands rivaux, descendant en droite ligne d'Homère, a doté la patrie de Laure des épopées nationales de l'amour.

Ce n'est pas une des moindres gloires de la Provence moderne que de pouvoir ajouter à la couronne que lui a tressée le génie de Pétrarque, une autre couronne formée par la main pieuse, enthousiaste et puissante d'un de ses fils.

Mireille a été l'éclosion printanière d'un génie poétique de premier ordre. *Calendal* en a été l'épanouissement viril.

La Provence, avec ses mœurs, ses paysages, son caractère, sa chaude et lumineuse nature, vit tout entière dans ces beaux poèmes conçus et écrits d'une façon magistrale et animés du souffle le plus large et le plus élevé.

Laure de Noves y donne la main à deux sœurs, créations charmantes et immortelles, virginales et chastes filles de l'inspiration, incarnant en elles l'amour, la vertu et la beauté, et jouant ce drame éternellement jeune, éternellement vrai, éternellement émouvant de l'amante et de l'amant, de l'épouse et de l'époux : Mireille et Vincent, Estérelle et Calendal !

Vous m'en auriez voulu, Messieurs, si, à cette fête de la poésie, dont un mort illustre est l'objet, je n'avais pas salué de ma sympathique admiration celui que la terre provençale nomme avec fierté le premier de ses félibres, que la France intellectuelle compte parmi ses plus grands poètes et qui vivra dans la postérité.

Maintenant, Messieurs, qu'il me soit permis en finissant

de féliciter, non sans orgueil, ce pays que j'aime et qui est devenu le mien, car j'ai mêlé mon âme à la sienne et je lui appartiens tout entier.

A la voix de ses poètes et de ses félibres, à l'appel des hommes de cœur et d'intelligence qui administrent cette noble cité, frère de son jeune et vaillant maire qui a si bien organisé cette fête grandiose et séculaire, le peuple provençal s'est ému.

Oublieux des soucis journaliers de la vie, dure pour beaucoup, il s'est montré généreux, uni, enthousiaste, et livrant son âme aux sentiments qui fortifient et élèvent, il s'est mis à glorifier, dans un magnifique élan de patriotisme, l'amour, l'idéal, le génie et l'immortalité !

Tel, dans la splendeur, au couple d'Estérelle et de Calendal vainqueurs et flancés, tout le peuple Cassidien faisait cortège au pied du Gibal rayonnant : tel, après cinq cents ans, le peuple de Provence, conservant le culte du beau, salue, dans les flammes et les chants de l'apothéose, le couple des âmes de Laure et de Pétrarque, à jamais unies dans leurs noces éternelles et sublimes :

« Et le soleil dont l'empire est à Dieu, — le grand soleil monte, illumine, — en procréant, sans limite ni fin, — de nouveaux enthousiasmes, de nouveaux amoureux ! » (1)

Après ce discours, Frédéric Mistral, ému jusqu'aux larmes, s'avance vers l'orateur, se jette dans ses bras, et tous deux s'embrassent aux acclamations enthousiastes de l'assemblée, saluant le génie dans la personne du grand félibre.

(1) Traduction de la dernière strophe du beau poème de *Calendal*, de Frédéric Mistral, écrit en langue provençale.

Après un instant d'interruption, S. Exc. M. Nigra prit la parole et s'exprima ainsi :

MESDAMES,

MESSIEURS,

Je ne m'attendais pas à l'honneur de parler aujourd'hui devant vous. Je cède à une insistance dont je me sens très-flatté, mais que je crains bien de ne pas justifier. Aussi je fais appel à votre indulgence et vous prie d'excuser tout d'abord mon embarras, qui est bien grand ! De quoi vous parlerai-je, en effet, sinon de Pétrarque, du génie du lieu, dont la grande ombre, ainsi que vous le disait naguère, en termes exquis, une voix respectée et sympathique, plane sur nous, et semble animer de son souffle immortel toute une population enthousiaste ? Et d'autre part, comment oserai-je aborder de nouveau ce sujet après les discours éloquentes que vous avez entendus, à Vacluse et ici, de la bouche d'hommes illustres, administrateurs, littérateurs, savants et poètes, que la même haute et féconde pensée a réunis dans votre ville ?

J'ai pensé, Messieurs, que le plus sûr moyen de me tirer d'embarras et de ne pas vous ennuyer, était celui de vous parler de Pétrarque avec les mots mêmes du poète, en vous exposant, dans une traduction presque littérale, quelques courtes indications biographiques extraites de ses œuvres latines coordonnées par Marsand et choisies parmi celles qui intéressent plus particulièrement votre pays. Je ne doute pas que vous me saurez quelque gré de vous faire entendre, à la place de ma prose, celle de Pétrarque lui-même :

« Je suis né, dit-il, en l'année treize cent-quatre après la
« naissance du Christ, par qui et en qui j'espère, le 20
« juillet, un lundi, à l'aube du jour, dans le bourg de l'*Orto*,
« de la ville d'Arezzo, de parents honnêtes, d'origine flo-
« rentine, ayant une fortune médiocre, plutôt pauvres que

« riches et exilés de leur patrie. — J'ai passé une partie de
« la première année de ma vie à Arezzo, les six années sui-
« vantes à Ancisa, près de Florence, dans une campagne de
« mon père, la huitième année à Pise, la neuvième et les
« suivantes au bord du Rhône à Avignon. Sur les rives
« de ce fleuve soufflant le vent, je passai l'enfance sous la
« discipline de mes parents, et ensuite l'adolescence sous
« celle de ma vanité, mais non sans quelques changements :
« parce que pendant ce temps je demeurai quatre ans à
« Carpentras, petite ville à l'est d'Avignon. Dans ces deux
« villes j'appris un peu de grammaire, de dialectique et de
« rhétorique, autant que j'ai pu à mon âge, c'est-à-dire tout
« ce que l'on apprend ordinairement dans les écoles. Le
« lecteur saura que ce n'était pas beaucoup. J'allai ensuite
« à Montpellier pour y étudier le droit, et j'y demeurai
« quatre ans. Ensuite j'allai à Bologne ; j'y restai trois ans ;
« j'y suivis les leçons sur tout le corps du droit civil. J'étais
« sur le point d'y faire assez de progrès, selon l'estimation
« de beaucoup de gens, si je n'avais pas quitté toutes ces
« études aussitôt que je cessai d'être sous la direction de
« mes parents.

« A vingt-deux ans, je retournai dans ma patrie. Je dis
« ma patrie Avignon, où, dans mon exil, j'avais demeuré
« depuis mon enfance, parce que l'habitude peu à peu se
« changea en nature. C'est ici que je commençai à être
« connu ; c'est ici que ma familiarité fut désirée par de
« grands personnages. »

Je laisse de côté, Messieurs, ce que Pétrarque nous dit de
ses relations intimes avec les Colonna, les seigneurs de
Corrége de Parme, les Carrare de Padoue et le roi Robert.

Je laisse de côté ses voyages à Paris, à travers la France,
en Allemagne, à Rome, à Naples, dans l'Italie du Nord ; la
double invitation au couronnement qui lui a été adressée à
la fois par l'Université de Paris et le Sénat de Rome, ainsi
que sa réception triomphale au Capitole. Je laisse égale-

ment de côté l'un des points les plus méritoires de sa vie, celui qui a trait aux recherches bibliographiques par lesquelles il contribua puissamment à la renaissance de la philologie classique, et bien d'autres points encore, non moins dignes d'intérêt, d'une vie si noblement remplie.

J'ai hâte de vous répéter ce qu'il dit lui-même, dans sa vieillesse, de sa longue passion et de sa Laure bien-aimée.

Voici ses paroles :

« Dans ma jeunesse, j'ai souffert les peines d'un amour
« violent, mais unique et honnête. Je les aurais endurées
« plus longtemps encore si une mort cruelle, mais utile,
« n'était pas venue éteindre la flamme qui commençait à
« s'attédir. J'aimais une femme dont l'esprit, inconscient
« de tout souci mondain, brûlait de désirs célestes. Dans son
« visage, s'il y a quelque chose de vrai au monde, brillaient
« les rayons de la beauté divine. Rien dans sa voix, dans
« ses yeux, dans sa démarche, ne paraissait d'humain ou de
« mortel. Je dirai tout brièvement. Laure apparut la pre-
« mière fois à mes yeux, au premier temps de ma jeunesse,
« l'an du Seigneur treize cent vingt-sept, le sixième jour
« d'avril, le matin, dans l'église de Sainte-Claire, à Avignon.
« Et c'est dans la même ville, au même jour d'avril, à la
« même heure, en l'an du Seigneur treize cent quarante-
« huit que cette lumière fut ôtée à la lumière, pendant que
« j'étais par hasard à Vérone, dans l'ignorance, hélas ! de
« ma destinée. J'eus ensuite la triste nouvelle à Parme,
« dans la matinée du 19 mai de la même année. Son corps,
« chaste et beau, fut placé, le soir même du jour de sa mort,
« dans un emplacement des Frères-Mineurs. Je crois que
« son âme, comme dit Sénèque de l'Africain, a dû retourner
« au ciel, d'où elle venait. J'ai aimé en Laure sa vertu, qui
« ne s'est pas éteinte. Je n'ai pas placé mon esprit en chose
« mortelle, mais je me suis plu dans son âme surhumaine
« et dans ses mœurs, dont l'exemple me montre de quelle
« façon vivent les hôtes du ciel. Dans mon amour, il n'y eut

« rien de bas, rien d'obscène, et s'il n'avait pas été excessif,
 « rien de coupable. Je dois même avouer que le peu que je
 « suis, je le suis par cette femme, et que si j'ai quelque re-
 « nommée, je ne l'aurais jamais acquise, si la mince se-
 « mence de vertu que la nature avait mise en mon âme,
 « n'avait pas été cultivée par elle au moyen de si nobles
 « affections. Oui, elle a éloigné mon esprit juvénile de toute
 « bassesse ; elle l'a forcé à se tourner vers les choses céles-
 « tes. N'est-il pas vrai que l'amour transforme nos mœurs
 « dans les mœurs de l'objet aimé ? Aucune langue malveil-
 « lante n'a jamais osé toucher à sa réputation. Nul n'a
 « jamais osé dire d'avoir surpris en elle, je ne dis pas dans
 « les actes, mais même dans les inflexions de la voix, quoi
 « que ce soit de répréhensible. Ainsi, même ceux qui n'a-
 « vaient rien laissé d'intact, l'ont laissée, elle, intacte, en
 « l'admirant, en la vénérant. On ne doit donc pas s'étonner
 « si sa renommée aussi éclatante a réveillé en moi le désir
 « d'en acquérir une également illustre, et si elle a adouci
 « les âpres fatigues que j'ai endurées pour pouvoir l'attein-
 « dre. Car, étant jeune, quelle autre chose pouvais-je désirer,
 « sinon de lui plaire, à elle, à la femme qui seule m'avait
 « plu ? »

Messieurs, c'est par la lecture de ces sublimes paroles de notre poète que j'ai voulu prendre congé de vous, de cette illustre ville d'Avignon que de grands souvenirs rattachent à l'Italie et qui nous a fait un accueil à la fois magnifique et cordial ; de cette Provence enfin qui, à la voix de ses littérateurs, de ses poètes, de ses savants, secondés, j'ai hâte de le dire, par les représentants du gouvernement français, a célébré, avec un éclat digne du nom glorieux qui en est l'objet, l'une des plus belles fêtes de l'intelligence. Soyez-en satisfaits, Messieurs. En vous élevant au-dessus des préoccupations de l'heure présente, vous avez, par cette solennité, honoré le nom français et donné un noble exemple au monde.

Après ce discours, qui avait été plusieurs fois interrompu par de chaleureux applaudissements, M. Wallon, député, secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique, prononça le discours suivant :

MESSIEURS,

La solennité qui nous réunit a un caractère bien propre à frapper les esprits. Nous célébrons le cinquième centenaire du poète qui, après Dante, a le plus illustré la littérature italienne. Pourquoi le faisons-nous ici ? Comment les députations des Sociétés italiennes les plus célèbres et, à leur tête, le digne représentant de l'Italie en France, se sont-ils empressés de répondre à votre appel ? N'est-ce pas en Italie que Pétrarque a vu le jour ? N'est-ce pas là qu'il est mort ? Oui, sans doute, et nous ne disputons ni à l'antique cité d'Arezzo où il est né, ni à l'humble ville d'Arqua où il est mort, le droit de lui décerner aussi en ce jour leurs hommages. Et pourtant, j'ose le dire, en aucun lieu ces hommages ne trouvent plus qu'ici leur place naturelle, car c'est ici que Pétrarque a vécu les meilleurs jours de sa vie ; c'est ici que son génie s'est éveillé sous le chaste regard d'une femme. C'est à Vacluse, seul avec cet amour dont les feux n'étaient point partagés, qu'il épanchait son âme dans des vers immortels. C'est à Avignon qu'après mille diversions cherchées au loin à ses pensées, il revenait toujours comme puiser de nouvelles inspirations dans l'air qu'avait respiré Laure, sur le sol où il retrouvait la trace de ses pas.

C'est à Vacluse qu'il venait oublier, pour ne songer qu'à son amour, et les grandes amitiés que les chants nés de cet amour lui avaient attirées dans tout le monde, et cette glorieuse couronne dont le Sénat romain, au Capitole, avait orné son front. Et quand en 1343, le mal terrible « dont

bien un tiers du monde périt, » comme dit Froissart, lui enleva sa bien-aimée, la terre où elle reposait, devenue plus sacrée pour lui, était encore le lieu où il se plaisait le plus à contempler, sans espoir désormais, ou plutôt avec toutes les espérances de la foi, la figure sans tache qui avait ravi son âme. Ce sentiment, pur dès lors de toute pensée terrestre, imprime un caractère vraiment supérieur au reste de l'œuvre qu'il lui a consacrée.

Ce n'est pas d'ailleurs le hasard qui avait amené Pétrarque dans votre contrée. Son père avait dû sortir de Florence par suite de la même révolution qui en avait chassé Dante. Il était venu d'abord à Arrezzo, où Pétrarque naquit le 20 juillet 1334. Mais la Toscane tout entière était un champ de bataille livré aux déchirements des partis, et la papauté, qui vers ce temps s'établissait à Avignon, devait attirer vers elle tous les proscrits de ces guerres civiles. Avignon avec la papauté, c'était encore pour les exilés comme une image de la patrie. Les plus grands noms y trouvèrent un asile. L'humble Petracco y vint lui-même avec les siens. C'est à Carpentras, dont le séjour convenait mieux à la modicité de ses ressources, qu'il établit sa famille et fit donner la première éducation littéraire à son fils ; c'est à Montpellier que le jeune Pétrarque, envoyé pour étudier le droit, se passionna, au grand déplaisir de son père, pour Cicéron et pour Virgile. Vainement Petracco, pour le ramener aux études juridiques, l'envoya-t-il à Bologne, dont l'université était à ce titre sans rivale. Il y rencontra Cino de Pistoie, bon jurisconsulte, meilleur poète ; et quand son père mourut, il revint à Avignon reprendre le cours de ses libres études, C'est là, je le disais, qu'il vit Laure et que tout à coup le jeune érudit devint le grand poète que le monde admire.

Je ne me suis pas proposé de vous parler de sa vie, encore moins de son génie poétique. En présence de tant de dignes appréciateurs qu'il compte dans cette assemblée,

M. le chevalier Nigra vient de vous faire connaître sa vie en s'abritant modestement derrière les paroles du poète, et mon jeune collègue M. Mézières vous retracera son œuvre mieux que je ne le saurais faire. Il a fait ses preuves à cet égard. Je n'ai voulu que justifier, par forme d'introduction à des discours plus compétents, la pensée de cette fête, et je ne veux plus que dire un mot sur les raisons que l'Italie et la France ont de la célébrer en commun.

Pétrarque est l'homme qui représente le mieux l'union de la France et de l'Italie. Cette union tient à la race et à l'histoire, et l'action réciproque de l'une des deux nations sur l'autre dans la révolution des temps qui ont suivi les conquêtes de Rome, n'a dû faire que la resserrer. L'Italie communiqua la première à la Gaule la langue et la civilisation des Romains ; la Gaule, devenue la France, en profite si bien qu'au moyen-âge, elle devient la maîtresse à son tour, quand l'université de Paris compte dans son sein « les quatre nations » et qu'elle leur emprunte d'ailleurs ses plus illustres maîtres : à l'Allemagne, Albert le Grand ; à l'Italie, saint Thomas-d'Aquin ; à l'Angleterre, Roger Bacon. Mais l'Italie n'a pas abdiqué, et bientôt elle entraîne le monde entier dans les voies de la renaissance.

Pétrarque, au quatorzième, est le précurseur de cette renaissance ; et il y préluda sur une terre pour ainsi dire mitoyenne aux deux nations sœurs, car la Provence était la contrée de la Gaule qui s'était le plus empreinte du génie de Rome ; c'est celle qui, en recevant sa langue, en retint le plus fidèlement le génie ; la langue provençale, par ses formes comme par son accent, est plus près de l'italien que du français du Nord, et les œuvres des troubadours n'étaient pas moins goûtées de l'un que de l'autre côté des Alpes. M. le chevalier Nigra vous le disait avant-hier, à Vaucluse, dans un discours où il montrait que les poètes de la Provence ne lui sont pas moins familiers que ceux de son propre pays.

Pétrarque est de l'école des troubadours, école qui a jeté un si vif éclat au douzième et au commencement du treizième siècle. Elle s'est éclipsée ensuite pour un temps, victime innocente du grand mouvement qui entraînait vers l'unité nationale, mais elle n'est jamais morte, et aujourd'hui que la France doit recueillir tous ses moyens d'action, revendiquer tous ses titres de gloire, nous sommes fiers de la voir refleurir avec un éclat digne de ses plus beaux jours. Pétrarque est venu en un temps où les échos de la poésie provençale n'étaient pas muets autour de Vaucluse ; il en a pris les formes en les relevant par son inspiration, il les a transportées dans sa langue, et en marquant son œuvre du sceau de son génie, il en a fait un de ces monuments qui fixent la langue d'un grand peuple.

Sans prétendre rien ôter à l'Italie de l'honneur d'avoir produit Pétrarque, c'est donc à juste titre et à plus d'un titre que vous vous joignez à elle pour le célébrer. Il y a une autre considération encore qui doit nous rallier tous, Français et Italiens, autour de ce nom : Pétrarque est l'homme qui a eu le plus de renommée et l'on peut dire de crédit au quatorzième siècle. Il ne le dut qu'à son génie poétique ; et formé au désintéressement par l'amour de Laure, il n'en usa point pour lui-même. Sans être insensible à la gloire, il fut surtout jaloux de ne faire servir qu'au bien public l'influence qu'elle lui donna. On sait de quel empressement il était l'objet de la part des puissants du monde. Dans le conflit de leurs intérêts, ils eurent plus d'une fois la pensée de l'employer les uns auprès des autres au succès de leurs négociations ; et c'est ainsi que le poète fut entraîné dans la politique. Il ne cessa pas d'être lui-même : Machiavel n'a rien eu à apprendre chez lui. Il fut poète dans ses missions comme dans toutes ses œuvres, comme dans toute sa vie.

Poète avec la mobilité que le génie poétique emporte

dans ses admirations : soit qu'il cherche la grandeur de Rome dans le retour des papes, soit qu'il la salue dans le triomphe du tribun Rienzi : mais poète aussi par la générosité qui est la source la plus pure de toute inspiration poétique. C'est le bien de l'Italie qu'il avait en vue quand il s'entremettait pour la réconciliation de Gênes et de Venise, quand il se faisait l'interprète des vœux des Romains auprès des papes à Avignon ; c'est le repos de l'Italie et de l'Allemagne qu'il poursuivait dans ses conférences avec l'empereur Charles IV ; c'est la paix du monde qu'il souhaitait quand il portait les témoignages sympathiques d'un prince italien au trop brave et trop malheureux roi Jean, à la suite d'un désastre qui n'a été surpassé que de nos jours. Honneur donc au génie qui se consacre aux œuvres de réconciliation et de paix ! Les centaines s'accumuleront sans que Pétrarque cesse de mériter à ce titre les hommages dont ses vers seront à jamais l'objet dans la postérité.

M. Mezières, de l'Académie française, prit ensuite la parole et s'exprima en ces termes :

Je vous remercie, Messieurs, de la présidence d'honneur que vous avez bien voulu conférer au biographe de Pétrarque. D'autres voix que la mienne devraient être entendues en ce moment au nom de l'Académie française ; pour parler d'un poète, vous aviez désigné vous-mêmes trois poètes chers aux lettres, dignes représentants de la poésie lyrique de nos jours auprès de celle du quatorzième siècle : MM. de Laprade, Autran, Barbier. Je sens mieux que personne ce que vous perdez à leur absence. Peut-être, cependant, n'est-il point inutile qu'on entende ici, aujourd'hui, plus d'un membre de cette université de Paris qui a offert autrefois à Pétrarque la couronne poétique et qui n'a cédé qu'à Rome la gloire de le couronner.

Deux pays que tant de liens unissent, l'Italie et la France, peuvent réclamer également le grand écrivain qui reçoit vos hommages. Vous avez autant de droits à célébrer sa mémoire que les habitants des monts Euganéens et d'Arquà. Si Pétrarque est né sur la terre italienne, s'il doit à l'Italie cette belle langue qu'avait formée Dante, s'il a voulu mourir dans la patrie qui avait exilé son berceau, c'est votre cité qui a offert un asile à son père proscrit, c'est dans les écoles du comtat Venaissin que sa jeune pensée a reçu de ses maîtres cette première culture des lettres qui devait décider de sa vocation poétique. Avignon lui a donné Laure à aimer, Vaucluse lui a donné la solitude pour chanter celle qu'il aimait.

Sans Laure et sans Vaucluse, Pétrarque eût toujours été un grand esprit ; il ne serait pas ce poète merveilleux dont le nom même rappelle toutes les grâces du langage et toutes les délicatesses de l'amour. D'autres ont su aimer et le dire : personne n'a mieux mêlé à la réalité de l'amour, à la passion et au désir, le respect de l'être aimé, ce besoin de plaire qui se trahit par le choix des paroles les plus tendres et des images les plus caressantes, et en même temps cette crainte d'offenser qui voile les transports sous la pudeur du platonisme. Laure de Noves, votre compatriote, qui a inspiré à Pétrarque, pendant qu'elle vivait, tant de vers harmonieux, pleins d'espérances timides et de bonheurs modestes, lui a arraché par sa mort une des plaintes les plus douloureuses qui soient sorties de l'âme humaine, si exposée cependant à ressentir et à exprimer toutes les variétés de la douleur. Il y a même plus de naturel dans la seconde partie du *Canzoniere* que dans la première, plus de vérité apparente dans l'expression des regrets que dans la peinture du désir, comme si la douleur était mieux faite pour l'homme que la joie, ou plutôt comme si tous les artifices de langage tombaient d'eux-mêmes, comme si le style se dépouillait naturellement de toute parure d'emprunt devant la réalité terrible de la mort.

Vous le savez, Messieurs, Pétrarque n'a pas été seulement le poète de l'amour ; l'imposante solitude de Vaucluse ne l'entretenait pas toujours de Laure : il a aimé son pays, il a aimé les lettres, il a aimé Dieu aussi profondément et d'une manière plus durable que son amante. Son rêve politique a été, dès le quatorzième siècle, l'indépendance de l'Italie ; dans la sincérité de sa foi, il la croyait conciliable avec le respect des droits de l'Église et de l'autorité spirituelle des souverains pontifes. Nul n'a plus contribué que lui à restaurer dans le monde moderne le goût des lettres antiques, ni pris une plus grande part à ce réveil des esprits qui s'appelle la Renaissance. Il fouillait les bibliothèques des couvents, il recherchait les manuscrits, il les copiait de sa propre main ou les faisait copier à ses frais ; il exhortait les jeunes gens à s'instruire, il entraînait en correspondance avec tous les lettrés de son temps, il offrait son exemple à ceux qui étaient riches, ses secours et jusqu'à sa maison à ceux qui étaient pauvres. L'école d'admirateurs et d'imitateurs de l'antiquité qu'il laissait en mourant, a reçu de lui le dépôt des lettres grecques et latines pour le transmettre aux générations suivantes. Il avait passé presque toute sa vie à lire et à écrire ; il est mort comme il avait vécu, entouré de ses chers livres ; il y a aujourd'hui cinq cents ans qu'on l'a trouvé dans sa bibliothèque frappé d'un coup subit, le corps penché sur un manuscrit encore ouvert.

L'humilité chrétienne rehaussait chez un si grand homme les dons naturels de l'esprit.

Ce favori des peuples et des princes, que deux grandes cités se disputaient le même jour l'honneur de couronner, devant lequel s'arrêtait la fureur des guerres civiles, que les armées en campagne et les brigands eux-mêmes laissaient voyager librement à travers l'Italie, dont les papes et les souverains sollicitaient l'amitié, s'imposait, en secret, d'austères pénitences, se mortifiait par des jeûnes rigoureux et se levait la nuit pieds nus pour prier Dieu.

Sévère pour ceux qui lui demandaient des conseils, pour ceux aussi qui ne lui en demandaient pas, il l'était encore plus pour lui-même, reconnaissant ses infirmités, confessant ses fautes, n'attendant que peu de chose de son propre mérite et ne comptant pour se sauver que sur la miséricorde divine; hardi en même temps et libre jusqu'à la témérité dans toutes les questions qui ne sont pas de foi, signalant sans ménagement les erreurs des princes de l'Église, distinguant soigneusement entre le respect qu'on doit à la religion et le mépris qu'on doit au scandale, ne permettant jamais que l'ignorance illettrée se donnât pour plus religieuse que la piété savante, unissant, en un mot, toutes les audaces et toute la curiosité de l'esprit moderne à l'humble soumission d'un chrétien des premiers âges.

Tel fut celui dont vous célébrez aujourd'hui le cinquième centenaire. L'amour, la patrie, les lettres, la religion, tous les grands sentiments qui agitent et qui calment l'âme humaine, se sont disputé sa vie; mais plus il a vécu, plus les éléments inférieurs qui se mêlent à ce qu'il y a de meilleur en nous se sont effacés pour faire place aux pensées pures, aux résolutions fortes. Lorsque la mort l'a frappé, il se rapprochait chaque jour davantage de cet idéal de perfection que l'homme n'atteint jamais sur la terre, mais qui fait le tourment et l'ambition des plus grands d'entre nous.

La fête d'aujourd'hui emprunte à la vie de l'homme qui en est l'objet un caractère moral autant que littéraire. Vous rendez hommage en ce moment à tous les genres de grandeurs, à la grandeur de la vertu aussi bien qu'à la grandeur du génie; aux titres du grand poète doivent s'ajouter dans vos mémoires ceux du grand citoyen et du grand chrétien.

Après ces éloquents discours, vivement applaudis par toute l'assistance, M. Théodore Aubanel, président du Jury provençal, fit la lecture du discours suivant :

MIDAMO E MESSIÉS,

Es pas sènso ferni que, davans aquéu palais aro véuse de sis oste, davans aquéli tourre merletado, aquéli paret tant fleramen auto e toujours superbo, emai lou tèms achini lis embrèque de sa daio ; es pas sènso èstre bravamen esmougu que, sus aquesto vasto plaço, — aro que la voues di papo, di rèi, dis emperaire, s'es amous-sado emé la glòri e la poumpo dóu passat, — vène iéu, ciéutadin d'Avignoun e felibre prouvençau, vous parla d'un pouèto que la Prouvènço ispiré, que trevavo nosto vilo, noste Rose, nosto Sorgo, i'a cinq cènts an d'acò, vous parla de Francés Petrarco.

Anés pas crèire que vous fague soun istòri ! Quau noun la counèis ? Demandas à-n-un pescadou de L'Ilo o de Vaucluso, à-n-un ràfi de Cabriero, à-n-un pastre de Venasco : « Quau èro aquéu Petrarco ? » vous respoundran : « Èro lou calignaire de Lauro. » Touto l'istòri de Petrarco e touto la glòri soun dins soun amour pèr Lauro, amour caste e fidèu, arderous, sèns soulas, que de-longo s'aflamo e barbèlo enterin que Lauro viéu, e se lagno e se des-poutènto quand la mort i'a raubado.

Lou divèndre sant de l'an 1327, au mes d'abriéu, à sièis ouro de matin, madamo Lauro sourtié de la capello di mourgo de Santo Claro. Petrarco, en mai d'un rode de sis obro, baio éu-meme aquéstis entre-signe, li met dins si sounet, lis escriéu sus lou pergamin d'un Vergéli de l'Ambrousiano ; coume pèr un evenimen di plus grand de l'istòri, a vougu que tóuti fuguèsson assavènta dóu jour, de l'ouro que vai l'enfada pèr la vido.

Lauro, aquéu matin, pourtavo uno longo raubo verdo semenado de viòuleto ; si péu d'or mescla de perlo jougavon au vènt gregàli : aurias di de rai de soulèu e de plour

MESDAMES, MESSIEURS.

Ce n'est pas sans frémissement que, devant ce palais maintenant veuf de ses hôtes, devant ces tours crénelées, ces murailles si fièrement hautes et toujours superbes, bien que le temps acharné les ébrèche de sa faux ; ce n'est pas sans une vive émotion que, sur cette vaste place, — maintenant que la voix des papes, des rois, des empereurs, s'est éteinte avec la gloire et les pompes du passé, — je viens, moi, citoyen d'Avignon et félibre provençal, vous parler d'un poète que la Provence inspira, qui hanta notre ville, notre Rhône, notre Sorgue, il y a cinq cents ans, vous parler de François Pétrarque.

N'allez pas croire que je vous fasse son histoire ! Qui ne la connaît pas ? Demandez à un pêcheur de L'Isle ou de Vaucluse, à un bouvier de Cabrières, à un pâtre de Vénasque : « Qui était ce Pétrarque ? » Ils vous répondront : « C'était l'amant de Laure. » Toute l'histoire de Pétrarque et toute sa gloire sont dans son amour pour Laure, amour chaste et fidèle, ardent, sans repos, qui continuellement s'enflamme et désire pendant que Laure vit, et se plaint et se désole quand la mort la lui a enlevée.

Le vendredi saint de l'année 1327, au mois d'avril, à six heures du matin, madame Laure sortait de la chapelle des religieuses de Sainte Claire. Pétrarque, en plusieurs endroits de ses œuvres, donne lui-même ces renseignements, il les met dans ses sonnets, il les écrit sur le parchemin d'un Virgile de l'Ambrosienne ; comme pour les événements les plus grands de l'histoire, il a voulu que tous fussent instruits du jour, de l'heure qui va le charmer pour la vie.

Laure, cette matinée-là, portait une longue robe parsemée de violettes ; ses cheveux d'or mêlés de perles jouaient au vent grec : on aurait dit des rayons de soleil et des pleurs

d'eigagno. En davalant lis escalié de la capello, si bèus iue rescountrèron aquéli de Petrarco, e atuvèron dins lou cor dóu jouvènt l'ardènto cremesoun dóu pouèto e de l'amaire.

Alor, coume dis, intrè dins lou laberinte que n'a ges de sourtido :

Nel labirinto intrai, nè veggio ond' esca.

Ve-l'aqui dins l'estàsi e dins lis ànci de l'amour.

Vint an perseguis Lauro, que i'escapo comme un pantai. Pamens, de liuen en liuen, la rescontro dins nòsti barri, long de la Sorgo, au soulèu em' à la luno, souto uno pluejo de flour, emé si coumpagno charrant divinamen, o souleto assetado sus la prado. E i'a proun d'acò pèr atuva que mai l'encèndi de soun cor.

Toujour coumbouri, toujours barbelant, s'envai dins lis endré li mai sôuvertous; fugis lis ome, a pòu que vegon sus sa caro lou treboulun de soun amo. Mai atrovo ges de draio tant aspro e sôuvajo, ges de campèstre tant desert ounte Amour noun lou seguigue ?

Sa flamo es tant ardènto que sis iue esbalauvi ie mostron Lauro pertout: dins lou nivo que lou vènt coursejo, dins la ramo di bos, dins lis asclo di roucas, dins l'oundo e dins l'oumbro.

Tres fes, au mitan de la niue, la porto de sa chambro pestelado, Petrarco vèi subitamen Lauro s'auboura davans soun lie coume uno trèvo. Lauro lou sono !...

Alor éu, pale coume un mort, tremoulant, esglaria, sourtié de soun oustau, e, barrulant touto la niue dins li ro de Vau-cluso, emplissié la coumbo de si crid e dóu noum de Lauro.

Pamens Jaque Colonna, temoi dóu reboulimen de soun ami, l'enmeno em'éu dins li Pirenèu. Mai Petrarco, que noun tèn sesiho, tourno d'alin, pèr mai parti: vai à Paris, vesito la Flandro e lou Brabant,

d'aube. En descendant les escaliers de la chapelle, ses beaux yeux rencontrèrent ceux de Pétrarque, et allumèrent dans le cœur du jeune homme la brûlante flamme du poète et de l'amant.

Alors, comme il dit, il entra dans le labyrinthe qui n'a point d'issue :

Nel labirinto intrai, nè veggio ond' esca.

Le voilà dans l'extase et dans les angoisses de l'amour.

Vingt ans il poursuit Laure, qui lui échappe comme un rêve. Cependant, d'intervalle en intervalle, il la rencontre dans nos murs, le long de la Sorgue, au soleil et à la lune, sous une pluie de fleurs, devisant divinement avec ses compagnes, ou seule assise sur la prairie. Et il y a assez de cela pour exciter plus encore l'incendie de son cœur.

Toujours embrasé, toujours pantelant, il s'en va dans les sites les plus abrupts, il fuit les hommes, il a peur que l'on voie sur son visage le bouleversement de son âme. Mais il ne trouve point de sentier si âpre et sauvage, point de lande si déserte qu'Amour ne l'y suive !

Sa flamme est si ardente que ses yeux éblouis lui montrent Laure partout : dans le nuage que chasse le vent, dans le feuillage des bois, dans les fentes du rocher, dans l'onde et dans l'ombre.

Trois fois, au milieu de la nuit, la porte de sa chambre fermée, Pétrarque voit subitement Laure se dresser devant son lit comme un fantôme. Laure l'appelle!...

Alors lui, pâle comme un mort, tremblant, épouvanté, sortait de sa maison, et, errant toute la nuit dans les rocs de Vaucluse, il remplissait la vallée de ses cris et du nom de Laure.

Pourtant Jacques Colonna, témoin des tourments de son ami, l'emmène avec lui dans les Pyrénées. Mais Pétrarque qui n'a de repos nulle part, retourne de là-bas, pour partir encore : il va à Paris, il visite la Flandre et le Brabant,

viajo à la bello eisservo ; travèssò d'à-pèd la fourèst dis Ardèno pleno de bregand, e talamen es amourousi que s'ensoucito de rènn foro de Lauro. En davalant lou Rose dis au flume : « Courre lèu, que nous enanan tu vers la mar e iéu vers ma mestresso ! » Vesito Roumo, Milan, Veniso, ardènt pelerin d'amour.

Uno fès pamens soun amigo ie douno signe de tendresso. Un jour que Petrarco èro mai de partènço, Lauro noun pòu s'empacha de pali à la nouvello de l'escourregudo, e Petrarco éu tambèn chanjà de coulour.

« En clinant au sòu si bèus iue gentiéu, sèns muta semblavo me dire : Perqué s'envai moun ami fidèu ? »

Aquéli provo d'amistanço de la part de Lauro soun bèn raro. Lauro, casto e paurouso, fugis Petrarco e s'escound. Seguramen, au founs de soun cor, la jouvo èro pertoucado, èro ourguiouso de l'òumage coustant e di cantadisso d'aquel ome d'engèni, mai se derraubo sèmpre à soun calignaire. Sus la fin, meme, esfraiado de la passioun toujour creissènto de soun pouèto, Lauro sort plus jamai qu'em'un velet sus la fàci.

E l'amant d'autant patis, d'autant mai brulo, e crido à l'Amour : « Pèr elo e pèr iéu, venjanço ! »

Ah ! li plagneguen pas, li calignaire ! se reboullisson, arpièi de fièri joio au mitan de si tourment !

Pèr trouva 'n relais, pèr apasima sa fèbre, pèr óublida 'n pau, s'es poussible, Petrarco fai de libre latin. Canto, dins un pouèmo epique, li bataio de Scipioun l'African ; escriéu *La vido soulitèri*, pèr soun fraire Gerard qu e s'èro fa inoungé à la Chastrouso de Mount-riéu, ven Touloun ; coumpauso de tratat savènt sus *Li devé e li vertu dis emperaire*, *Lou mesprés dòu mounde e li remèdi de l'uno e l'autro fourtuno*.... De tout acò s'ensouvèn, qu s'ensoucito ? Rènn n'en rèsto qu'un souve dins la memòri di letru o di furnaire de biblioutèco. n

il voyage à la garde de Dieu ; il traverse à pied la forêt des Ardennes pleine de brigands, et tellement il est féru d'amour qu'il n'a souci de rien, hormis de Laure. En descendant le Rhône, il dit au fleuve : « Cours vite, car nous nous en allons toi vers la mer et moi vers ma maîtresse ! » Il visite Rome, Milan, Venise, ardent pèlerin d'amour.

Une fois cependant son amie lui donne signe de tendresse. Un jour que Pétrarque était de nouveau sur son départ, Laure ne put s'empêcher de pâlir à la nouvelle de l'éloignement, et Pétrarque lui aussi changea de couleur.

« Inclinant vers la terre son beau regard charmant, elle semblait me dire en son silence : Pourquoi s'éloigne mon fidèle ami ? »

Ces marques de sympathie de la part de Laure sont bien rares. Laure, chaste et peureuse, fuit Pétrarque et se cache. Assurément, au fond de son cœur, la jeune femme était très-touchée, était orgueilleuse de l'hommage constant et des chants de cet homme de génie, mais elle se dérobe toujours à son amant. Sur la fin, même, effrayée de la passion sans cesse croissante de son poète, Laure ne sort plus que voilée.

Et l'amant plus il pâtit, plus il brûle, et il crie à l'Amour : « Pour elle et pour moi, vengeance ! »

Ah ! ne les plaignons pas, les amoureux ! S'ils souffrent, ils ont puis de fières joies au milieu de leurs tourments !

Pour trouver un relâche, pour apaiser sa fièvre, pour oublier un peu, si c'est possible, Pétrarque fait des livres latins. Il chante, dans un poème épique, les batailles de Scipion l'Africain ; il écrit *La Vie solitaire*, pour son frère Gérard qui s'était fait moine à la Chartreuse de Montrieux, près de Toulon ; il compose de savants traités sur *Les devoirs et les vertus des empereurs*, *Le mépris du monde* et *Les remèdes contre l'une et l'autre fortunes*... De tout cela qui s'en souvient, qui s'en soucie ? Rien n'en reste qu'un souvenir dans la mémoire des érudits ou des fureteurs de bibliothèques. Un

noum de femo gardo mies la memòri de Petrarco que trento libre saventas.

Mai ço que i'a de remarquable es que Lauro es avignou-nenco. Sènso elo, sènso nosto Prouvènço ensouleiado, sènso nosto font de Vau-cluso que rendié Petrarco jalous, tout acò sarié pas esta. Éu tant fièr de l'Italio, avié l'enràbi que dins aquéu grand païs de la bèuta pèr eice-lènci, lou païs que sara la patriò dóu Tician e de Rafèu, ges de femo fuguèsson à coumpara 'mé Lauro.

Ah ! la bèuta, es tout ! Malur en quau noun es jamai esta pres dins l'emboui amoureux di long péu d'uno jou-vènto ! malur à-n-aquéu que davans la caro d'uno bloundo a pas senti trefouli soun cor, davans lis iue trafigant d'uno bruno a pas senti soun amo s'aflama, milo pen-sado auto e generouso bouie dins sa tèsto e la fèbre brula soun sang !

Eh ! bèn, nous-àutri li felibre, sian li grand calignai-re, e tout ço qu'es bèu, valènt, enaurant, fai batre noste pitre !

Petrarco, en s'entournant d'Alemagno, raconto au cardinau Colonna uno istóri que i' avien dicho à-z-Ais-de-la-Capello.

L'empeire Carle, lou poudèrous e glourious Carle-Magne, avié 'no mestresso. N'èro amoureux comme un fôu, n'èro fenat. La mestresso mouriguè, e Carle des-counsoula noun vouguè que l'entarrèsson. Mai la faguè vesti d'abihage poumpous, raubo d'argènt e mantèu dor, ie faguè trena dins si péu li perlo li plus raro e metre à soun còu, i det de si man, un coulié e de bago d'or pur emé li diamant li mai requist.

E de-longo miravo ansin sa mestresso, passant li niuech e li jour dins soun apartamen sèns béure ni manja, e la sarravo dins si brassado fernetico.

E li menistre e li guerrié de l'empeire Carle brandavon la tèsto, e li capelan e li mounge di-sien : « Es enmasca ! » E li femo cridavon : « Comme

nom de femme garde mieux la mémoire de Pétrarque que trente gros livres savants.

Mais ce qui est digne de remarque, c'est que Laure est avignonnaise. Sans elle, sans notre Provence ensoleillée, sans notre fontaine de Vaucluse que Pétrarque nous enviait, tout ceci n'aurait pas été. Son orgueil italien était blessé de voir que dans ce grand pays de la beauté par excellence, le pays qui sera la patrie du Titien et de Raphaël, point de femmes ne fussent comparables à Laure.

Ah ! la beauté, c'est tout ! Malheur à qui n'a jamais été pris dans le fouillis amoureux des longs cheveux d'une jeune fille ! Malheur à celui qui devant le visage d'une blonde n'a pas senti tressaillir son cœur, devant les yeux transperçants d'une brune n'a pas senti son âme s'enflammer, mille pensées hautes et généreuses fermenter dans sa tête et la fièvre brûler son sang !

Eh ! bien nous, les fêlibres, nous sommes les grands amoureux, et tout ce qui est beau, vaillant, exaltant, fait battre nos poitrines !

Pétrarque, au retour d'Allemagne, raconte au cardinal Colonna une histoire qu'on lui avait dite à Aix-la-Chapelle.

L'empereur Charles, le puissant et glorieux Charlemagne, avait une maîtresse. Il en était amoureux comme un fou, il en était toqué. La maîtresse mourut, et Charles, désolé, ne voulut pas qu'on la mit en terre. Mais il la fit habiller de vêtements pompeux, robe d'argent et manteau d'or, il lui fit tresser dans ses cheveux les perles les plus rares et mettre à son cou, aux doigts de ses mains, un collier et des bagues d'or pur avec les diamants les plus précieux.

Et sans fin il contemplait ainsi sa maîtresse, passant les nuits et les jours dans son appartement sans boire ni manger, et il la serrait dans ses embrassements frénétiques.

Et les ministres et les guerriers de l'empereur Charles secouaient la tête, et les prêtres et les moines disaient : « Il est ensorcelé ! » Et les femmes criaient : « Comme il

l'amavo ! » E la bello Audo plouravo, e l'invincible Rouland, lou front clin sus la crous de soun auto espaso, fernissié, e l'evesque Turpin toumbavo à geinoun e suplicavo Diéu !

Eh ! bèn, d'ùni que i'a — Midamo, Messiés, parle pas pèr vautre — d'ùni que i'a dison di felibre ço que disien de l'empeiraire Carle si menistre, si guerrié, si mounge e si femo, e nous traton de fenat!..

Ah ! segur sian fenat de noste cèu, de nosto terro, fenat de noste caud soulèu, dóu rire de nòsti chato, de la gràci de nosto lengo ! E voulèn canta, ploura, ama dins la douço parladuro de noste brès e de nòsti maire, dins aquéu lengage divin qu'es esta lou reviéure de tóuti li literaturo dóu Miejour, — tant pis pèr aquéli que l'an óublidá !... E la calignan e la festejan, la lengo adourado, coume faguèron Guihèn d'Aurenjo, Rimbaud de Vaqueiras, Gui de Cavaïoun, Arnaud, Danièl, li davancié e li mèstre de Petrarco. E pèr delice charran emé la bello, e la menan dins li bos e long de la mar, e trenan dins si péu li roubis e li perlo, e la curbèn de poutoun, e l'aparan contro tóuti, e l'estregnèn dins nòsti brassado apassiounado !

La lengo prouvençalo, la cresias morto, parai?... Ma  vesès pas que ressuscito !

Teodor AUBANEL.

l'aimait ! » Et la belle Aude pleurait, et l'invincible Roland, le front penché sur la croix de sa haute épée, frémissait, et l'évêque Turpin tombait à genoux et suppliait Dieu !

Eh ! bien, il en est quelques-uns — Mesdames, Messieurs, je ne parle point pour vous — il en est quelques-uns qui disent des félibres ce que disaient de l'empereur Charles ses ministres, ses guerriers, ses moines et ses femmes, et nous traitent de toqués !...

Oui, certes ! nous sommes toqués de notre ciel, de notre terre, toqués de notre chaud soleil, du sourire de nos jeunes filles, de la grâce de notre langue ! Et nous voulons chanter, pleurer, aimer dans le doux parler de notre berceau et de nos mères, dans ce langage divin qui a été la renaissance de toutes les littératures du Midi, — tant pis pour ceux qui l'ont oublié !... Et nous la courtisons, et nous la fêtons, la langue adorée, comme firent Guillaume d'Orange, Raimbaud de Vacqueyras, Gui de Cavaillon, Arnaud Daniel, les devanciers et les maîtres de Pétrarque. Et par délice nous conversons avec la belle, et nous la conduisons dans les bois et le long de la mer, et nous tressons dans ses cheveux les rubis et les perles, et nous la couvrons de baisers, et nous la défendons contre tous, et nous la serrons dans nos étreintes passionnées !

La langue provençale, vous la croyiez morte, n'est-ce pas ?... Mais ne voyez-vous pas qu'elle ressuscite !

M Félix Gras, secrétaire du Consistoire des Jeux floraux, fit ensuite la lecture de son rapport, que nous donnons d'autre part avec sa traduction :

MIDAMO E MESSIÉS.

I

Jamai, en Avignoun, s'èron tengudo publicamen lis assiso felibrenco.

Es en l'ounour dóu centenàri de Petrarco que vuei se soun acampa dins la capitalo dóu Felibrige li pouèto d'Italio, d'Espagno, de França e de Prouvènço.

Vaqui cinq cènts air que l'engèni de Petrarco esbalauvis dintre lou cèu de la pouèsio, e liogo de s'amoussa, sèmpe que mai esbarlugo. Acò nous fai vèire que tout s'envai, tout s'escafo dintre lou toumple dóu passat : souleto la pouèsio demoro. Souleto, de-que dise? souleto emé vòsti gràci, vòstis avenènço, vosto bèuta, Midamo ! Tambèn sias vengudo à la fèsto qu'es vosto fèsto, e la rendrés que mai ufanouso, e de nosto sesiho farés uno veritablo Court d'Amour.

Sigués li benvengudo ! Atroubarés dins lou cor dóu troubaire l'amour que devouris e noun s'amosso, emai l'amour caste qu'enauro l'amo e noun taco lou cors. Anas ausi lis estrofo que nòsti felibre an revirado de Petrarco : bèn segur se soun ispira de voste gàubi pèr miéus retraire aquéu de la bello Lauro. Amor d'acò d'enterin que dounaren la courouno i vincèire, vautre l'pagarés em'un sourrire amistadous, car se la cigalo s'abarais de rai de soulèu. lou troubaire, bèlli damo, s'abaris i rai de vòstis iue ardènt.

Messiés, letru e savènt, que sias vengu d'es tranjo terro, de liuen o de près, vous semoundèr peréu noste gramaci pèr l'aflat que dounas à la fèsto felibrenco, que celebran en l'ounour dóu Mèstr

MESDAMES, MESSIEURS,

I

Jamais, en Avignon, ne s'étaient tenues publiquement les séances du Félibrige.

C'est en l'honneur du centenaire de Pétrarque que se sont réunis aujourd'hui, dans la capitale du Félibrige, les poètes d'Italie, d'Espagne, de France et de Provence.

Voilà cinq cents ans que le génie de Pétrarque resplendit dans le ciel de la poésie, et au lieu de s'éteindre, de plus en plus il éblouit ! Cela nous apprend que tout s'en va, tout s'efface dans l'abîme du passé : seule la poésie demeure. Seule, que dis-je ? seule avec vos grâces, vos amabilités, votre beauté, Mesdames ! Aussi vous êtes venues à la fête, qui est votre fête, et vous la rendrez plus éclatante, et de notre séance vous ferez une véritable cour d'amour.

Soyez les bienvenus ! Vous trouverez dans le cœur du troubadour l'amour qui dévore et ne s'éteint pas, et encore l'amour chaste qui élève l'âme et ne macule pas le corps. Vous allez entendre les strophes que nos félibres ont traduites de Pétrarque. Assurément ils se sont inspirés de vos grâces pour mieux refléter celles de la belle Laure. Et pour cela, cependant que nous distribuerons les couronnes aux vainqueurs, vous les récompenserez d'un sourire bienveillant ; **car** si la cigale se nourrit des rayons du soleil, le troubadour, belles dames, se nourrit des rayons de vos yeux ardents.

Messieurs, lettrés et savants, qui êtes venus des terres étrangères, de loin ou de près, nous vous offrons aussi nos remerciements pour votre accueil sympathique à la fête provençale que nous célébrons en l'honneur du maître

subre tóuti li mèstre, dóu grand pouèto, dóu grand patrioto,
dóu grand amoureux, dóu divin Petrarco !

E, davans l'illustre representant de l'Italio, nacioun
amigo, sènsò cregnènço poudèn dire que l'amoureux de
Lauro l'avignounenco, lou trevaire di gorgo de Vau-cluso,
es noste troubaire, es noste pouèto autant qu'es lou de
l'Italio. Es alin qu'es nascu, es eilalin qu'es mort ; mai
en Prouvènço a canta, en Prouvènço a ama. L'Italio a
soun brès emai sa toumbo ; avèn, nous-autre, la grandò
obro de sa vido. E·vaqui perqué n'en parlan coume d'un
rèire emé l'ourguianço dins lou cor.

II

Aro, Midamo e Messiés, vous rendrai comte di Jo
Flourau.

Moussu lou Menistre de l'Estrucioun Publico a óufert
quatre joio : un magnifique vas de Sèvres e tres grava-
duro de pres ; Moussu lou Maire d'Avignoun a óufert
uno estatuetto retrasènt la Vènus d'Arle ; l'Acadèmi de
Beziés a óufert uno courouno d'óulivié en argènt ; l'Aca-
dèmi di Lengo Roumano de Mount-pelié a óufert un brout
d'óulivié en argènt ; l'Acadèmi di Felibre a óufert uno
espigo de blad em' uno flour de margarideto en argènt ;
l'Acadèmi d'Ais a óufert uno medaio d'or ; l'Acadèmi dóu
Gard a óufert uno medaio d'argènt de cènt franc, e la
vilo d'Avignoun uno outro medaio d'argènt.

III

Tres sujèt èron douna i felibre de Catalougno e de
Prouvènço.

Èro lou proumié tèmo : la traducioun d'un sounet de
Petrarco.

plus grand que les maîtres, du grand poète, du grand patriote, du grand amoureux, du divin Pétrarque !

Et en la présence de l'illustre représentant de l'Italie, nation amie, sans crainte nous pouvons dire que l'amant de Laure d'Avignon, celui qui hantait les gorges de Vaucluse, est notre troubadour, est notre poète autant qu'il est le poète de l'Italie. Là-bas il est né, il est mort là-bas ; mais en Provence il a vécu, il a chanté en Provence, en Provence il a aimé. L'Italie a son berceau et sa tombe : nous avons, nous, la grande œuvre de sa vie ! Et voilà pourquoi nous en parlons comme d'un maître avec orgueil dans le cœur !

II

Maintenant, Mesdames et Messieurs, je vous rendrai compte des Jeux floraux.

Monsieur le Ministre de l'Instruction publique a offert quatre prix : un magnifique vase de Sèvres et trois gravures précieuses. Monsieur le Maire d'Avignon a offert une statue en bronze représentant la Vénus d'Arles. L'Académie de Béziers a offert une couronne d'olivier en argent. L'Académie des Langues romanes de Montpellier a offert un rameau d'olivier en argent. L'Académie des Félibres a offert un épi de blé et une fleur de marguerite en argent. L'Académie d'Aix a offert une médaille d'or. L'Académie du Gard a offert une médaille d'argent de cent francs. La ville d'Avignon a offert une médaille d'argent.

III

Trois sujets avaient été donnés aux félibres de Catalogne et de Provence :

Le premier thème était la traduction d'un sonnet de Pétrarque.

Èro lou segound tèmo : un sounet en l'ounour de l'illustre pouèto.

Èro lou tresen tèmo : uno odo mai en soun ounour.

Jamai s'èro vist tal abounde de pouèsio. La jurado a reçaupu mai de cent-cinquanto sounet, odo o cansoun. Tòuti lis idiomo dóu Miejour an donna : li zambougno de Catalougno, li violò limousino, l'auboi lengadoucian, li flahutet e li tambourin de Prouvènço, à l'unissoun an touca 'no aubado meravihousò en l'ounour dóu pouèto inmourtau.

IV

Lou Counsistòri de la jurado se coumpausavo de vounge membre : Teodor Aubanel president, Frederi Mistral e Jòusè Roumanille vice-president, Gabriel Azaïs e Frederi Donnadiou de l'Acadèmi de Beziés, Ernest Roussel d'aquelo de Nimes, Ludòvi Legré d'aquelo de Marsiho, Jan-Batisto Gaut d'aquelo d'Ais, Carle de Tourtoulon e Outavian Bringuier di Lengo Roumano, e Fèlis Gras, dóu Felibrige, secretàri.

La jurado s'acampè lou proumié de Juliet, en vilo d'Arle, dintre la salo de la Coumuno, que M. lou Maire avié boutado emé forço avenènço à sa dispousicioun.

Aquí, davans lou lioun superbe de la Republico d'Arle e i pèd de l'antico estatuo de la Vènus, davans lou simbole de la Liberta e i pèd de la bèuta, avèn coumpli nosto obro leialamen.

D'abord avèn terceja li traducioun.

Lou gourbelin es coumoula de fru madur ; rous coume l'or, prenon pèr l'iuè ! Tambèn cercan long-tèms pèr vous semoundre li plus melicous, e. coume se dis, la flour panié.

Avèn reçaupu cinquante-vue sounet tradu o revira, imita de Petrarco, et diguen-lou à la glòri di councurrèr en tóuti un merite que noun se pòu nega ; aquelo abou

Le second thème était un sonnet en l'honneur de l'illustre poète.

Le troisième thème était une ode encore en son honneur.

Jamais ne s'était vue telle abondance de poésie. Le jury a reçu plus de cent-cinquante sonnets, odes ou *canzone*. Tous les idiomes du Midi ont concouru. La mandoline catalane, la viole limousine, le hautbois languedocien, les galoubets et les tambourins de Provence, à l'unisson ont touché une merveilleuse aubade en l'honneur du poète immortel.

IV

Le Consistoire du jury se composait de onze membres : Théodore Aubanel, président, Frédéric Mistral et Joseph Roumanille, vice-présidents, Gabriel Azaïs et Frédéric Donnadieu, de l'Académie de Béziers, Ernest Roussel, de celle de Nîmes, Ludovic Legré, de celle de Marseille, Jean-Baptiste Gaut, de celle d'Aix, Charles de Tourtoulon et Octavien Bringuier, des Langues Romanes, et Félix Gras, du Félibrige, secrétaire.

Le jury se réunit le premier juillet, en ville d'Arles, dans la salle de la Mairie, que M. le Maire avait mise courtoisement à sa disposition.

Là, devant le lion superbe de la République d'Arles et aux pieds de l'antique statue de Vénus, devant le symbole de la Liberté et aux pieds de la beauté, nous avons accompli notre œuvre loyalement.

D'abord nous avons jugé les traductions.

La corbeille est comble de fruits mûrs ; roux comme l'or, ils font envie à l'œil : aussi choisissons-nous longtemps pour vous offrir les plus succulents, et comme on dit, la fleur du panier.

Nous avons reçu cinquante-huit sonnets traduits ou imités de Pétrarque ; et disons-le à la gloire des concurrents, ils ont tous un mérite qu'on ne saurait nier. Cette abon-

dànci e la valour dis obro nous an rendu que mai despi-chous.

V.

Es lou sounet cxlii, tradu literalamen em'un goust, em'un gàubi amirable, qu'a gagna la courouno d'oulivié argentau, joio óuferto pèr l'Acadèmi de Beziés. L'autour d'aquelo obro requisto es uno femo qu'a signa de l'escais-noum de Jano-Margarido. Mai vuei sabèn lou noum veritable de la damo, e noun dèu s'escoundre : es Roso-Anaïs Roumanille !

O sorre ! que toun cor demore amant, toun amo sereno ! que toun front caste s'assouste sèmpre à l'oumbrino de la courouno d'oulivié !

E amor que sian dóu meme sang, laissez-me l'arrousa de mi lagremo !

Lou sounet cxxxi, mai signa d'un escais-noum (Jùli Caire) a gagna uno di joio óuferto pèr Moussu lou Menistre de l'Estrucioun Publico (gravaduro de cent franc). Lou sounet de Jùli Caire es simplamen revira de Petrarco : la lengo es puro, sobro, claro, ço que rènd lou sounet eicelènt.

Lou sounet ccxxxi a gagna la medaio d'argènt de cent franc, joio óuferto pèr l'Acadèmi dóu Gard. Aqueste es signa Anfos Tavan, antan subre-nouma lou Felibre de l'Eis-sado, amor qu'es en roumpènt lis ermas de Castèu-Nòu que traguè si proumié cant.

Noste valènt felibre n'a fa qu'imita lou sounet de Petrarco, vaqui perqué soun obro es mai agarlandido ; s'es pas proun leissa encadena pèr l'espressioun nimai pèr la pensado.

Avèn deliéura uno proumièro mencioun d'ounour (medaio de brounze) à Camille Allary, de Marsiho, pèr la traducioun dóu sounet cxliii.

Une segoundo mencioun d'ounour (medaio de brounze)

dance et la valeur des œuvres nous ont rendus plus difficiles.

V

C'est le sonnet cxlii, traduit littéralement, avec un goût et un talent admirables, qui a gagné la couronne d'olivier en argent, prix offert par l'Académie de Béziers. L'auteur de cette œuvre exquise est une femme qui a signé du pseudonyme de *Jeanne-Marguerite*. Mais nous connaissons aujourd'hui le véritable nom de la dame, et nous ne devons point le cacher : c'est Madame Rose-Anaïs Roumanille.

O ma sœur ! que ton cœur soit toujours aimant, que ton âme demeure sereine ! Que ton front chaste s'abrite toujours à l'ombre claire de la couronne d'olivier !

Et parce que nous sommes du même sang, laisse-moi l'arroser de mes larmes !

Le sonnet cxxxi, signé aussi d'un pseudonyme (Jules Caire) a gagné le prix offert par M. le Ministre de l'Instruction publique (gravure de prix). Le sonnet de Jules Caire est traduit plus librement que le précédent. La langue en est pure, sobre, claire, ce qui fait le sonnet excellent.

Le sonnet ccxxxi a gagné la médaille d'argent de cent francs offerte par l'Académie du Gard. Celui-ci est signé Alphonse Tavan, autrefois surnommé le Félibre de la Houe, parce que ce fut en défrichant les landes de Châteauneuf qu'il fit entendre ses premiers chants.

Notre vaillant félibre n'a fait qu'imiter le sonnet de Pétrarque, voilà pourquoi son œuvre a une allure plus libre ; l'auteur ne s'est pas assez laissé enchaîner par l'expression ni même par la pensée.

Nous avons délivré une première mention d'honneur (médaille de bronze) à Camille Allary, de Marseille, pour sa traduction du sonnet clxiii.

Une seconde mention d'honneur (médaille de bronze)

à Louis Mounet, de Seloun, pèr la traducioun dóu sounet
CXXVI.

Uno tresenco menciou n-d'ounour (medaio de brounze) à-
n-Achile Mir, de Carcassouno, pèr la traducioun dóu sou-
net que dis ; *Levomi il mio pensier...* »

VI

Parlaren aro di sounet en l'ounour de Petrarco.

Vint-e-sièis meissounié au pres lou voulame e soun ana
dintre lou camp de la pensado meissouna chascun sa garbo
pouëtico.

Desliguen aquesto : es lou felibre Malachio Frizet,
de Perno, que l'a meissounado. Desliguen aquesto au-
tro : es lou mèstre en felibrige, Ansèume Mathiéu que
l'a culido emé soun voulame d'or. Mai veici n'en uno
tresenco bèn granado, emé quàuqui gaugalin entre-mes-
cla : es de Jùli Gaillard, avoucat en Avignoun. Desliguen
encaro aquesto : es dóu valènt Langlade, de Lansargues
(Erau).

Frizet canto *Li dous triounfle* dins soun vers superbe.
D'enterin que Petrarco triounflo au Capitòli, Lauro triounflo
dóu Tentaire en pregant dins la glèiso de Santo-Claro en
Avignoun. Aquelo idèio sublino es fieramen espandido
dins lou sounet dóu troubaire de Perno.

Aquelo obro es estado floucado dóu brount d'oulivié en
argènt oufert pèr l'Acadèmi di Lengo roumano de Mount-
pelié.

Noste mèstre Ansèume Mathiéu, em'uno gràci raro,
nous represènto la bello Lauro se baignant dins lis aigo
lindo de la Sorgo. Petrarco passo en aquéu moumen...
Alor la casto femo bacello l'aigo emé si man e l'aigo espous-
co, e se tèis ansin un velet blanc e blu que mounto jusqu'is
aubo e qu'esound soun cors divin.

Lou vers es dous, l'idèio es suavo !

à Louis Mounet, de Salon (Bouches-du-Rhône) pour sa traduction du sonnet cxxvi.

Une troisième mention d'honneur (médaille de bronze) à Achille Mir, de Carcassonne, pour sa traduction du sonnet xxxiv : *Levommi il mio pensier*.

VI

Nous parlerons maintenant des sonnets en l'honneur de Pétrarque.

Vingt-six moissonneurs ont pris la faucille et s'en sont allés dans le champ de la pensée moissonner chacun leur gerbe poétique.

Délions celle-ci : c'est le félibre Malachie Frizet, de Pernes, qui l'a moissonnée. Délions cette autre : c'est le maître Anselme Mathieu qui l'a cueillie avec sa faucille d'or. Mais en voici une troisième bien grenue avec quelques coquelicots entremêlés. Elle est de Jules Gaillard, avocat en Avignon. Délions encore celle-ci : elle est du vaillant Langlade, de Lansargues (Hérault).

Frizet chante les *Deux Triomphes* dans son vers superbe. Pendant que Pétrarque triomphe au Capitole, Laure triomphe du tentateur en priant dans l'église de Sainte-Claire en Avignon. Cette idée sublime est fièrement épanouie dans le sonnet du troubadour de Pernes.

Cette œuvre a été couronnée du rameau d'olivier en argent offert par l'Académie des Langues romanes de Montpellier.

Notre maître Anselme Mathieu, avec une grâce exquise, nous représente la belle Laure se baignant dans l'eau limpide de la Sorgue. Pétrarque vient à passer en ce moment ; alors la chaste femme frappe avec ses mains l'eau jaillissante, et se tisse un voile blanc et bleu qui monte jusques dans les aubes et cache son corps divin.

Le vers est doux, l'idée est suave.

O felibre di poutoun ! en t'ausènt sèmblo sèmpre que l'on vai culi un bais subre uno bouco rousenico !

L'estatuo de la Vènus d'Arle, joio òuferto pèr Moussu lou comte du Demaine, Maire d'Avignoun, es estado pèr lou felibre Ansèume Mathiéu.

Juli Gaillard es l'ardènt troubaire que l'amour sèmpre poun. Adounc éu canto li dous trionfle de l'amour e de la pouèsio ! Soun vers, larg e fièr, es bèn fa pèr dire sa passioun e soun estrambord.

Soun obro a gagna la medaio d'or, joio òuferto pèr l'Acadèmi d'Ais.

Langlade, lou troubaire lengadoucian, nous pinto Petrarco emé la courouno de roure e de flour, amor, dis, qu'es lis emblèmo dóu savènt, dóu tribun, dóu cantaire. L'idèio dóu sounet de Langlade es grand e bello, e poudèn dire que l'a rendudo em'uno gràci, e en meme tèms em'uno vigour remarcablo.

L'obro d'acquéu troubaire a gagna l'uno di gravaduro de pres òuferto pèr Moussu lou Menistre ne l'Estrucioun Publico.

E vaqui li quatre garbo subre-bello que li troubaire nous an pourgi. Un tau blad se dèu garda pèr de semenço.

Coume restavo subre l'eirou proun garbeto poulido, avèn douna de mencioun d'ounour.

La proumiero mencioun d'ounour (medaio de brounze) es estado pèr lou sounet *La Coumèto*, de A. Verdot, d'Eiguiero. Soun vers es bèn fa, sa lengo es puro, mai la coumparaisoun nous a pareigu pau justo. Lou troubaire a coumpara Petrarco à la coumèto meigrinello que rodo d'aquest moumen dins noste cèu.

La segoundo mencioun d'ounour es estado pèr lou sounet de Jousè Roux, de Sant-Silvan (Courrezo).

Pèr lis afourti que mai en gai sabé, menciounan li sounet de mèste Eyssette, dóu mas de Vert en Arle, e de Gleize d'Azilhanet (Erau).

O félibre des *poutoun* ! en t'écoutant, il semble toujours que l'on va cueillir un baiser sur une lèvre rose !

La statue de la Vénus d'Arles, prix offert par M. le Comte du Demaine, maire d'Avignon, a été attribuée au félibre Anselme Mathieu.

Jules Gaillard est l'ardent troubadour que l'amour sans cesse aiguillonne. Alors il chante, lui, les deux triomphes de l'amour et de la poésie ! Son vers, large et fier, est bien fait pour dire sa passion et son enthousiasme.

Son œuvre a gagné la médaille d'or offerte par l'Académie d'Aix.

Langlade, le troubadour languedocien, nous représente Pétrarque couronné de chêne et de fleurs, parce que, dit-il, ce sont les emblèmes du savant, du tribun, du poète. L'idée du sonnet de Langlade est grande et belle, et il l'a rendue avec une grâce et une vigueur remarquables.

L'œuvre du troubadour Langlade a gagné l'une des gravures de prix offerte par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Et voilà les quatre gerbes superbes que les troubadours nous ont présentées. Un tel blé doit se conserver pour faire des semailles.

Comme il restait sur l'aire nombreuses gerbes jolies, nous avons accordé des mentions d'honneur.

La première mention d'honneur a été décernée au sonnet *La Comète*, de M. A. Verdot, de Marseille. Son vers est bien fait, sa langue est pure, mais la comparaison ne nous a pas semblé juste. Le troubadour a comparé Pétrarque à la comète maigrelette qui passe en ce moment dans notre ciel.

La seconde mention d'honneur est décernée au sonnet de Joseph Roux, de Saint-Silvain (Corrèze).

Pour les encourager davantage dans la gaie science, nous mentionnons les sonnets de H. Eyssette, du Mas-de-Vert, en Arles, et de Gleyze d'Azilhanet (Hérault).

VII

Arriben i ponèsio à l'ounour de Petrarco.

Soun dès-e-nôu li troubaire qu'an ausa fissa lou soulèu e canta sa resplendour. Mai, aïlas ! quant n'i'a que soun escalustra pèr l'astre !

Un soulet, fièr e brave, a escalaubre li piue cevenòu, e d'amount, a fa restounti lou cèu e li toumple, emé sis estrofo pleno de pouèsio e versanto d'estrambord. Es lou valènt felibre Albert Arnavielle, d'Alès, l'autour renouma di *Cant de l'Aubo*.

Vai, jouïne felibre, as canta l'aubo primo : aro pos canta lou plen soulèu. Iéu vese lou Mount-Ventour que t'espinocho, e t'amiro e t'envejo : es jalous de si sorre li Ceveno, qu'an abari un tau fiéu dintre si gorgo founso !

Adounc au valènt Cevenòu avèn decerni la proumiero joio, qu'es un superbe vas de Sèvres, oufèrt pèr Moussu lou Menistre de l'Estrucioun Publico.

La segoundo joio, uno gravaduro de cèat franc, mai oufèrto pèr lou Menistre, es estado gagnado pèr Jan Monné de Marsiho. Soun obro a mens d'enavans que l'odo d'Arnavielle. Lou cantaire n'a pas toujours lou meme estrambord ; fai coume la cigalo que s'endor en cantant : la coumençanco e la fin de sa pèço soun bèn mai ispirado que lis estrofo mejano.

Jan Monné es dón rèsto acoustuma de vincre, car es esta courouna dins que-noun-sai de jo flourau.

A gagna la joio oufèrto pèr la vilo d'Avignoun (uno medaio d'argènt) lou troubaire dis Aup-Maritime, Emile Négrin, de Cano.

Pecaire ! sis estanco soun galoio e pleno d'imour ; canto li brande e li farandoulo de la fèsto. Voulès saupre perqué ? Es amor qu'a lis iue claus e noun vèi tóuti lis estramas d'aquesto vido : lou pouèto es avugle ! Pecaire ! longo-mai

VII

Arrivons aux poésies en l'honneur de Pétrarque.

Ils sont dix-neuf les troubadours qui ont osé regarder le soleil en face, et chanter sa splendeur. Mais hélas ! combien n'y en a-t-il pas qui sont éblouis par l'astre !

Un seul, fier et brave, s'est élancé sur la cime des Cévennes, et de là haut il a fait retentir le ciel et les abîmes avec ses strophes pleines de poésie et débordantes d'enthousiasme. C'est le vaillant félibre A. Arnavielle, d'Alais, l'auteur en renom des *Chants de l'aurore*.

Va, jeune félibre, tu as chanté la prime aube, maintenant tu peux chanter le plein soleil. Je vois le Mont Ventour qui te regarde, t'admire et t'envie ; il est jaloux de ses sœurs les Cévennes qui ont nourri un tel fils dans leurs gorges profondes !

Adonc, au vaillant Cévennot, nous avons décerné le premier prix, qui consiste en un vase de Sèvres offert par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Le second prix (une gravure précieuse offerte par M. le Ministre) a été remporté par Jean Monné de Marseille. Son œuvre a moins d'élan que l'ode d'Arnavielle. Le poète n'a pas toujours le même enthousiasme ; il fait comme les cigales, il s'endort en chantant. Le commencement et la fin de sa poésie ont bien plus d'inspiration que les strophes du milieu.

Jean Monné est du reste accoutumé à vaincre, car il a été couronné dans bon nombre de jeux floraux.

A gagné le prix offert par la ville d'Avignon (une médaille d'argent) la poésie du troubadour des Alpes-Maritimes, E. Négrin de Cannes.

Pauvret ! ses stances sont joyeuses et pleines d'humour : il chante les rondes et les farandoles de la fête. Voulez-vous savoir pourquoi ? c'est que ses yeux sont fermés à la lumière, et qu'il ne voit pas toutes les misères de cette vie. Le poète est aveugle ! Pauvret ! Que la poésie longtemps

la pouèsio lou tèngue galoi, car sis iue podon plus ie servi que pèr ploura !

VIII

E de-que nous enchau lou bàrri di Pirenèu ! veici li troubaire Catalan !

Salut, fraire !

Lou counsistòri a courouna lou sounet de Don Francesch Mathèu y Fornells, de Barcilouno. La joio es uno espigo de blad em'uno flour de margarideto en argènt, present dóu Felibrige. Subre lou liame es escri : *Catalougno e Prouvènço an flouri: granaran.*

Ilustre Albert de Quintana, mèstre en gai-sabé, President di jo flourau de Barcilouno, que sias vengu de Catalogno, reçaupès lou bais freirenau que li felibre de Prouvènço pauson subre lou front trelusènt di felibre Catalan !

IX

Touto obro bono merito salàri. Avèn dounc vougu faire lou dre meme à-n-aquéli qu'an cauca si garbo foro l'iero.

Avèn douna uno joio soubrenco (medaio d'argènt) au felibre tambourinaire Francés Vidal, d'Ais, pèr sa pouèsio *Lou mie-milenàri de messer Francés Petrarco*, obro poulidamen rimado, d'un estile facile, e subre-tout d'uno granda pureta de lengo.

X

E vaqui la dicho de la jurado ! .

E que, di quatre caire de la França, d'Italio e d'Espagno, clantigon li noum di troubaire qu'an gagna li joio ! Anas, valènt ! e digas i pople dóu mounde : Li porto

encore le tienne joyeux, car ses yeux ne peuvent plus lui servir que pour pleurer !

VIII

Et nous nous soucions bien du rempart des Pyrénées !
Voici les troubadours Catalans !

Salut frères !

Le jury a couronné le sonnet de Don Francesch Matheu y Fornells, de Barcelone. Le prix est un épi de blé et une fleur de marguerite en argent : sur le lien qui les unit, on lit : « Provence et Catalogne ont fleuri : elles graineront ! »

Illustre Albert de Quintana, maître en gai-savoir, président des jeux floraux de Barcelone, qui êtes venu de Catalogne, recevez le baiser fraternel que les félibres de Provence déposent sur le front radieux des félibres catalans !

IX

Toute œuvre bonne mérite récompense. Nous avons donc voulu faire leur droit même à ceux qui ont battu leurs gerbes hors l'airée.

Nous avons donné un prix extraordinaire (médaille d'argent) au félibre tambourinaire François Vidal, d'Aix, pour sa poésie *Lou mie-milenàri de messer Francès Petrarco*, œuvre très-bien rimée, d'un style facile, et surtout d'une grande pureté de langue.

X

Et voilà ce qu'a dit le consistoire.

Et qu'aux quatre coins de France, d'Italie, d'Espagne retentissent les noms des troubadours vainqueurs ! Allez, vaillants ! et dites aux peuples du monde : — Les portes

d'or d'ou palais de la Pouësio soun sèmpre esbardanado, an ni clau ni ferrou. Mai noun i'intro quau vòu, intro quau pòu! Noste palais esbalauvis coume lou soulèu, e li que noun porton subre lon front l'estello de la pouësio, podon pas meme lou fissa, e se tapon lis iue. N'fa d'uni que l'envejon e l'amiron, e n'fa d'autre qu'acò lis enràbio e lou maudison.

Auto! se lou grouun se revechino contrò voste parla dous e fièr, — pèr lou faire rintra dintra lou gourg sourne, cridas subre l'auto cimo:

Lengo d'amour, se i'a d'arlèri
E de bastard, ah! pèr sant Gèri!
Auras d'ou terradou li masce à toun coustat:
E tant que lou Mistrau ferouge
Bramara dins li roco, — aouroge,
T'apararen à boulet rouge,
Car es tu la patrio e tu la liberta!

d'or du palais de la Poésie sont toujours ouvertes; elles n'ont ni clefs ni verrous! mais n'y entre pas qui veut, y entre qui peut! Notre palais est éblouissant comme le soleil, et ceux-là qui ne portent pas au front l'étoile de la poésie, ne peuvent pas même le regarder, et il faut qu'ils se voilent les yeux. Et il en est qui l'envient et l'admirent, et il en est d'autres qui sont dévorés par la rage et le maudissent.

En avant! si ceux qui rampent se révoltent contre notre parler doux et fier. — pour les faire rentrer dans le gouffre sombre, criez sur la plus haute cime :

Langue d'amour, s'il est des fats — et des bâtards, ah! par Saint-Cyr! — tu auras à ton côté les mâles du terroir; — et tant que le Mistral farouche — bramera dans les roches, — ombrageux nous te défendrons à boulets rouges, — car c'est toi la patrie et toi la liberté!

Des tonnerres d'applaudissements ont salué ce discours qui a valu à son auteur de chaleureuses félicitations.

M. Félix Gras a véritablement ébloui l'assemblée en lisant son rapport sur le concours poétique.

M. Conti, un éminent lettré d'Italie, premier consul de la Crusca, délégué du Ministre de l'Instruction publique d'Italie, de la ville de Florence et de l'Institut des Etudes supérieures de cette ville, a lu à son tour un rapport sur ce concours en langue italienne. En voici le texte avec la traduction en regard :

SIGNORI,

Gloriosa per sè, la Francia rende onore agli altri ; e, ricca di tanti suoi nomi, festeggia un poeta italiano con signorile cortesia. Ma esso appartiene anche a voi ; e se voi onorate l'Italia, noi riconosciamo lietamente quel ch'è vostro. Egli passò qui la giovinezza e parte della virilità ; sentì e conobbe i poeti della *gata scienza* ; spirarono l'estro di lui una bellezza onesta, le rive di Provenza e la fonte di Sorga : l'Università di Parigi gli sembrò un paniere de' pomi di tutta la terra ; e giorni di Paradiso egli chiamò una estate ne' vostri Pirenei. Certo, i due amanti simboleggiano l'amicizia delle due nazioni. Ora voi rinnovate gli esempj antichi, quando senza invidia si accumulavano le grandezze della cristianità ; i dottori della Sorbona sulle cattedre di Pisa, di Napoli, di Bologna, i nostri poeti e art'isti nelle vostre nobili contrade.

E che il Petrarca, già troppo imitato, abbia pur valore così alto da gloriarsene la terra nativa e la terra ospitale, ce lo mostra il rifiorire della sua fama in tempi lontani e diversi, questo celebrarlo concorde-

MESSIEURS,

Glorieuse par elle-même, la France rend honneur aux autres ; riche de tant d'illustres noms, elle célèbre aujourd'hui avec une magnifique courtoisie un poète Italien. Mais il vous appartient aussi, ce poète, et, si vous honorez l'Italie, nous reconnaissons avec plaisir ce qui est à vous. C'est ici, en France, qu'il passa sa jeunesse et une partie de l'âge mûr ; qu'il connut, qu'il goûta les poètes de la gaie science : une beauté modeste, les sites de la Provence, la Fontaine de Vaucluse inspirèrent son talent : l'Université de Paris lui parut comme une corbeille remplie des plus beaux fruits de la terre entière ; enfin, il appelle des jours de paradis, un été qu'il passa dans vos Pyrénées. Certes, les deux amants figurent l'affectueuse amitié des deux nations. Vous renouvez ces antiques exemples : lorsqu'on voyait, sans envie aucune, les grandeurs de la Chrétienté mises en commun : les docteurs de la Sorbonne occuper les chaires de Pise, de Naples, de Bologne, et nos poètes et nos artistes se fixer dans vos belles contrées.

Ce qui prouve que le Pétrarque, trop imité peut-être, a cependant un génie si élevé que sa terre natale et celle où il reçut l'hospitalité peuvent également en être fières, c'est ce nouveau lustre ajouté à sa gloire et à sa renommée à une si grande distance et à une époque si différente, et ces solennités que d'un commun accord les Français et les Ita-

mente gl'Italiani ad Arquà e a Padova, i Francesi a Valchiusa e in Avignone. Scrittore di latinità elegante, benchè non potesse gareggiare con la poesia e con l'eloquenza dei latini (ed egli lo sapeva), cooperò al rinascimento de' loro studj. Raccolse codici antichi, romani e greci, restauratore dell'erudizione classica, precedendo gli esuli bizantini e i dotti del quattrocento. Filosofo, schernì la falsa scolastica degli Averroisti, e quel barbaro linguaggio, che significava menti confuse; proclamò l'osservazione della natura, i metodi sperimentali, la meditazione dell'uomo e della storia: divinò la filosofia del Cartesio e di Galileo. Cittadino, gridò *pace, pace, pace* all'Italia divisa in sè stessa: ricordò la prisca disciplina delle armi nostrali: vituperò le mercenarie, che ci portarono lunga e aborrita servitù. Cattolico sincero e favorito de' Papi, predicò riforma de' costumi, alzò la voce contro l'avara Babilonia, raccomandò il ritorno della *Santa Sede* a Roma, e precorse Santa Caterina. Scrittore in lingua volgare, n'ebbe sì vero sentimento, che dopo cinque secoli pressochè tutte le parole di lui, pressochè tutti i modi, son vivi ancora. Poeta, cantò un amore, che da vecchio potè chiamare verecondo, e scriverne la testimonianza nel margine d'un suo Virgilio.

Il frutto di sì belle solennità è dunque un esempio, proposto da voi perchè s'imiti, senza adulare i mancamenti dell'uomo. L'eccesso dell'amore per Laura egli medesimo biasimava, nè loderò l'affetto anche pudico per donna non sua; ma sollevare gli animi, non deprimerli al senso ed al fango, far sentire il soffio di Dio, cantare affetti di famiglia, di patria, di religione.

liens célèbrent en son honneur à Arquà et à Padoue, à Vaucluse et à Avignon. Latiniste élégant, quoiqu'il ne pût rivaliser avec l'éloquence et la poésie des Latins (il le savait), il eut part à la renaissance de leur étude. Il recueillait d'anciens manuscrits grecs et romains, et fut l'un des restaurateurs de l'érudition classique, précédant ainsi les exilés de Bysance et les savants du quatorzième siècle. Comme philosophe, il jeta le ridicule sur la fausse scolastique des Averroïtes et sur leur langage barbare, indice certain du désordre qui régnait dans leur esprit : il proclama l'observation de la nature, la méthode expérimentale, la méditation de l'homme et de l'histoire ; il pressentait la philosophie de Descartes et de Galilée. Comme citoyen, il exhortait à la paix, à la concorde les Italiens divisés entre eux ; il leur rappelait l'ancienne et sévère discipline des armées nationales ; il s'élevait de toutes ses forces contre les milices mercenaires qui nous valurent un long esclavage. Sincère catholique, aimé des Papes, il prêcha la réforme des mœurs, éleva la voix contre l'avare Babylone, conseilla le retour du St-Siège à Rome et ainsi devança Ste-Catherine. Ecrivain italien, il eut un sentiment si exquis de notre langue maternelle, que, aujourd'hui même, après cinq siècles, presque tous les mots qu'il a employés, presque toutes ses allures vivent encore chez nous. Poète, il a chanté un amour que, dans sa vieillesse même, il put appeler vérecond et en laisser le témoignage de sa main sur les marges de son Virgile.

Quel sera donc le fruit de cette belle solennité d'aujourd'hui ? Ce sera un exemple que vous aurez donné afin qu'on l'imite, et cela sans flatter les faiblesses de l'homme. Lui-même il blâmait l'excès de son amour pour Laure, et certes nous ne prendrons pas à tâche de justifier cet amour, si pudique qu'il fût, pour une femme qui n'était pas la sienne ; mais enfin, élever les esprits, ne point les ravalier à l'instinct grossier des sens et à la fange, faire sentir le souffle de Dieu, chanter les pures affections du foyer domestique, l'amour

sgombro il teatro e la casa da nobilitate volgarità e da brutture, ecco l'ufficio della letteratura, insegnato dal Petrarca, e che salverà l'Italia e la Francia. Non separare dagl'idiomi parlati le lingue antiche, la letteratura moderna dagli esemplari classici, l'erudizione dalla realtà e dalla vita, l'amore del proprio paese dalla fratellanza dei popoli, la libertà dall'autorità, il cittadino dal cristiano, questi documenti voi richiamate al nostro pensiero con l'autore del *Canzoniere* e dell'*Africa*, poema dimenticato, ma che indicò le sorgenti a cui bevvero il Corneille, il Racine e gl'immortali vostri prosatori.

de la patrie et de la religion, déblayer le théâtre et la famille des souillures et des vulgarités rehaussées à dessein, cette noble tâche de la littérature, c'est Pétrarque qui nous l'indique, et c'est elle qui sauvera l'Italie et la France.

Ne point séparer les langues parlées des langues anciennes, la littérature moderne des auteurs classiques, l'érudition de la réalité et de la vie, l'amour de son pays d'avec la fraternité des peuples, la liberté de l'autorité, le citoyen du chrétien, voilà les grandes maximes que vous rappelez à notre esprit en nous rappelant l'auteur du *Canzoniere* et de l'*Africa*, poème oublié de nos jours, mais qui indiqua les sources où puisèrent et Corneille et Racine et vos immortels prosateurs !

Ce discours fut très-acclamé. M. Conti avait eu l'attention d'en faire distribuer dans l'auditoire la traduction française ; mais ceux-là mêmes qui n'avaient pu se procurer cette traduction, comprirent l'auteur, à cause de l'analogie qui existe entre l'italien et le provençal, à cause aussi de la diction excellente, véhémentement et bien accentuée de M. Conti.

Après lui, Don Albert de Quintana, président des Jeux Floraux de Barcelone, qui s'est exprimé en ces termes, dans la langue de Catalogne :

FELIBRES DE PROVENÇA.

La joya ab que coronau un de nostres mès joves poetas, diu clarament lo delicat sentit que vos inspira.

Grat sia à Dèu : y pera mès honrarla, dexau que jo, indigne president del Consistori dels Jocs Florals de la llengua catalana, vinga à aplegarla en nom dels poetas de ma terra, que tots veuran en lo dictat que porta una penyora d'amor, una estelada de gloria ab que aveu volgut engarlandar germanalment las lletres catalanas.

Provénço e Cataloungo an flouri: granaran.

Floriren ensens entre la pols de la ruinas, y las espigas nodreixen dauradas pel sol de la tradició d'un passat admirable. Que la virtut y l'araball ne sian las frescas marinadas, y la cullita hu serà d'abundó pels pobles del Mitgdia!

Oh! vos altres que voltau la mar Mediterranea com un paradís de ventura y una corona de gloria! ajudaunos à refer la casa pairal à l'amor de la patria; y si may tornan las fredas ventadas del Nort à glassar las llars de nostres fills y enmosteir l'herba que creix sobre la fossa dels nostres avis, recularan espantadas al calor de la flamarada dels cors, y à la purissima llum del sol ardent de la rassa llatina agermanada.

Pobles de llengua romana!

La joya ab que Provença honora Catalunya resta sobre nostre cor, com la flor dels Felibres. La tornarem aviat convertida en corona de llor, quant, com un jorn à Petrarca que tots plegats cantem avuy, venguem à posarla sobre 'l front del mès gran dels poetas de Provença, sobre 'l front d' En Mistral, que per gloria vostra es la poetica encarnació del geni de la rassa llatina.

Gran mercé y à reveure!... y en tant Dèu escampí la pau sobre tots nosaltres!

FÉLIBRES DE PROVENCE,

Le prix par lequel vous récompensez un de nos plus jeunes poètes, dit clairement le sentiment délicat qui vous inspire.

Grâces soient rendues à Dieu ! et, pour mieux l'honorer, permettez au président indigne du Consistoire des Jeux Floraux de la langue catalane de recevoir ce prix au nom des poètes de son pays : ils verront dans sa devise le gage d'affection, l'auréole de gloire dont vous avez voulu parer fraternellement les lettres catalanes.

Catalogne et Provence ont fleuri : elles graineront !

Elles ont fleuri ensemble dans la poussière des ruines, et leurs épis se gonflent, dorés par le soleil de la tradition d'un admirable passé ! Que les vertus et le travail soient pour elles la fraîche haleine du matin, et la récolte sera abondante pour les peuples du Midi !

O vous qui entourez la Méditerranée comme un paradis de bonheur, comme une couronne de gloire, aidez-nous à rebâtir la maison de nos ancêtres par l'amour de la patrie ; et si jamais les vents froids du Nord reviennent glacer le foyer de nos enfants et dessécher l'herbe qui croît sur le tombeau de nos aïeux, ils reculeront effrayés devant la chaleur qui embrase nos cœurs, et devant la pure lumière du soleil resplendissant de la race latine.

Peuples de langue romane !

Le prix dont la Provence honore la Catalogne reste sur nos cœurs comme la fleur du Félibrige : nous vous le rendrons bientôt, converti en couronne de laurier, lorsque renouvelant le triomphe de Pétrarque, — que réunis nous chantons aujourd'hui, — nous la déposerons sur le front du plus grand poète de la Provence, sur le front de Mistral, qui, pour votre gloire, est la poétique incarnation du génie de la race latine.

Grand merci et au revoir ! et, en attendant, que Dieu répande sa paix sur nous tous !

On a pu admirer l'attitude énergique, ardente et fière de l'orateur. Une noble lueur éclairait son visage, on sentait une âme généreuse flotter sur ses lèvres inspirées.

Au moment où l'orateur prononçait ses dernières paroles, Frédéric Mistral, le grand Félibre, est venu donner au noble poète de la Catalogne le baiser de la Provence poétique ; et pendant que ce fraternel baiser unissait ces deux grands cœurs, les larmes d'une émotion faite d'art et de patriotisme coulaient des yeux des assistants enthousiasmés !

On a procédé ensuite à la distribution des récompenses :

M. le chevalier Nigra, ambassadeur, a remis au nom du roi Victor Emmanuel la croix de commandeur de la Couronne d'Italie à M. le Préfet de Vaucluse ; celle d'officier du même ordre à M. le Maire d'Avignon et au poète Frédéric Mistral, et celle de chevalier à M. le Maire de Vaucluse, à M. Th. Aubanel, à MM. de Berluc-Pérussis et Hippolyte Guillibert (d'Aix).

Plusieurs des Lauréats ont été invités à lire les poésies qui leur ont valu des prix. Nous citerons, en particulier, MM. Arnavielle, Tavan, Frizet, et surtout notre compatriote, M. Mouzin, qui a recueilli les plus chaudes et les plus vives approbations.

La séance s'est terminée à 6 heures par la distribution des prix aux Lauréats des concours d'harmonie qui avaient eu lieu le matin. Nous donnons plus haut le résultat de ce concours et les noms des Lauréats.

M. le Préfet de Vaucluse, avant la clôture, a prononcé les paroles suivantes :

MESSIEURS,

Cette séance où les races latines, si noblement et si vaillamment représentées, ont fraternisé dans le culte du beau, de la poésie et de l'idéal, cette admirable séance laissera ici de salutaires et impérissables souvenirs. Elle aura de grands échos dans toute la France et par-delà les Alpes et les Pyrénées. Tout a une fin : il faut nous séparer.

Je déclare solennellement que la séance séculaire internationale des jeux floraux de Pétrarque est levée. Elle sera reprise dans cent ans ; un siècle pour les conquérants de l'immortalité, c'est un jour.

Dans cent ans, nous serons morts, à part quelques privilégiés de la gloire, dont un au moins est parmi nous ; mais Pétrarque sera toujours vivant et toujours jeune !

La foule s'est ensuite écoulée emportant une excellente impression de cette cérémonie.

—

LES JOUTES

Les joutes qui ont eu lieu sur le Rhône ont été fort brillantes.

Les pontonniers jouaient contre les mariniers de la Porte du Rhône. Au début, les deux bateaux étaient conduits par des rameurs faisant partie de la corporation des mariniers. Les pontonniers n'étaient pas heureux ; on réclama qu'ils conduisissent eux-mêmes leur bateau. La victoire changea soudain, et nos braves militaires triomphèrent à leur tour de leurs adversaires. Les bravos, les applaudissements éclatèrent, et ces

vaillants soldats furent amplement dédommagés par un succès définitif.

Le public fut unanime à s'en réjouir.

FÊTE DE NUIT

La fête de nuit restera gravée dans le souvenir des avignonnais. Le feu d'artifice a dépassé en résultats tout ce qu'il était permis d'espérer.

A 9 heures, une salve de boîtes annonçait le commencement du feu.

Une foule inouïe encombrait les abords de la Porte de l'Oulle. Du Rocher, du pont St-Bénézet jusqu'à l'extrémité du boulevard, sur tous les points praticables du terre-plein du Rhône et de la digue, les têtes se pressaient serrées en grappes compactes. Une lumière électrique placée sur le pont suspendu, dardait parfois de son rayon les visages de la foule. Des feux de Bengale dont la descente était paralysée par des parachutes, d'autres que de larges aérostats maintenaient en l'air, éclairaient en vert, en rouge ou en bleu la surface mouvante des innombrables spectateurs. Des pièces de pyrotechnie flottantes, que le courant du Rhône entraînait, ajoutaient à l'effet saisissant des fusées et des appareils qui se succédaient sans interruption.

Des barques entourées de lanternes et de girandoles colorées descendaient de temps à autre le fleuve, lançant des fusées et des flammes de bengale. L'une de ces embarcations, décorée à la vénitienne, portait à l'extrémité de son mât le drapeau italien. Des flammes de bengale aux couleurs italiennes et françaises, éclairées à son bord, ont provoqué les applaudissements de la foule.

Parmi les pièces d'artifice que le public a applaudies

nous devons signaler un effet de fontaine, deux gondoles en feu et un vélocipédiste remuant et roulant. Sur la fin de cette fête, les images de Laure et Pétrarque ont apparu aux yeux de la foule dans des flots de lumière et au bruit des détonations continuelles des boîtes et pétards, jusqu'au moment où un superbe bouquet de flammes tricolores s'est superbement élevé vers le ciel.

Après le feu d'artifice, la grande foule s'est engouffrée dans la ville, pendant que d'autres promeneurs visitaient encore les établissements ambulants et les marchands forains qui s'étaient établis sous les remparts.

Le grand bal public, installé sur les allées de l'Oulle, a été fort animé.

A l'issue du feu d'artifice, tous les représentants de la presse, sauf M. Labédolière, que retenait une indisposition et dont l'absence a été unanimement regrettée, étaient fidèles au rendez-vous pris la veille.

La même cordialité préside à la fête : M. de Lapommeraye porte un toast à l'union de la presse de la province et de Paris. On échange des toasts. M. Aicard déclame *le Rhône*, où l'on remarque des vers splendides de couleur méridionale et de fougue inspirée. M. Paul Arène fait, avec une complaisance charmante, goûter les saveurs premières de sa pièce que va, ces jours-ci, donner le Théâtre Français : *l'Ilote*. M. Félix Gras est décidément un félibre au souffle puissant en même temps qu'il est un poète français : la muse des deux patries, France et Provence, l'a nourri d'un lait généreux, et nous avons écouté avec bonheur ses strophes superbes. M. Carjat nous arrachait ensuite des larmes de rire avec sa *Confession d'un ivrogne* ; M. Antony Vala-

brègue disait ses vers émus : *Le dimanche des mendiants* ; M. Saint-Martin *ses Soldats de la République*, poésie virile, pleine d'un ardent patriotisme. M. Pearse, que malheureusement tous ne comprenaient pas, a dit d'une manière admirable une poésie écossaise, et l'on a applaudi la langue de Milton et de Shakespeare. Soirée délicieuse, joie intime et profonde, visite aimable de l'esprit parisien à notre Avignon, communion cordiale et fraternelle !

Ainsi se sont terminées les brillantes fêtes en l'honneur de Pétrarque. La ville des Papes ne les oubliera jamais.

Envahi pendant trois jours par une mer humaine, — comme disait le *Comtat* — Avignon a été témoin d'un spectacle indescriptible.

Un entrain, un mouvement, un enthousiasme constants n'ont cessé de régner pendant toute une semaine, tant il est vrai que, sur le terrain de la littérature et de la poésie, tous les cœurs fraternisent sincèrement, mûs par les mêmes impressions, par les mêmes désirs, et montrent un accord d'autant plus remarquable qu'ils sont quelquefois plus divisés sur le terrain politique.

Nous croirions manquer à notre devoir si, en terminant ce compte-rendu, nous ne félicitons pas ceux qui ont été les promoteurs de la fête, MM. de Berluc-Pérussis et Guilibert, et ceux qui en ont été les organisateurs, particulièrement M. Doncieux, préfet de Vaucluse, et M. Roger du Demaine, maire d'Avignon. Par leur zèle et leur dévouement, ils ont su donner à cette solennité littéraire un éclat, une splendeur dont le souvenir ne sera pas encore effacé au prochain centenaire de Pétrarque.

FÊTES LITTÉRAIRES

DU

CINQUIÈME CENTENAIRE DE PÉTRARQUE

PRÉSIDENT.

M. le Comte R. DU DEMAINE, Maire d'Avignon, officier d'Académie.

PRÉSIDENTS D'HONNEUR.

S. Em. le Cardinal de SILVESTRI, promoteur de la fête du Centenaire en Italie.

S. Exc. le Chevalier NIGRA, envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire d'Italie, délégué du comité pétrarquesque de Padoue et d'Arquà.

M. Wallon, Député, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, représentant M. le Ministre de l'Instruction publique.

M. CONTI, premier Consul de l'Académie royale de la Crusca, à Florence.

M. Victor DE LAPRADE, de l'Académie française.

M. MÉZIÈRES, de l'Académie française.

S. G. Mgr DUBREUIL, Archevêque d'Avignon.

M. S. DONCIEUX, Préfet de Vaucluse, officier d'Académie.

M. ZÉVORT, recteur de l'Académie d'Aix.

Comité littéraire (séant à Aix).

M. L. DE BERLUC-PERUSSIS, membre de plusieurs Académies.

MM. Norbert BONAFOUS, doyen de la Faculté de lettres, président de la Société Historique de Provence, correspondant de l'Académie des Arcades et de l'Académie royale de Turin.

J.-B. GAUT, bibliothécaire, membre des Académies d'Aix et des Félibres.

Hippolyte GUILLIBERT, avocat à la Cour d'Appel, membre de plusieurs sociétés littéraires.

L. MOUAN, président de l'Académie, conservateur de la bibliothèque Méjanes.

H. REYNALD, professeur de littérature à la Faculté des Lettres d'Aix, secrétaire perpétuel de l'Académie, lauréat de l'Académie française.

Charles DE RIBBE, ancien président de l'Académie, membre de l'Institut des Provinces.

F. VIDAL, de l'Académie des Félibres.

Composition des Jurys.

Jury Provençal.

MM. Théodore AUBANEL, (Académie des Félibres), *président*.

F. MISTRAL id. *vice-président*.

J. ROUMANILLE id. *vice-président*.

Félix GRAS id. *rapport-secrétaire*

Gabriel AZAÏS (Société Archéologique de Béziers).

Octave BRINGUIER (Société des Langues Romanes).

Fréd. DONNADIEU (Société Archéologique de Béziers).

J.-B. GAUT (Académies d'Aix et des Félibres).

Ludovic LEGRÉ (Académie de Marseille).

Ernest ROUSSEL (Académie du Gard).

Ch. de TOURTOULON (Société des Langues Romanes).

Jury Italien.

M. le PREMIER CONSUL et MM. les MEMBRES de l'Académie royale de la CRUSCA.

Jury Français.

MM. le doyen BONAFOUS (Société Historique de Provence),
président.

Auguste LAFORET (Académie de Marseille), *vice-président.*

H. REYNALD (Académie d'Aix), *vice-président-rapporteur.*

J. DE SÉRANON (Académie d'Aix), *rapporteur.*

Hippolyte GUILLIBERT (Société Historique de Provence), *secrétaire.*

L. DE BERLUC-PERUSSIS (Société Historiq. de Provence).

J.-B. GAUT (Académie d'Aix et des Félibres).

Antonin GLAIZE (Société des Langues Romanes).

Paul GLAIZE id.

ITIER (Académie de Marseille).

Ch. DE RIBBE (Académie d'Aix).

Le D^r A. SICARD (Société d'Horticulture de Marseille).

L'abbé TÉNOUGI (Société de Statistique de Marseille).

F. VIDAL (Académie des Félibres).

Jury mixte.

MM. Théodore AUBANEL (Académie des Félibres), *président.*

J. DE SÉRANON (Académie d'Aix), *rapporteur.*

D^r A. SICARD (Soc. d'hort^e de Marseille), *rapporteur.*

Hippolyte GUILLIBERT (Soc. hist. de Prov.), *secrétaire*

J.-B. GAUT (Académie d'Aix et des Félibres).

Félix GRAS (Académie des Félibres).

Auguste LAFORET (Académie de Marseille).

F. VIDAL (Académie des Félibres).

Délégués italiens.

Comité pétrarqueskue de Padoue et d'Arquà.

S. Exc. le Chevalier NIGRA, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi d'Italie, à Paris.

FLORENCE.

Académie royale de la Crusca.

M. CONTI, Premier Consul.

PADOUE.

MM. le Commandeur Rafaele MINICH, député au Parlement,
professeur à l'Université royale de Padoue.
Giacomo CAPPONI, publiciste.

ROME. — *Académie des Arcades.*

TURIN. — *Académie royale des Sciences.*

M. Norbert BONAFOUS, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix.

Délégués des Académies et Sociétés savantes.

AVIGNON.

Académie des Félîtres.

MM. AUBANEL, *président du jury provençal.*

F. MISTRAL, *vice-président.*

ROUMANILLE, *vice-président.*

Félix GRAS, *rapporteur-secrétaire.*

Jean BRUNET.

J.-B. GAUT.

Louis ROUMIEUX.

F. VIDAL.

AIX.

*Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-
Lettres.*

MM. MOUAN, *président.*

REYNALD, *secrétaire perpétuel.*

Charles DE RIBBE.

J. DE SÉRANON, avocat, ancien bâtonnier.

Société historique de Provence.

MM. Norbert BONAFOUS, *président*.

L. DE BERLUC-PERUSSIS.

Sextius GARCIN, avocat à la Cour d'Appel d'Aix.

Hippolyte GUILLIBERT, avocat à la Cour d'appel d'Aix.

Lucien PONS, avocat à la Cour d'appel et juge suppléant.

Académie du Sonnet.

MM. Arsène HOUSSAYE, membre titulaire.

F. COPPÉE, id.

J. LACROIX, id.

E. SOUBRAT, substitut à la Cour, Paul RIGAUD, avocat,

M. MASSON, avocat, Ch. RAFFALLI, avocat, membres
associés.

APT.

Société littéraire, scientifique et artistique.

MM. le docteur Camille BERNARD, ancien président,
Emile ARNAUD, de l'Institut des provinces, *secrétaire
perpétuel*.

Adrien AUBERT, avocat, *vice-Secrétaire*.

A.-M. GARCIN, archiviste.

A. ICARD, juge honoraire,

F. ARCHIAS, libraire.

BÉZIERS.

Société archéologique, scientifique et littéraire.

MM. Gabriel AZAÏS.

Frédéric DONNADIEU, avocat.

FABRÉGAT.

Emile LAURÈS.

Louis BONNET.

BORDEAUX.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts..

MM. Jules DE GÈRES.

MINIER.

ZÉVORT, recteur de l'Académie d'Aix.

Société philomathique.

M. ZÉVORT, recteur de l'Académie d'Aix.

BOURG.

Société historique et archéologique de l'Ain.

MM. Philibert LE DUC, inspecteur des forêts.

Eugène ROULLEAUX.

CAEN

Société française d'archéologie..

MM. DE COUGNY, *président* (château de la Grille près Chinon)

RICARD, inspecteur des monuments historiques.

DRAGUIGNAN.

Sociétés d'études scientifiques et archéologiques.

MM. ASTIER, *président*.

Louis DE BRESC.

Henry BERNARD, substitut, docteur en droit.

FORCALQUIER.

Athénée de Forcalquier.

MM. Léonce DES ESSARTS.

DEBOUT, conseiller général.

Louis MAUREL.

Charles MONIER.

LYON.

Académie de Lyon.

M. GUINET.

Société littéraire artistique et archéologique.

MM. Charles BOY, attaché au cabinet du Préfet.
Xavier BRUN, publiciste.

Société des Sciences industrielles.

MM. GABUT, secrétaire général.
COINT-BAVAROT.
Henri fils.
H. PINET.

MARSEILLE.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

MM. Auguste LAFORET, juge honoraire.
ITIER.
Ludovic LEGRÉ, avocat.

Société de Statistique.

MM. Louis BLANCARD, archiviste du département.
Le D^r MÉNECIER.
L'abbé TÉNOUGI.
Léon VIDAL, *Secrétaire-Général.*

Société d'horticulture.

MM. Le Marquis de CLAPIERS, *président.*
Le D^r A. SICARD, *vice-président.*

MONTPELLIER.

Société pour l'étude des Langues Romanes

M. O. BRINGUIER, *président.*

MM. Ch. REVILLOUT, professeur à la Faculté des Lettres,
vice-président.

L. ESPAGNE.

Antonin GLAIZE, avocat.

Paul GLAIZE, avocat, juge-suppléant.

Ch. de TOURTOULON.

NICE.

Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes.

MM. A.-L. SARDOU, *président.*

Fernand LAGARRIGUE.

NIMES.

Académie du Gard.

MM. Ernest ROUSSEL, *président.*

Alphonse DUMAS.

Irénée GINOUX.

Charles LENTHÉRIC, ingénieur, officier d'Académie.

RÉVOIL, architecte diocésain.

PARIS.

Académie des poètes

MM. Auguste de VAUCELLES, *président.*

Sabin ARESSY, principal du collège d'Orange.

L. DE BERLUC-PERUSSIS, membre honoraire.

Société libre des Beaux-Arts.

MM. Louis AUVRAY, *vice-président.*

Alphonse SAGE, *secrétaire-général.*

Pierre MOÏNA.

Société Philotechnique.

MM. A. DE MONGIS, *secrétaire-perpétuel.*

DE LAPOMMERAYE.

Agence de Littérateurs.

M. Charles SOULLIER.

LE PUY.

Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce.

MM. Aimé GIRON, avocat.

Cyrille FISTON, lauréat des Jeux Floraux.

RODEZ.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de l'Aveyron.

MM. Le Vicomte d'ARMAGNAC.

L'abbé FIRMINHAC ancien curé de Sainte-Eulalie, de
Bordeaux.

Casalis DE FONDOUCE.

POULENC.

DE VALADY.

VESY, bibliothécaire de Rodez.

SAINT-REMY.

Société Archéologique.

MM. GAUTIER, ancien maire, *président.*

Marius GIRARD.

Adolphe MICHEL.

Cyprien TOURAME.

TOULON.

Groupe de Littérateurs Toulonnais.

MM. RIMBAUD, président de la Société académique.

L'HÔTE, président honoraire de la Société académique.

Jean AICARD, de la Société des gens de lettres.

TOULOUSE.

Académie des Jeux Floraux.

M. Le Comte Fernand de RESSÉGUIER, secrétaire perpétuel.

MM. HAMEL, modérateur.

VAÏSSE-CIBIEL, censeur.

VERSAILLES.

Société des Arts et Sciences morales de Seine-et-Oise.

M. le Baron DE BARGHON FORT-RIOU.

Institut des Provinces de France.

MM. Le Comte de TOULOUSE LAUTREC, *président* (château de Saint-Sauveur, par Lavour).

NOGUIER, président de la Société archéologique de Béziers.

Louis ROSTAN, conseiller général du Var.

J. VALÈRE-MARTIN, Inspecteur des monuments historiques de Vaucluse.

L. DE GARIDEL, de l'Académie d'Aix.

Le Comte GASTON DE SAPORTA, de l'Académie d'Aix.

Sociétés Savantes

Non représentées par des délégués, qui ont envoyé leur adhésion au Comité littéraire du Centenaire.

MILAN.

Institut Royal Lombard.

CANNES.

Société des Sciences Naturelles et Historiques.

CHALONS-SUR-SAÔNE.

Société d'histoire et d'Archéologie.

Adhésions adressées au Comité Littéraire par

S. Exc. M. le Duc DECAZES, Ministre des Affaires Etrangères.

S. Exc. M. DE CUMONT, Ministre de l'Instruction Publique.

S. Exc. le Comte CITTADELLA, Sénateur, Président du
comité Pétrarquesque de Padoue et d'Arquà.

MM. A. BARBIER, de l'Académie française.

J. AUTRAN. id.

E. EGGER, de l'Institut.

Joséphin SOULARY, de Lyon.

Le Commandeur STRAMBIO, Consul général d'Italie à
Marseille.

M. DE RAMEL, Sous-Préfet d'Apt.

M. TACUSSEL, Maire de Vaucluse.

M. CESARE GUASTI, Secrétaire de l'Académie Royale de
la Crusca.

LAURÉATS

CONCOURS PROVENÇAL

Pièce de vers en l'honneur de Pétrarque.

- 1^{er} Prix. — *Vase de Sèvres* offert par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — M. A. ARNAVIELLE, Alais.
- 2^{me} Prix. — *Gravure* (d'une valeur de 100 fr.), offerte par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — M. Jean MONNÉ, Marseille.
- 3^{me} Prix. — *Médaille d'argent* offerte par la ville d'Avignon. — M. E. Négrin, Nice.
-

POÉSIES COURONNÉES

PREMIER PRIX

A PETRARCO, PÈR SOUN CINQUEN CENTENARI

Parla de Lengadò.

Amor mi manda quel dolce pensiero,
Che secretario antico è fra noi due ;
E mi conforta, e dice che non fue
Mal, com' or, presto a quel ch' i' bramo e spero.

PETRARCA (*Sonetto CXVI*).

O prince de la pouësio,
O caste e sublime amoureux
Qu'à Vau-cluso vint ans l'amour tenguè febrous
Dins l'amarun e l'ambrousio,
Pas mai que d'avé vist la ciho,
De Lauro un jour pregant davans Diéu mort en crous !

O moun bèu, o moun dous Petrarco,
D'abord, o moun mèstre Italian,
Qu'à toun grand souveni m'estaco mai d'un liam,
Iéu tout pichot e tu mounarco ;
D'abord que la Muso m'enarco,
Qu'un aut amour també tèn moun cor badaliant,

M'agrado, vers lou ro sauvage
De mounte gisclo lou sourgent
Desempièi cinq cents ans cantant toun noum tant gènt,
Per te moustra moun fièr servage,
De segre iuèi lou roumavage
Que das païs roumans buto la noblo gent.

Zôu ! que fresigue ma zambougno,
O zambougnaire, en toun ounou !
E te diras, amount, que soun pas morts, oh ! nou !
Tous vièls troubaïres à grand pougno ;
Sempre lou grel sort de la bougno,
Lou felibre au troubaïre aro fai cadenou.

Zôu ! que lou felibre te cante !
Car tu qu'au nostre Gai-Sabé
Deves belèu ta trobo e toun amour també,
Nado autro vouès que mièl t'encante !
E, digo, quante autre son, quante
Per toun amo trevant e lou sause e l'abet

De Vau-cluso, au souspir de l'auro,
Sariè pu melicous plesi ?
Es pa 'qui lou parla que t'embriaigo à lesi,
Quand de la labro de ta Lauro
Toumbo dins toun cor, e lou lauro,
E ie boujo l'amour, en coumbour, deglesi ?

L'amour !.. oh ! la terriblo causo
Per lou cor que i'es coundana !
D'aquel be celestiau, d'aquel mau de dana

Quau pot aprigoundi l'encauso ?
Oh ! per atrouba l'ardit qu'auso
Lucha 'mb' un tau martire e lou vincre, ounte ana ?

A tu, Petrarco, aimaire illustre.
Qu'es bello la que t'a ravi !
De la femo tèn mens que dau blound serafi
Reva d'aut sus un blanc balustre ;
E de la veire en tant bèu lustre,
L'amires en estàsio e n'as lou cors rafi.

L'ailles, la sauro dono Sado,
L'ailles, e n'en siès esfraia ;
Per la fuge, en païs estrange as varaia,
Que de ta flamo es òufensado ;
Mès sempre l'as dins ta pensado,
E vers toun astre d'or siès lèu mai adraia !

L'ailles, e cremant de l'avedre,
La demandes d'amount, d'aval,
La demandes au riéu, à l'ecò de la val,
Au levantas coumo au souledre,
La naturo entièiro vos redre
De l'immense desir de toun cor en travail.

Ah ! paure de tu ! vai ! tresano,
Ah ! prègo e plouro longo-mai,
La bloundo das iuèls blus à tu sara jamai !..
Per tu pamens soun cors ie sano,
T'aimariè... mès sa vertu sano
La riblo à soun devé : qu'es elo espousò e mai.

Oh ! fraso que pode pas dire,
Que m'ard la lengo e lou parla :
Estrema sa doulou sens voulé l'assoula,
Beni soun mau e lou maudire,
Se desbounda dins lou martire,
E vers l'amour esters e divin s'envoula !..

Aqui toun trinfe, aqui l'eisemple
A segre, e, Petrarco inspira,
Ço qu'abro toun engènio e lou fai souspira
En estrambord que iéu countemple,
Aqui ço que t'a fach un temple
Mounte lou delembrîè vendra sempre espira.

De-qu'es, farot e bèu de croio,
D'avé fa pourado pertout,
D'avé vist papo e rèi, t'ounourant mai que tout,
Te fa largo aculienço e roio,
E d'un lausiè de belaroio
Lou pople au Capitòli estela ta grandou ?

De-qu'es l'ingrato poulitico
Mounte s'alargo toun esprit ?
Per tout ço qu'as reva, per tout ço qu'as escri
Sus l'Italio e Roumo antico
Te vèn glòrio patrioutico,
Per t'aima, t'amira, te lausa i'a qu'un crid !

Tout acò mor, tout acò passo,
Acò 's la pouusso dau cami
Que s'escabarto un cop que vous sès endourmi
Dins lou clot de la terro basso.
Mès de tu ço que soul trespasso
Lous ages e lous tems, o moun Petrarco ami,

Es toun amour per ta Laureto ;
E de Lauro viéu lou renoum
Dins l'immourtalita, Petrarco, de toun noum ;
E tant qu'alénara l'aureto,
Dau felibre la vouès pas breto,
Celebrara Petrarco e Lauro d'Avignoun.

E ma cantagno aici s'abouco,
Qu'espínche, iéu d'amour urous,
Au printemps renadiéu e liuèn dau mounde aurous,

Lauro e Petrarco sus lus bouco,
A l'oundo qu'aboundouso abouco,
A Vau-cluso chourla lous coubles amoureux !..

A. ARNAVIELLE.

Mai 1874.

DEUXIÈME PRIX

ODO A PETRARCO

La couronne est la récompense du mérite !

I

Desplego toun drapèu, o pople Prouvençau,
Anen, que de l'Amour es dubert lou missau ! —
Vène béure la santo joio,
Tu que de l'univers sies rèi, car ti cansoun
Au mounde trefouli baion la fernisoun
E l'estrambord emai la voio !

Lauro, emé sis iue dous, sèmpre atrivo li cor,
E Petrarco toujours escampo sis acord
Pèr soun amigo casto e blouso :
Dins si trelus d'antan Avignoun resplendis,
E sus noste Miejour lou printèms s'espandis,
Couchant lis aurasso neblouso !

Vau-cluso dins l'azur briho coume un soulèu ;
Lou Capitòli duerb si porto : — o pople, làu !
Vène t'enebria d'ambrousio !
Ti Felibre, abrama de poutouno e d'amour,
De sis amo ispirado an larga la cremour,
Dins un desbord de pouèsio !

Aubouro-te, patriò ! — O Coumtesso, à ti pèd,
Toun pople tremoulant se clino emé respèt,
E, davalant de l'Empirèio,

Petrarco te couròuno, — e nosto amo sourris,
Car es vuei qu'Italio, e Prouvènço, e Paris,
Maridon Lauro emé Mirèio !

II

Dins lou cor d'Avignoun aubre d'amour planta,
Tourna-mai portes flour. — E tu, Lauro, o bèuta,
Divino escandihado, espèro !
Estrasses noste dòu, e sies lou pur simbèu
Que reviéudo nosto amo e ie mostro dóu Bèu,
Dins lou prougrès, l'aubo prouspèro !

Ah ! laissez s'enaura moun delire vers tu,
O Petrarco ! — moun pitre a creba l'èstre estu
Que l'encadeno dins l'aspresso :
Abrasama, ferouge, à tu m'estacarai ;
E béurai toun alen, e te descatarai
Moun amo pleno d'amaresso !

La doulour que me poun, soulet la pos gari ;
Rousigo-me, soulèu d'amour, fai me mouri
Souto lou fio que me grasiho ;
La toumbo tèn ma migo, e la vole ! — e moun cor
Souspiro, nuech e jour, coume tu vers la mort,
E la mort noun barro mi ciho !

Laissez-me sus toun front pausa moun front cremant ;
Laissez-me dins tis iue nega mis iue ! — Bramant,
Sus ma vido la niue soubrejo...
Petrarco, pouèsio, o soubairan soulas !
Descato-me toun cor, car toun cor es un vas
Ounte l'amour au founs clarejo !

III

Apouloun duerb soun tèple, e Petrarco aparèi :
O pople, clinas-vous, éu de l'amour es rèi !
Iéu, que siéu d'amour countemplaire,

Iéu, vese toun front blous, divin enamoura,
E de-longo vers tu mis iue soun auboura,
Vers tu, celèste pivelaire !

Toun amour es plus founs que lou cèu e la mar !
Dins tu noun i'a plus rèn ni d'escur ni d'amar,
E brihes ansin qu'uno estello ;
Dins tu la joio canto, — e pos, sènso temour,
A Lauro, i pèd de Diéu, dire tout toun amour,
Car i'a plus rèn que l'empestello !

Dins toun corsubre-bèu i'a plus rèn de mourtau ;
Li cresten de la terro e dóu cèu li frountau,
Dins uno santo fernesio,
Tresanon à ta voues melicouso ! e toun iue
Es un uiau de fio que travèssò la niue,
Esbrihaudant de pouèsio !

Ta pouèsio es coume un mes de Mai flouri ;
Es lou mèu que garis li cor endoulouri ;
Es uno poutouno de flamo
Que vuejo dins li veno e trebau e soulas ;
Es la calanco fresco ounte anan, quand sian las,
Viéure d'amour e de calamo !

IV

I'a mai de cinq cènts an que Vau-cluso encanta
Trefoulissié, Petrarco, à toun divin canta ;
E, coume uno aubo d'esperanço,
Qu'aubouro dins l'azur sa vivo resplendour,
Dins nòsti cor, enca, de ta sublimo ardour,
Mounto la siavo remembranço !

E de la font que vèi ta caro riseja,
Di tousco perfumado, ounte vèn clareja
Lou front de ta divino Lauro,

S'eisalo un inne caste, un suau recounfort :
Es tu, soulèu d'amour, que mescles ti rai d'or
A sa cabeladuro sauro ;

Es tu qu'i plano d'Arle, au tèms de la meissoun,
Di calignaire fas espeli la cansoun ;

Emé ta liro encantarello

Enfades nòstis amo e nous pivelles ! — Tu,
Sies lou fièr Calendau courouna de vertu,
E Lauro es la fado Esterello !

Elo es la glòri, — tu, vas vers elo, amoureux !
Es la Fe, — vers soun lum t'alandes, arderous !

Es la bèuta, — tu sies li crèire !

Elo es nosto Prouvènço, — e sian rejouveni
De vèire lou passat que trais sus l'aveni
Tout lou trelus de nòsti rèire !

E, nous-autre, Petrarco, inefablo lusour !
A ti pèd nous clinan, pèr béure à toun eissourg
Aquel amour que Diéu soul douno ;
E coume es de l'amour que vèn la liberta,
O rèi d'amour, venèn, de l'inmourtalita,
Sus toun front pausa la courouno !

JAN MONNÉ.

Marsiho, Jun 1874.

Sonnet sur Pétrarque.

1^{ers} Prix. — *Statue de la Vénus d'Arles* offerte par M. le
Comte du Demaine, Maire d'Avignon. — M. An-
selme MATHIEU, Avignon.

Rameau d'olivier offert par la Société des langues roma-
nes de Montpellier. — M. FRIZET, Pernes.

Médaille d'or offerte par l'Académie d'Aix. — M. Jules
GAILLARD, avocat (Avignon.)

2^{me} Prix. — *Une gravure* (valeur de 100 fr.), offerte par
M. le Ministre de l'Instruction publique et des
Beaux-Arts. — M. LANGLADE, Lansargues (Hé-
rault).

1^{re} Mention honorable. — *Médaille de bronze* offerte
par la ville d'Avignon. — M. A. VERDOT, Marseille.

2^{me} Mention honorable. — *Médaille de bronze* offerte
par la ville d'Avignon. — M. Joseph ROUX, de
Saint-Silvain (Corrèze).

POÉSIES COURONNÉES

PREMIERS PRIX

LOU BAN

Petrarco, à l'oumbrino di sagno,
Sus lou tantost d'un jour d'estiéu,
Destousco Lauro que se bagno,
Mai resplendènto que lou riéu.

Souspresso, sa pudour se lagno
E soun cor jito un crid vers Diéu ;
Mai, femo, trovo la magagno
D'escoundre soun cors tentatiéu :

Espousco l'aigo, la bacello,
E tèis ansin un ridèu blu
E blanc, que mounto dins lis aubo ;

D'un velet de perlo enmantello
E soun bèu nus e sa vertu
Coume dins li ple d'uno raubo !

Ansèume MATIÉU.

LI DOUS TRIOUNFLE

Un jour, — soulènne jour qu'a retengu l'Istòri, —
Folo d'entousiasme e declamant si vers,
Roumo pourtè Petrarco au Tèmple de memòri
E lou couronné d'or au noum de l'univers.

Pèr lou Pouèto urous jour subre-bèu e flòri !
En tout païs, di dous cousta de l'Aigo-vers
Dón globe ; de pertout, de l'Adrè, de l'Avers,
Soun grand noum brusiguè dins un inne de glòri !

E Lauro à Santo Claro, en Avignoun, bessai
Pregavo entandóumens, au devé sèmpre mai
Fidèlo, e vinceiris dóu tentatour inmounde.

O Vertu poudèrouso ! o sublimo foulié !
Lauro, simplo, coumplis lou prefa journadié,
A l'ouro que Petrarco estrementis lou mounde !

M. FRIZET.

Ais, 4 de Jun 1874.

A PETRARCO

Di roussignòu e di troubaire
Vejaqui l'ouro..... (*Calendau*).

Li roso qu'as jitado en de « plueio flourido »
A ta Lauro, es de flour que noun se passiran :
L'amour es lou soulèu que n'a fa l'espelido,
E pèr eigagno vivo es de lagremo qu'an ;

Lou parfum de ti roso e de ti margarido
Se noumo pouèsio ; e pèr acò vous fan
Un eterne printèms de glòri benesido
Mounte enfin, tóuti dous, caminas triounfant.

Un amoureux trelus aro vous envireuno ;
Chasque siècle, à soun tour, vous jito sa courouno
E saludo, en passant, vosto inmourtalita ;

E rên qu'en aprouchant de ta divino amado
Pèr ie porge uno flour à peno perfumado,
De-fes vous rèsto au front un rai de sa bèuta.

JULI GAILLARD.

Avignoun, Jun, 1874.

DEUXIÈME PRIX

A PETRARCA

Lou cros de longa a ce qu'es siéu,
A nautres ce que toujours viéu !

Se dau grand Miquèl-Ange aviéu lou saupre-faire,
D'un roucas barrulat das acrins dau Ventous
Fariéi una estatua au dasard auturous,
Couma las gaubissié lou divin escultaire.

Sa man guerla tendrié la lira dau troubaire,
L'autra moustrant dau cèl las claras prefoundous ;
Sa còurouna sarié de roure, ram e flous,
Enblèma dau savènt, dau tribun, dau cantaire ;

Pièi, sus lou pedestal fariéi contra una font,
Jout un laurié, l'Amour que ploura e se rescond,
Emb' aiçò 'n lettras d'or : — Italian de naissença,

A l'immourtalitat s'agandiguèt d'un saut ;
Lous franceses l'an dich siéune pèr la sapiença,
Mès de cor sèmpre, sèmpre, es esta prouvençau.

LANGLADE.

Lansargues (Erau).

MENTIONS HONORABLES

LA COUMETO

Lumen in cœlo.

Dins li planuro celestialo
I'a de coumeto, pèr moumen,
Que passon, viajeiris reialo,
Marcant de grands evenimen.

D'un Rèi de l'Art l'oumbro inmourtalo,
Dôu founs dôu latin fliermamen,
S'avanço à majestous cop-d'alo
Vers un nouvèu courounamen.

— De toun cros a mounta, Prouvènço,
Un cant petejant de jouvènço
Qu'a fa ressauta li nacioun ;
E l'amo ardènto de Petrarco
Dins l'aire azuren passo... e marco
Ta superbo Resurreicioun !

Aug. VERDOT.

Marsiho, 13 de Jun 1874.

A PETRARCO

Parla de Limousin.

Aquel grand parla 's mor ! — Non, dèr !

Pendènt que la tièuta vesino
Dôus Papos èro lou sejour,
Petrarco, l'auvias nèt e jour
La pouèsio limousino !

Ati prenguèras quelo ardour
Que bourlavo dins ta peitrino ;
Ati pusèras ta dóutrino ;
Ati couneguèras l'amour !

Salut à las musas parentas !..
Loung-tèms, loung-tèms indiferentas,
Anè se parlou à cor dubert :

Talèu que las fèias revènou,
Eital s'apellon, eital s'avènou
Lous auselous muts tout l'ivèr !

Jóusè ROUX,

Curat de Sant-Sivan (Courrezo).

Nòu de Mai 1874.

Sonnet traduit de Pétrarque.

1^{er} Prix. — *Couronne d'olivier en argent*, offerte par la Société Archéologique de Béziers. — Madame Rose-Anaïs ROUMANILLE, Avignon.

2^{me} Prix. — *Une gravure* (valeur de 100 francs), offerte par M. le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. — M. V. Lieutaud, Marseille.

3^{me} Prix. — *Médaille d'argent*, offerte par l'Académie du Gard. — M. Alphonze TAVAN, Marseille.

Mentions honorables : 1^{re} Mention. — *Médaille de bronze* offerte par la ville d'Avignon. — M. Camille ALLARY, Marseille

2^{me} Mention. *Médaille de bronze* offerte par la ville d'Avignon. — M. Louis MOUNET, Salon.

3^{me} Mention. — *Médaille de bronze* offerte par la ville d'Avignon, M. Achille MIR, Carcassonne.

PRIX SPÉCIAL

Médaille d'argent, à M. F. VIDAL, AIX, pour ses *tierço rimo*,
Lou Mie-Milenàri de Petrarco.

POÉSIES COURONNÉES

PREMIER PRIX

SONETTO CXLII

*Avvicinandosi al paese di Laura, sente la forza
del suo amore verso di lei.*

L'aura gentil che rasserena i poggi
Destando i fior per questo ombroso bosco,
Al soave suo spirto riconosco,
Per cui conven che 'n pena e 'n fama poggi.

Per ritrovar ove 'l cor lasso appoggi,
Fuggo dal mio natio dolce aere toscò;
Per far lume al pensier torbido e fosco,
Cerco 'l mio sole, e spero vederlo oggi.

Nel qual provo dolcezze tante e tali,
Ch' Amor per forza a lui mi riconduce;
Poi sì m'abbaglia, che 'l fuggir m' è tardo.

Io chiedere' a scampar non arme, anzi ali:
Ma perir mi da 'l Ciel per questa luce,
Che da lunge mi struggo, e da press' ardo.

SOUNET CXLII

(TRADUCIOUN)

*S'avesinant d'ou païs de Lauro, s'ent la forço
de soun amour pèr elo.*

L'auro gènto que fai colo e vau tant courous
E reviéudo li flour en aquest bos oumbrous,
Ah! coume à soun alen suau la recounèisse!
En peno em' en renoum dève pèr elo crèisse.

Pèr èstre ounte, tant las, moun cor se pauso urous,
De moun païs touscan fuge l'aire óudourous;
E pèr alumena ma niue fousco, me drèisse,
E cerque moun soulèu! l'espère: vai parèisse.

En éu esprove tant e de tàli douçour,
Que pèr forço vers éu me recoundus Amour;
Fugi, pièi, es trop tard, tant m'esbléujo e m'escraso!

D'alo me sauvarien; d'armo, noun. — Mai, lou Cèu
A peri me countano i rai d'aquéu soulèu
Que de liuen m'estransino, e que de près m'embraso.

ROSO-ANAÏS ROUMANILLE.

DEUXIÈME PRIX

SONETO CXXXI

*E sempre agitato, perchè Laura pòu farlo morir
e rinascere ad ogni stante.*

Or che 'l ciel e la terra e 'l vento tace,
E le fere e gli augelli il sonno affrena,
Notte 'l carro stellato in giro mena,
E nel suo letto il mar senz' onda giace ;

Veggio, penso, ardo, piango ; e chi mi sface
Sempre m' è innanzi per mia dolce pena :
Guerra è 'l mio stato, d' ira e di duol piena ;
E sol di lei pensando ho qualche pace.

Così sol d' una chiara fonte viva
Move 'l dolce e l' amaro ond' io mi pasco ;
Una man sola mi risana e punge.

E perquè 'l mio martir non giunga a riva,
Mille volte il dì moro e mille nasco ;
Tanto dalla salute mia son lunge.

SOUNET CXXXI

(TRADUCIOUN)

Aro, cèu, terro, vènt, tout se taiso eïça-bas ;
Bèsti fèro, auceloun, la souem leis encadeno ;
Lou Càrri viro au cèu dedins la nue sereno
E dins soun gourg la mar sèns erso jais en pas.

Viéu, pènsi, brùli, plóuri, e ma bourrello, ai las !
De-longo m'es davans — trop agradivo peno !
La guerro es moun ista, de lagno e de dòu pleno
— E pamens pènsi à-n-elo !... e n'ai qu'aquéu soulas !

Ansìn dêu meme eissourg eis aigo fresco e lindo
Vèn lou dous e l'amar que sèmpe me nourris ;
Ansìn la memo man me pico e me garis.

E pèr que sènso fin eici souffrìgui ansindo,
Dins un jour milo còup mouéri e tóurni mai viéu :
Las ! que moun garimen es luen, bèn luen de iéu !

V. LIEUTAUD.

Marsiho, lou dès de Jun 1874.

TROISIÈME PRIX

SONETTO CCXXXI

*Morta Laura, il passato, il presente, il futuro.
tutto gli è di tormento e di pena.*

La vita fugge e non s'arresta un' ora ;
E la morte vien dietro a gran giornate ;
E le cose presenti e le passate
Mi danno guerra e le future ancora ;

E 'l rimembrar e l' aspettar m' accora
Or quinci or quindi sì, che 'n veritate,
Se non ch' i' ho di me stesso pietate,
I' sarei già di questi pensier fora.

Tornami avanti s' alcun dolce mai
Ebbe 'l cor tristo ; e poi dall' altra parte
Veggio al mio navigar turbati i venti :

Veggio fortuna in porto, e stanco omai
Il mio nocchier, e rotte arbore e sarte,
E i lumi bei che mirar soglio, spenti.

SOUNET CCXXXI

(TRADUCIOUN)

La vido s'enfugis e noun s'arrèsto uno ouro,
La mort despachativo à grand pas vèn darrié ;
Lou passa, lou presènt e l'aveni parié
Ablassigon moun amo, e la paureto plouro !

Lou souveni pèr iéu es uno orro tempouro,
E l'espère me poung coume un ardènt guespié ;
Triste sort ! E pamens uno chato poudié
Esvali de moun ~~ser~~ lou mau que me desflouro.

Lauro revèn à iéu ! Mai se vese lou port,
Ounte lume e bonur clarejon dins li fueio,
Ma nau reçaup li tron, lou maïstre e la plueio ;
E dins un vira-d'iue m'atrove liuen dóu bord :
E rève encaro amour, felicitá, benèstre,
Quand, d'esfrai, moun pilotesclapol'aubremèstre!

Anfos TAVAN.

Marsiho, 5 Jun 1874.



CONCOURS FRANÇAIS

Sonnet sur Pétrarque.

- 1^{er} Prix ex-æquo. — *Coupe* offerte par M. Joséphin SOULARY et *Diplôme* de membre correspondant de la Société Littéraire de Lyon. — M. J. QUENIN, Vaison (Vaucluse). *Médaille d'or* offerte par l'Académie de Marseille. — M. le Baron de MEYRONNET-SAINT-MARC, Aix.
- 2^{me} Prix. — *Médaille de Vermeil* offerte par la Société des Lettres de Nice. — M. Hippolyte MATABON, Marseille.
- 3^{me} Prix. — *Médaille d'argent* offerte par l'Académie du Sonnet. — M. le Comte LAFOND, Paris.
- Mentions honorables. — 1^{re} Mention ex-æquo. — *Médailles de bronze* offertes par la ville d'Avignon et l'Académie du Sonnet. — M. Antoine ELWART, Paris. — M. Charles ARRIBAT, étudiant en droit, Aix. — M. Aimé GIRON, Puy-en-Velay. — M. Henri DOTTIN, Laval.
- 2^{me} Mention. — *Médaille de bronze* offerte par la ville d'Avignon. — M. MYRTEN, Paris.
-

POÉSIES COURONNÉES

PREMIERS PRIX

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

Vallis clausa.

I

AUTREFOIS

De dames, de seigneurs un brillant assemblage
Que leur beauté paraît plus que soie et velours,
Se donnant rendez-vous sous son paisible ombrage,
Aux fêtes de l'esprit y consacraient leurs jours.

Du fleuve, sur le soir, couronnés de feuillage,
Au son des instruments ils descendaient le cours ;
Pétrarque, regrettant de rester au rivage.
Suivait des yeux la barque où flottaient ses amours.

Culte de la beauté, de Dieu, de la patrie,
Sentiments généreux dont la source est tarie,
Sur les âmes alors vous étiez tout-puissants !

O nobles chants d'amour et de chevalerie !
O langue aux sons si doux, par la Muse chérie,
Aujourd'hui qui fera revivre tes accents ?

II

AUJOURD'HUI

Hors d'ici les rêveurs ! Travailleurs, à l'ouvrage !
On entend vibrer l'air sous le choc des marteaux ;
Le ciel bleu disparaît sous un épais nuage :
Les usines ont pris la place des châteaux.

L'industrie est maîtresse. — A son vulgaire usage,
O Fontaine sacrée, on asservit tes eaux !
Au figuier séculaire on marque l'étiage ;
La force du courant se chiffre par chevaux !

O Poète, entends-tu ? c'est toi que l'on appelle ;
On te dit : « Pour rêver trouve d'autres endroits :
Les myrtes sont coupés, tu n'iras plus au bois. »

Mais au progrès du jour le poète est rebelle,
Et malgré les clameurs qui dominent sa voix,
Il cherche à réveiller les échos d'autrefois.

J. QUENIN.

VAUCLUSE A L'HEURE ACTUELLE

1874

A l'époque fatale où le monde incertain
Sent la terre trembler sous sa marche inconnue,
L'homme cherche sa voie : à l'horizon lointain
Son regard inquiet voudrait percer la nue.

Mais le ciel est muet et son effort est vain !
Les foyers sont laissés pour les bruits de la rue,
Et le Dieu de Sion n'est plus que le destin ;
Le droit est mort ; hurra ! pour la force qui tue !

Que dirais-tu de nous, ô Pétrarque ? l'amour
Occupait seul alors et la nuit et le jour,
Et Laure avait ton cœur, ton esprit, tout ton être.

Mais en nos jours troublés, ô poète, tes chants
S'éteindraient au milieu de nos cris discordants,
Et le temps pour aimer te manquerait... peut-être !

DE MEYRONNET-ST-MARC.

DEUXIÈME PRIX

LE ROCHER DE PÉTRARQUE

Cinq siècles n'auront pas vainement traversé
Le vallon où Pétrarque a promené sa Muse :
Dans les bois, la cognée a tant de fois passé !...
L'usine emplît de bruit le désert de Vaucluse.

De sa puissante main le Temps a renversé
La maison du Poète, et la Sorgue, confuse
En voyant sur ses bords son cours bouleversé,
Précipite ses flots qu'emprisonne l'écluse.

Pourtant le grand rocher est toujours là, debout,
Majestueux vieillard dont la tête chenue,
Aujourd'hui comme hier, interroge la nue.

Pareil à ce géant qui doit survivre à tout,
Le front ceint de laurier, apparaît dans l'histoire
Celui dont la mort fit le tourment et la gloire !

Hippolyte MATABON.

Ode sur Pétrarque.

1^{er} Prix. — *Violette d'argent* (prix Fortuné Pin) offerte
par la Société Littéraire d'Apt. — M. Henri DE
LAGARDE, Lyon.

2^{me} Prix. — *Médaille de vermeil* offerte par l'Académie
des poètes de Paris. — M^{lle} Mélanie BOUROTTE,
Guéret.

3^{me} Prix. — *Médaille d'argent* offerte par l'Académie du
Gard. — M. Paul des HÉBRIDES, Carpentras.

Mentions honorables. — 1^{re} Mention. — *Médaille de
bronze* offerte par la ville d'Avignon. — M. PON-
SONNARD, Lyon.

2^{me} Mention. — *Médaille de bronze* offerte par la ville
d'Avignon. — M. Aimé GIRON, Puy-en-Velay.

3^{me} Mention. — *Médaille de bronze* offerte par la ville
d'Avignon. — M. Maurice LANOIX, Mazan (Vaucluse)

POÉSIES COURONNÉES

PREMIER PRIX

PÉTRARQUE

Vallon mystérieux, dont les grottes humides
Versent avec fracas sur les sables arides
Et les rocs calcinés,
Ces eaux qui dans leur chute, ainsi qu'une avalanche,
Font monter leur vapeur et leur poussière blanche
A nos yeux étonnés ;

Dieu créa dans tes flancs des contrastes sublimes :
Ici les rochers nus nous dérobent leurs cimes,
Là sur un tapis vert,
Claires et fraîches eaux, dans les plaines fleuries,
Vous glissez mollement à travers les prairies,
Au sortir du désert.

La Poésie est là ! ce contraste, c'est elle.
Sitôt que dans une âme elle met l'étincelle
Qui fait jaillir les vers
Comme un sol plein de fleurs, de rochers et d'abîmes,
Cette âme a des élans tristes, rians, sublimes,
Et des aspects divers.

Ne nous étonnons pas si, conduit par sa muse,
Pétrarque demandait au vallon de Vaucluse
Cette hospitalité :
Quels hôtes l'un pour l'autre ! et combien le poète
Ressemblait, doux et triste et sublime interprète,
Au lieu qu'il a chanté !

A Vaucluse, il n'est plus ni le grand politique,
Ni le chanfre latin du poème d'Afrique :
Philosophe, rhéteur,
Et clerc et diplomate et lauréat de Rome,
Se sont tous effacés : il ne reste que l'homme,
Son génie et son cœur.

Renonçant au latin d'Horace et de Lucrèce,
Magnifique lambeau,
Trop rude pour vêtir l'amoureuse tristesse
De son rythme nouveau,
Il prend dans son berceau la langue que Boccace,
Entre des langes d'or,
Recevait du vieux Dante ; il ajoute à sa grâce
Et l'embellit encor.

Sa muse prend l'essor et plane sur le monde :
Elle chante une femme blonde,
Aux cheveux d'or, aux yeux d'azur,
Austère et douce comme un ange,
Pour qui sans cesse, sort étrange,
Il flotte du désir à l'amour le plus pur.

Adieu, Rome, Paris ! adieu, bruits et poussière,
Triumphes éclatants dont l'orgueil l'enivra !
Honneurs et renommée ! adieu la terre entière !
L'univers, c'est ce coin où Laure se montra.

C'est là, le grand rêveur, seul avec la nature,
Qu'il parle aux bois, aux fleurs, à la source si pure,
Aux rochers secs et durs,
Ces premiers confidents des pages immortelles
Qui gardent en dépôt ses amours éternelles,
Pour les âges futurs.

Son cœur s'ouvre comme un livre :
La chanson et le sonnet
Laissent à chaque feuillet
Voir la lutte qui s'y livre.

La Raison combat l'amour,
Le cœur se révolte et plie ;
La raison devient folie,
La nuit envahit le jour.

Il sourit dans les pleurs, il craint dans l'espérance,
Il languit et ne peut ni vivre ni mourir :
Son bonheur est amer et douce sa souffrance,
Il aime tant ses maux qu'il n'en veut pas guérir.

La mort passe... plus rien. Cette Laure si belle,
L'ange qui le guida vers le bien, vers le beau,
Se dépouille dans le tombeau

Et remonte au ciel d'un coup d'aile,
De l'amant déchiré comme un triste lambeau,
Attirant le cœur après elle.

Quel naufrage ! Où donc est le port,
Passager foudroyé que la nuit environne ?
Au ciel, Laure t'attend : tresse-lui sa couronne
Dans le triomphe de la Mort !

Cinq siècles ont passé. La France et l'Italie,
La Provence, Avignon, ta seconde patrie,
T'apportent, ô Pétrarque, un tribut mérité.
Sur le théâtre de ta gloire,
Nous consacrons à ta mémoire
Le laurier toujours vert de l'immortalité.

Ton ombre plane encor sur ta chère vallée :
Quand la lune, montant dans la voûte étoilée,
Eclaircit les ombres du soir,
On t'a vu, le front ceint du laurier poétique,
Et pâle dans ton camail noir,
T'asseoir, toujours rêveur sous la porte gothique,
A la place où fut ton manoir.

Qu'ai-je dit ? le voilà ce seuil, une ruine,
Quelques pierres en tas sur le petit plateau,
Dans un sol rocailleux et triste, qui domine
Le squelette du vieux château.

Car c'est là que se sont abrités côte à côte
Ces illustres amis, l'évêque-cardinal
Et le poète, presque l'hôte
Du grand château seigneurial.

Gabriel Syméon, lorsqu'il vint d'Italie
Pour fléchir le genou sur ces mêmes débris,
Où deux siècles plus tôt s'abritait le génie,
Ne trouva plus que des brebis.

O grandeurs, ô néant ! indifférence humaine !
Si la gloire eut jamais des temples quelque part,
Au nom de notre orgueil, d'une époque si vaine
De son progrès,.. hélas ! surtout au nom de l'art,

Abritez et sauvez cette porte ogivale.
Que de grands souvenirs dans un si petit lieu !
C'est là que de l'amour la muse sans rivale
Chanta ses vains tourments... puis se tourna vers Dieu.

Marquis de LA GARDE.

DEUXIÈME PRIX

PÉTRARQUE

Silence !.. il va jeter sa note solennelle,
L'impassible crieur que l'on nomme le Temps.
Silence !.. un siècle tinte à l'horloge éternelle
Qui marque répétés l'hiver et le printemps.
L'aiguille en a cinq fois fait le tour séculaire,
Depuis que le poète, en son calme suaire,
Lumineux dans la nuit, du dernier sommeil dort ;
Et la postérité, sentinelle pieuse,
Garde contre l'oubli la couche glorieuse
Où repose Pétrarque, immortel dans la mort.

Les rafales du temps ont balayé l'espace,
Arraché les vieux murs à leurs fondations,
Renversé les états ou transformé leur face,
Dispersé dans la mort les générations...
Le monde ancien parfois a craqué sur ses bases ;
L'humanité fiévreuse, en ses changeantes phases,
A vu ses dieux d'un jour tomber sous son courroux ;
Mais du cercueil sacré se détournait la trombe :
La cendre du poète emplit encor sa tombe
Et les peuples émus s'y donnent rendez-vous.

Ah ! c'est beau de revivre en la suite des âges,
De rester immuable au milieu des débris,
De planer dans la nue au-dessus des orages,
Passionnant les cœurs de l'idéal épris !
C'est beau de rayonner comme un astre en sa gloire,
Comme une page d'or au livre de l'histoire,
Comme un foyer d'amour enveloppé d'encens !
C'est beau d'avoir fait sourdre un flot pur de la roche :
Le flot des nobles vers qui court de proche en proche
Versant l'ivresse à l'âme et non le trouble aux sens !

.

En vain les champs féconds où moissonne la foule
Étalent des épis l'or mouvant sous ses pas.
Et, des prospérités en vain le fleuve coule :
Autre est son opulence..... il n'y puisera pas !
En vain, pour l'embrasser courbant leurs diadèmes,
Les pasteurs des états vont l'acclamer eux-mêmes :
Il s'en montre peu fier : plus qu'eux n'est-il pas roi ?
Et s'il aime à sentir sur sa tête puissante,
Des successeurs de Pierre une main bénissante,
Ah ! ce n'est pas l'orgueil qui s'émeut... c'est la foi !

N'est-ce pas elle encor qui souffle à son génie
Dans les heures d'angoisse et de commun péril,
En inspiration militante et bénie,
La réprimande austère et le discours viril ?..
Le premier dans la lutte aux sombres jours de crises,
Il tente audacieux les nobles entreprises ;
Pour agir, un instant il cesse de chanter !
Il défend convaincu les légitimes causes.
Les projets valeureux avec les grandes choses,
Sans effort ni fatigue il sait les enfanter.

Et, comme le pontife ennobli sous l'étoile,
Il passe triomphant, élu par les élus !
Et la couronne, un jour tressée au Capitole,
Aux gloires de son front met un rayon de plus !.

Mais tout breuvage humain recèle, au fond du vase,
La gouttelette amère..... et l'enivrante extase,
D'un réveil douloureux est suivie à son tour.....
L'œil pourrait-il sourire alors que l'âme saigne ?
N'est-il point, par instants, des palmes qu'on dédaigne ?
Et qu'importe la gloire..... à qui cherche l'amour ?...

O Pétrarque, malgré l'amoureuse tristesse,
Heureux es-tu pourtant du virginal transport !
C'est l'immatériel que ton âme caresse,
Le rêve te fait grand, l'idéal te rend fort !
La femme a conservé sa robe d'innocence,
L'ange, son parfum chaste et sa pudique essence,
L'amour, ses fiers instincts, des passions vainqueurs :
Et, de son large vol mesurant l'étendue,
Le poète, écho vrai de la voix entendue,
A dit en s'élevant : « *Sursum !..* en haut les cœurs ! »

Sursum corda ! sursum à vous aussi, mes frères,
Poètes d'aujourd'hui, chantres des nouveaux jours :
De sommets en sommets et de sphères en sphères,
Il faut d'un même vol, il faut monter toujours.
Sursum !.. En bas s'éteint la lumière céleste...
L'humanité retombe en son penchant funeste,
Et devant les veaux d'or, se prosterne sans peur...
Sursum !.. Il appartient à qui chante, espère, aime,
D'opposer devant Dieu l'hymne sainte au blasphème :
Et l'encens d'un cœur pur à l'immonde vapeur !

Mélanie BOUROTTE.

TROISIÈME PRIX

PÉTRARQUE

O Laure, Laure, il t'ha esté besoing
D'aimer l'honneur et d'estre vertueuse !
(CLÉMENT MAROT.)

I

Oh ! ne me parlez pas de ce héros vulgaire
Qu'au pavois éleva le souffle populaire,
Et qu'un souffle nouveau jettera bas demain,
Héros qu'on voit surgir du milieu des batailles,
Grandir au sein des funérailles,
Fléau dont Dieu parfois frappe le genre humain !

Alexandre, Attila, Bonaparte ou Guillaume,
Ces lauriers fastueux qui ceignent votre heaume
Qu'ils coûtèrent, hélas ! de larmes et de sang !
Mais a-t-on jamais vu votre terrible épée,
De sang et de larmes trempée,
Fonder sur le granit un empire puissant ?

Non ! — Après la victoire arrive bientôt l'heure
Où râle de mourant, cris de veuve qui pleure,
Et sanglots d'orphelin, font un faisceau vainqueur ;
En clameur vengeresse au ciel leur voix s'élève,
Car celui qui frappe du glaive
Périra par le glaive, a dit le Christ Seigneur.

Mais que j'aime bien mieux ces lauriers plus modestes,
Ces lauriers, arrosés de sueurs moins funestes,
Qui ne provoquent pas la foudre dans le ciel,
Ces lauriers dont un jour on vit ta tête ceinte,
Pétrarque, quand dans son enceinte,
Rome t'applaudissait, lauréat immortel !

Oui, ce fut un grand jour pour cette vieille Rome
Le jour où, libre enfin, elle appelait un homme
Au trône glorieux des lettres et des arts,

Et décernait, du haut de son vieux Capitole,
Cette poétique auréole
Que n'obtinrent jamais ses maîtres, les Césars.

Jadis on avait vu dans cette même ville,
Mendiant les faveurs de la plèbe servile,
Parader sur un char de triomphe un Néron ;
Histrion couronné, lui-même ne put croire
A son triomphe dérisoire ;
Ces lauriers payés cher pesaient même à son front.

Mais ta gloire, ô Pétrarque, au moins elle était libre,
Quand on vit et la Seine et les rives du Tibre
Faire germer pour toi le laurier triomphal,
Et deux grandes cités qui se disputaient même
Pour t'offrir ce beau diadème
Dont le bandeau des rois n'est qu'un pâle rival.

Aujourd'hui, que serait Achille sans Homère ?
La verge de Tacite a fait vivre Tibère ;
Héros que l'on célèbre ou tyran que l'on hait,
Pour que le monde un jour encense vos statues
Où les foule aux pieds abattues,
Il faut que le génie ait dicté votre arrêt.

• II

Sous le ciel d'Arezzo, dès l'aube de ta vie,
Enfant, tu l'entendais cette voix qui convie
Ses élus au banquet de l'immortalité.
La Muse te berçait d'une main maternelle,
Elle te couvrait de son aile,
Trop heureux nourrisson pour la gloire allaité.

Mais l'enfant ne devient homme, s'il ne s'abreuve
De bonne heure à la coupe amère de l'épreuve :
Bientôt tu subissais les injures du sort ;

Il te fallait quitter le sol de la patrie.
Le ciel bleu de ton Étrurie
Et savourer l'exil, hélas ! bien jeune encor.

Or, tu vins en ces jours abriter ton enfance
Sous le ciel toujours pur aussi de la Provence,
Terre du gai-savoir, du soleil, de l'amour.
Des feux de la tiare à cette heure embellie,

Notre Provence, autre Italie,
Te sembla la patrie encor... mais pour un jour...

Tu grandissais pourtant. Oh ! dis-nous quelle flamme,
Superbe adolescent, fit bouillonner ton âme.
Pour quel amour ton cœur a-t-il d'abord chanté ?
Je le sais, ton amour, dans sa flamme naissante :

Il fut pour la patrie absente,
Il fut pour l'Italie et pour la liberté.

Italie, Italie, ô la reine du monde,
O toi qui de ton sein, mère à jamais féconde,
Fis germer les héros alors comme aux grands jours ;
Toi qui portes un nom que jamais on n'oublie,

A tes fils, ô noble Italie,
Toi qui sais inspirer d'ineffables amours.

En ces jours tourmentés, non, tu n'étais plus libre :
Des plaines du Tessin aux rivages du Tibre,
On te voyait, hélas ! en proie à vingt tyrans,
Sous leur talon de fer la poitrine oppressée :

Mais de ta splendeur éclipsée,
Qu'étaient-ils devenus tous ces vieux courtisans ?

Ils offraient à César leur encens mercenaire ;
Mais Pétrarque te vit : il reconnut sa mère,
Belle encor sous le pied du César triomphant.
Belle dans ses haillons. Son âme fut ravie,

A ton culte il voua sa vie :
Ah ! le premier amour, c'est l'amour de l'enfant !...

Mais faut-il dérouler les pages de l'histoire ?
Faut-il, gravant son nom sur le marbre ou l'ivoire,
Le montrer dominant et Guelfes et Germains,
Ou le peindre, au plus fort des discordes civiles,
Arbitre entre princes et villes
Seul arrachant parfois les armes de leurs mains ?...

III

Que t'importaient alors ces triomphes vulgaires ?
Déjà ton cœur, en proie à de cruelles guerres,
A des penses plus hauts n'était-il pas lié ?
Oh ! le nom, le doux nom que tout redit encore,
Le nom immortel de ta Laure,
O Pétrarque, aujourd'hui serait-il oublié ?

Tu l'entrevis, un jour de la sainte semaine,
Si belle en ses vingts ans, mais si pure qu'à peine
La brise de son souffle eût osé l'effleurer !
Ah ! pourquoi la vis-tu, cette beauté céleste ?
Pourquoi, sous son voile modeste,
Ses yeux jusqu'à ton cœur surent-ils pénétrer ?

Elle n'est point à toi, chantre ému de ses charmes :
Rien ne la séduira, ni sourires ni larmes ;
Cantilènes, sonnets, vous ne la vaincrez point :
Laure est épouse et mère, et fière autant que belle ;
Vingt ans elle sera rebelle :
Elle veut qu'on l'admire et qu'on l'aime de loin.

A peine si, parfois, d'un fugitif sourire
Elle réveillera les accents de ta lyre,
Que tu voudrais suspendre aux saules du chemin.
Elle t'aima pourtant : un jour, plus amicale,
Craignant peut-être une rivale,
On la vit en passant qui te tendait la main.

Ah ! fuis, fuis, malheureux ! il en est temps encore,
Quitte ces bords trop pleins du souvenir de Laure,
Va cueillir les lauriers qui germent sous tes pas.
Gloire, fortune, honneurs, à l'oubli tout t'invite,
Mais en vain tout te sollicite,
Pauvre captif ! l'oubli, l'oubli seul ne vient pas.

Telle autrefois, dit-on, pendant la nuit sereine,
Chantait sur son rocher la trompeuse Sirène :
En vain le nautonnier naviguant sur ses mers
Eût-il voulu fuir loin de la plage traîtresse :
Bientôt la voix enchanteresse,
Enivré l'attirait au sein des flots amers.

Ainsi, flottant toujours de l'espoir à la crainte,
Attendant un retour, redoutant une feinte,
Vingt ans gronda l'orage en ton sein oppressé,
Et vingt ans l'on te vit, traînant la même chaîne,
Vivant d'une illusion vaine,
Retourner l'aiguillon dans ton cœur enfoncé.

IV

O vous, bords enchanteurs, ô rochers, ô prairies,
O montagnes qu'il a si souvent attendries,
Et toi, source fameuse, et toi, vallon sacré,
O confidents discrets de ses douleurs plaintives,
C'est donc là, c'est là sur ces rives,
Que Pétrarque chanta, que Pétrarque a pleuré !

Oui, Pétrarque a pleuré comme pleurait Homère,
Comme pleura David dans sa douleur amère,
Comme Jeanne, plus tard, pleura sur son bûcher !
Le génie et l'amour sont deux sources de larmes.

O pleurs, que vous avez de charmes !
Quand le cœur est trop plein, il lui faut s'épancher !...

Coulez des yeux de l'homme, ah ! coulez, pleurs suaves !
J'aime à vous voir perler à l'œil ardent des braves,
J'aime quand vous baignez un visage de feu.
O larmes de regret, d'espoir ou de tendresse,
Non, non, vous n'êtes point faiblesse :
Vous êtes une voix et pour l'homme et pour Dieu !

Longtemps ce fut la voix qui parlait à la terre ;
Laure, elle te disait : J'aime, je crains, j'espère...
Puis un jour vers le Ciel on la vit s'élever.
O Laure, tu venais aux voûtes éternelles
De voler, déployant tes ailes :
C'est là que son regard devait te retrouver.

Pétrarque avait aimé ta beauté passagère,
O Laure ! mais un jour son éclat éphémère
Sur le seuil d'une tombe, hélas ! s'évanouit.
Il comprit : il voulut, ô beauté sans nuage,
T'aimer pour l'aimer davantage,
Et vers le ciel enfin son cœur s'épanouit.

V

Écho de ce vallon, de ta grotte sonore,
Qui toujours nous redis ces noms : Pétrarque et Laure,
Oh ! redis-nous aussi ce que fut leur amour.
Ce fut un amour pur : à sa lueur ardente,
Comme Béatrix guidait Dante,
Laure guida Pétrarque à l'éternel séjour.

Idéal ravissant des amours éternelles,
O Béatrix, ô Laure, ainsi que sœurs jumelles,
Faites pour vous comprendre et vous tendre la main,
Toi qui descends du ciel, toi qui viens de la terre,
Toutes deux à votre lumière,
Des célestes hauteurs montrez-nous le chemin.

De vous nous apprendrons que l'amour, pure flamme,
L'amour, lorsqu'il rayonne à l'horizon d'une âme,
L'agrandit, et la rend forte pour le combat.
C'est le soleil des cœurs, c'est lui qui vivifie,
 La fournaise qui purifie,
Lui qui sait relever ce que la chair abat.

Mais dites-nous aussi sur quoi l'amour se fonde ;
Dites-nous qu'il n'est pas la passion immonde
Qui cherche le plaisir aux dépens du devoir :
Cela n'est pas l'amour, c'en est le sacrilège !
 Non, l'amour ce n'est pas un piège
Que tend à la vertu le vice à bout d'espoir.

O Laure, sur ton front où la pudeur rayonne,
Qu'il ne s'avise pas de poser la couronne
Celui qui croit aimer sans avoir combattu.
La seule main qui soit en ce grand jour de fête
 Digne de couronner ta tête,
C'est la main de l'amour, frère de la vertu.

Amour ! vertu ! deux noms immortels que les hommes
N'ont que trop oubliés dans le siècle où nous sommes ;
Ah ! puissent à ces noms tous les cœurs palpiter !
O femmes, levez-vous, chastes comme était Laure ;
 Nous trouverons peut-être encore
Un Pétrarque nouveau qui viendra vous chanter.

VI

Cinq siècles ont passé sur sa tombe modeste ;
Les révolutions emportent tout le reste,
Du toit couvert de chaume à l'orgueilleuse tour,
La tombe de Pétrarque a bravé la tempête,
 Et toujours brille sur sa tête
Le laurier qu'il devait au génie, à l'amour.

Et pour protester mieux contre la loi du glaive,
Voici qu'en ce grand jour le monde entier se lève :
Il honore sa tombe, il chante son trépas.
Plaisirs, fortune, honneurs, le dieu qu'hier la foule
Encensait, aujourd'hui s'écroule :
Génie, Amour, Vertu, vous seuls ne mourez pas !...

PAUL DES HÉBRIDES.

Carpentras, Mai 1874.

Sonnet traduit de Pétrarque.

Prix spécial (traduction complète des sonnets de Pétrarque). — *Médaille d'or* offerte par l'Académie de Bordeaux. — M. Ph. LE DUC, inspecteur des forêts, Lons-le-Saulnier.

1^{er} Prix. — *Médaille de vermeil* offerte par la Société de statistique de Marseille. — M. d'AUDEVILLE, Sous-Préfet de Villefranche.

2^{me} Prix ex-æquo. — *Médaille d'argent* offerte par la Société littéraire de l'Ain. — M. BOURSAULT, Paris.
— *Médaille d'argent* offerte par l'Académie du Sonnet. — Le R. P. BARET, Oblat de Marie, aumônier de N.-D.-de-la-Garde, Marseille.

Mentions honorables. — 1^{re} mention ex-æquo. — *Médailles d'argent* offertes par la Société d'études de Draguignan et les Académiciens du Var. — M. DE MARTONNE, Roanne. — M. Charles BESSAT, avocat, Aix.

2^{me} Mention. — *Médaille de bronze* offerte par la ville d'Avignon. — M. Edmond PY, Sorreze.

3^{me} Mention. — *Médaille de bronze* offerte par la ville d'Avignon. — Louis GUIBERT, Limoges.

4^{me} Mention. — *Médaille de bronze* offerte par la ville d'Avignon. — M. Henri GUILLEMOT, ancien Conseiller d'Etat, Paris.

POÉSIES COURONNÉES

PRIX SPÉCIAL

SONNET CCCXII (1)

Tennemi Amor anni vent' uno ardendo.

Vingt-et-un ans durant, d'amour pur j'ai brûlé,
Dans l'espoir d'être heureux toujours crédule et ferme ;
Et, depuis qu'on creusa la tombe qui l'enferme,
Pour Laure encor dix ans mes larmes ont coulé.

A la fin je suis las. En moi j'ai refoulé
Cette erreur où du bien s'est presque éteint le germe,
De mon terrestre exil voici venir le terme ;
A Dieu j'offre ce cœur qu'un regard a troublé.

Oh ! combien je regrette, au déclin de la vie,
La folle illusion si longtemps poursuivie,
Et tant de jours perdus pour mon amendement !

O toi qui mis mon âme en sa prison charnelle,
Préserve-moi, Seigneur, de la peine éternelle.
Je ne m'en défends pas, j'ai failli grandement.

P. LE DUC.

(1) Le manuscrit qui a obtenu le prix spécial de traduction (médaillon d'or) comprend tous les sonnets de Pétrarque (317). Il est intitulé : *Les Sonnets de Pétrarque, traduction complète en sonnets réguliers, avec introduction et commentaires puisés aux meilleures sources*. L'auteur, M. Philibert Le Duc, se dispose à le faire éditer. Nous avons reproduit l'appréciation du Comité littéraire, et nous devons nous borner à publier ici, comme spécimen, la traduction du cccxii sonnet, dans lequel Pétrarque précise la longue durée de son amour.

PREMIER PRIX

SONNET CCLXIX

*Zefiro torna, e 'l bel tempo rimena,
E i fiori e l' erbe, sua dolce famiglia, etc.
(PÉTRARQUE).*

Un vent tiède et doux ramène les beaux jours ;
Des herbes et des fleurs naît la douce famille ;
Le rossignol gémit, l'hirondelle babille ;
Avril est rose et blanc ; mai va suivre son cours.

Comme le ciel est bleu ! Les prés sourient toujours ;
Le ciel a des baisers pour la terre, sa fille ;
La vie en tous les yeux parle, soupire et brille ;
Les cieux, la terre et l'onde ont des chansons d'amour.

Sur terre, seul, hélas ! je sanglote, pauvre âme !..
Mes cris plaintifs au ciel s'envolent vers la dame
Dont l'amour prit ma vie et ma félicité.

Vous n'êtes plus pour moi, prés fleuris, vertes plages,
Chants des petits oiseaux, beautés, rians visages,
Qu'un désert plein d'horreurs, par des monstres hanté !

SONNET CCXXXVII

*Nell' età sua più bella e più fiorita
Quand' aver suol Amor in noi più forza,
(PÉTRARQUE).*

Dans la fleur de ses jours, à cette heure enchantée
Où l'amour en nos cœurs parle et commande en roi,
Laissant sa forme humaine à la terre attristée,
Laure, en qui je vivais, Laure a fui loin de moi.

Belle et vivante, au ciel sans voile elle est montée.
D'en haut son âme encore est mon âme et ma loi ;
Viens, ô ma dernière heure ardemment souhaitée,
Aube d'une autre vie au séjour de la foi !..

Pareille à ma pensée, avec elle, près d'elle,
Que mon âme à son tour la suivant d'un coup d'aile,
Plane aux champs de l'azur, libre et joyeuse enfin.
Pour suivre, pour aimer au ciel celle que j'aime,
Le moment est heureux. Mourir à l'instant même,
Trois ans juste après elle, oh ! quelle douce fin !

—
SONNET CCLXXXVII

*Ite, rime dolenti, al duro sasso
Che 'l mio caro tesoro in terra asconde.
(PÉTRARQUE).*

Allez, mes vers plaintifs, à la funèbre pierre
Où tout cache à mes yeux mon céleste trésor.
Oh ! priez là... d'en haut elle me parle encor,
Bien que ces sombres lieux renferment sa poussière.

Dites-lui que le temps a brisé mon effort,
Et que, lassés des flots de la vie, onde amère,
Mes pas cherchent ses pas, recueillant sur la terre
Les vestiges sacrés de son rapide essor.

De ses jours, de sa mort, je ne parle que d'elle,
Mortelle en ces jours-là, maintenant immortelle,
Pour que ce monde l'aime et l'honore en tous lieux.

Oh ! quand viendra la mort, (son heure est déjà proche !)
Dites-lui d'accourir, joyeuse à mon approche,
Et me nommant tout haut, de me ravir aux cieux.

—
SONNET CCLIX

*Quanta invidia ti porto, avara terra,
Ch' abbracci quella cui veder m'è tolto...
(PÉTRARQUE).*

Tombe aux cruels baisers, terre, que je t'envie !
Toi dont les bras jaloux la cachent à mes yeux.
Tu me prends jusqu'à l'air où ses souris joyeux
Donnaient un peu de calme aux tourments de ma vie.

O ciel, je te l'envie ! en ton sein radieux
Tu le gardes ce bien vraiment digne d'envie.
Hélas ! pour rendre au corps l'âme ici-bas ravie,
Quelle puissante main ouvrit jamais les cieux ?

Ames, je vous l'envie, âmes que Laure appelle
Du nom chéri de sœurs, vous qui vivez près d'elle,
D'elle, mon tendre bien, tant aimée ici-bas !

Je te l'envie, ô mort, barbare et sombre maître !
Tu pris toute ma vie en prenant tout son être !
Tu me vois par ses yeux sans m'appeler, hélas !

D'AUDEVILLE.



CONCOURS MIXTE

(Français-Provençal-Italien).

Pièces sur Clémence Isaure.

- 1^{er} Prix. — *Églantine d'or* offerte par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. — Pièce française de M. MOUZIN Alexis, Avignon.
- 2^{me} Prix. *Médaille d'argent* offerte par la Société littéraire de l'Aveyron. — Pièce provençale de M. MALACHIE FRIZET, étudiant en droit à Aix (Pernes, Vaucluse.)
- 3^{me} Prix ex-æquo. *Médailles d'argent* offertes par la Société philomatique de Bordeaux. — Pièces françaises de M. AIMÉ GIRON, avocat au Puy-en-Velay, et de M. d'AUDEVILLE, Sous-Préfet de Villefranche.
- Mention honorable. — *Médaille de bronze* offerte par la ville d'Avignon. — Pièce en dialecte néo-roman de M. ACHILLE MIR, Carcassonne.
-

POÉSIES COURONNÉES

PREMIER PRIX

A CLÉMENCE ISAURE

I

Puisque nous faisons trêve à tout labeur vulgaire
Et qu'il nous est enfin donné
D'élever nos regards au-dessus de la terre;
Puisque de ses rayons la poésie éclaire
Notre ciel moins lourd, moins borné;

Puisque l'amour du lucre en nos âmes s'efface
Et qu'il cède un jour de pouvoir
Au culte saint de l'art qui l'éclipse et le chasse,
J'oserai t'évoquer, Isaure; prends ta place
A la fête du Gay-Sçavoir.

Sois des Muses la messagère,
Et si notre foule à tes yeux
Semble tout d'abord étrangère,
Ton cœur nous reconnaîtra mieux.
Ici tu ne verras ni pages,
Ni chevaliers; mais les visages
Te souriront comme jadis;
Plus de hautaines damoiselles,
Mais il n'en est pas moins de belles,
Et les troubadours ont des fils.

Lorsqu'au printemps le soleil perce
Les derniers brouillards attiédís,
Et, sous les vapeurs qu'il disperse,
Réveille les monts engourdis,
De ses splendeurs il les inonde;
Son rayon divin les féconde
Dès que sur leurs flancs il a lui,
Et de verdure il les décore,
Et des fleurs qu'il y fait éclore
Le parfum monte jusqu'à lui.

Ainsi, chaque printemps, ta rayonnante image,
Isaure, apparaît parmi nous,
Féconde nos esprits, pare notre langage,
Fait éclore nos chants où notre âme dégage
Pour toi son parfum le plus doux!

Ah! donne-nous l'ardeur qui s'exalte sans cesse,
L'ardeur que l'on portait en soi

Au temps où l'on fuyait toute indigne faiblesse,
Afin de s'égalier aux dames en noblesse,
Et, par-dessus toutes, à toi !

II

En ce temps de galanterie
Où la beauté dictait des lois,
Les chevaliers, dans les tournois,
Pour un regard jouaient leur vie ;
Les poètes donnaient gaîment
Un chef-d'œuvre pour un sourire ;
Sans cesse l'épée et la lyre
Rivalisaient de dévouement.

Aujourd'hui, dévorés d'une ambition vile,
Par l'âpre soif de l'or tous les cœurs sont flétris ;
Le talent se dégrade et se montre servile,
On en chiffre le prix.

Alors, au lieu d'être frivole,
L'amour grandissait les esprits ;
Pétrarque noblement épris
S'éleva jusqu'au Capitole.
L'amour, inspirateur des arts,
Vit avec orgueil une fête
Où brillait le front d'un poète
Sous la couronne des Césars !

Aujourd'hui, tristement déchu de sa puissance,
Au caprice soumis, à la terre attaché,
L'amour pour la plupart n'est qu'une jouissance,
Pour d'autres, un marché.

Alors, quand haletait la France
Sous l'étreinte de l'étranger,
Ses fils, ardents à la venger,
Sans faiblir bravaient la souffrance.

On vit une sublime enfant
Saisir le glaive et l'oriflamme,
Et vaincre, et d'un bûcher infâme
Faire un piédestal triomphant.

Aujourd'hui, notre France étouffe sous la honte
Des revers qu'en luttant naguère elle endura ;
Elle saigne et gémit, et l'étranger l'affronte :
Qui la relèvera?...

III

Oh ! si de ton regard la flamme bienfaisante,
Isaure, à ses reflets purifiait nos fronts,
Les chagrins de l'heure présente
A se dissiper seraient prompts.

Viens, et répands l'espoir ; viens, et montre à nos belles
L'art de poétiser, d'ennobler tous les cœurs :
Nous serons ennoblis par elles
Et prêts à vaincre nos vainqueurs.

Éveille une immense harmonie !
Que les rocs en soient ébranlés,
Et que les secrets du génie
Par elle nous soient révélés !
De gloire nous sommes avides ;
Notre pensée en phrases vides
Ne veut plus égarer son vol.
L'espoir fermente en notre tête,
Au lendemain de la tempête,
Comme le germe sous le sol.

Quand aux cris de Sparte en alarmés
L'immortel Tyrtée accourut,
Sa lyre, bien mieux que ses armes,
De Sparte assura le salut.

Isaure, à la France attristée
Il faut de nos jours un Tyrtée
Dont la bouche ait un noble accent,
Dont le regard lance la flamme
Et dont l'âme emprunte à ton âme
Un enthousiasme puissant !

Qu'il se dresse ! Et s'il fait vibrer à nos oreilles
Les plus beaux noms français des hommes d'autrefois
Et des femmes à toi pareilles,
Tous, nous répondrons à sa voix !
Ainsi de sa défaite un peuple se relève :
Pour endormir sa honte il chante son passé,
Jusqu'au jour où le fer achève
Ce que la lyre a commencé.

A. MOUZIN.

Avignon, 29 Juin 1874.

DEUXIÈME PRIX

CLEMENÇO ISAURO

AU FELIBRE ALBERT ARNAVIELLE

E moun amo idoulatro
Vers Jano, o Cleoupatro,
Fauto d'autre alimen,
Trèvo amourosamen.

F. MISTRAL. — *La Rèino Jano.*

I

Avès panca fini, pouèto malancòni ?
Enfèton, vesès pas ? tóuti vòsti sinfòni
E vòstis èr d'enterro-mort ;
Lou pople, vuei, sourris de vòsti lèngui mino :
Dóu tèms que pantaïas, éu, plus sage, camino !
E cour après li louvidor !

Es passa lou bèu tèms que lou mounde en plen aire
Escoutavo atentiéu l'auto voues di troubaire
E prenié goust à si cansoun,
Lou tèms qu'uno nacioun trasié cresenço e glòri,
Amor que dins soun sen cantavo e fasié flòri
Un fiéu ardènt de l'Elicoun !

Lou Prougrès a marcha : nosto epoco aferado,
Pèr un travai mourtau afebrido, furado,
A pas lou tèms de vous ausi !
Tout resclantis dóu brut que fan nòsti machino :
Lou Prouflé soul es diéu, a pèr tèmple l'Usino ;
Lou Vedèu d'or es pas gausi.

Adounc, paure pouèto, esclapo ta zambougno :
D'enfant devèngues ome, e n'agues pas vergougno
De ti semblable e de toun tèms !
Descènde dóu Parnasse e lèvo uno boutico ;
Emai que saches bèn engana la pratico,
Saras un grand ome e toustèms.

II

Ansin iéu escoutave aquelo voues renousso
E moun amo enterin pantaiavo, amourousso,
Dóu vièi tèms, de l'antico umour ;
E toun noum, o Clemènço, à mi bouco espiravo,
E pensave à Gantèume, à Garsendo la bravo,
Nòsti rèino de Court d'Amour !

A tu, Clemènço ! à tu que dins nosto Prouvènço
— Alor que resplendènto e forto de jouvènço
Escalustravo l'univers —
Traguères li tresor que Toulouso nous douno ;
Car vouliés que toujours i' aguèsse de courouno
Pèr engarlanda li bèu vers !

Ah ! cènt fes benura lou valerous troubaire
Que d'aquéu tèms venié, plasènt e lausenjaire,
A ti pèd, Rèino, se clina !
Em' un balans de tèsto escoutaves soun dire,
E pièi de ta flour d'or, bèn mai, de toun sourrire
Soun cant nouvèu èro estrena.

Qu'èro bèu ! de pertout e violò e mandoulino
Tradusien de l'amour la douço treboulino
E li souspir e li regrèt,
O bèn dóu Serventés, que sus li tèsto vibro,
La noto siblarello anavo, ardido e libro,
Destapa tóuti li secrèt !

III

O Clemènço, regardo ! Avèn plus rèn di paire :
Lis ome soun marchand, e li femo... n'i'a gaire
Que di pouèto agon soucit !
Éli pamens que Diéu permei li creaturo
Mandè pèr faire ama la Bèuta, la Naturo,
Tout ço qu' ispiro l'esperit.

Li femo !.. Ah ! parlen-n'en ! Aquéli que, valènto,
Se sauvon de l'ourrou de dóu Toumple qu'atalènto,
Jouino la mort li pren souvènt !
O de desesperanço e de cregnènço presso,
— O souveni pèr iéu toujour plen d'amaresso ! —
Van s'embarra dins un couvènt !

Mai d'aquéli que, sajo e forto, en noste mounde
Reston sènso trempa dins lou fangas inmounde
Lis amour noble de soun cor,
E que, fièro di vers e di siuen di Felibre
Coume tu, vers lou Bèu guidon soun esprit libre,
Soun engèni, sis estrambord ;

D'aquéli n'avèn plus, o Clemènço !.. Dins l'erso
Que sus lou siècle passo e derrabo e reverso
Tout ço qu'à l'artisto sourris,
Lou femelan se perd, cercant ço que cascaio,
Ço que briho lou mai, e soulamen pantaio
Di fanfarlucho de Paris...

IV

O Clemènço, au secours ! O rèino toulousenco,
Quito pèr un moumen li demoro rousenco
Ounte toun sèti es enaussa ;
Vène, que soustendras nosto amo segrenouso !
Vène, qu'enlusiras nosto epoco neblouso
De la resplendour dóu Passat !

Vène, que vujaras dintre lou cor di femo
Un pau de la passioun e de la grandour semo
Qu'espandiguères eïça-bas !
Ie dounaras un pau de la voio sanico
Que fai li caratère o que li purifíco ;
Vène, nous li reviéudaras.

Alor dóu Gai-Sabé veirés la nouvello èro
S'espandi, counsoula lou bon que desespèro
E dis Art e de la Vertu !
E di Troubaire encian la presènto linèio
Cantara dins sis inne en lengo de *Mirèio* :
Clemènço Isauro, glòri à tu !...

V

Que dise ? Moun esprit, pecaire ! s'embarluco,
E, tout amourousi dóu bèu pantai qu'aluco,
S'esperd en vano ravaríé ;
Fau canta dins un mounde afoula d'òupulènci,
Fau, mau-grat li desden, mau-grat lis insoulènci,
De tóuti se crèire paríé !

Mai enterin, pamens, de fes que i'a, ma Muso
Liuen di draïou coumun à s'esgara s'amuso
E ravassejo à l'infini ;
O Clemènço, au-jour-d'uei tristasso, desoulado
E, pèr lou vènt de mort que gingoulo, jalado,
Se souleio à toun souveni !

M. FRIZET.

Perno, 28 de Jun 1874.

—
TROISIÈMES PRIX (ex-æquo)
—

CLÉMENCE ISAURE

Qui chante dans le Nord aujourd'hui ? — Les machines,
Voix de fer et de feu disant l'hymne indompté
Des triomphes humains sur les forces divines,
Esclaves du génie et de la volonté !
Ce qui chante toujours dans le Midi, c'est l'âme
Dont la mer et ses flots, le soleil et sa flamme
Font les vives ardeurs et la mobilité !

Clémence Isaure ! au temps des chevaliers-poètes,
Où *Dieu, mon Roi, ma Dame* étaient tout le devoir,
Tu fis battre leur cœur pour de douces conquêtes,
Les fleurs que de tes mains ils venaient recevoir ;
Et du luth amoureux l'épée était jalouse !
Que ton verger fleurisse à jamais dans Toulouse,
O Reine des charmants tournois du Gay-Sçavoir !

II

Depuis, dans la tempête ou le calme du rêve,
Les fils de la patrie à tes pieds ont chanté !
— Mais, un jour, aux éclairs retentissants du glaive,
Tu penchas sous les pleurs ton beau front attristé ;
Serrant contre ton sein les fleurs d'or de tes fêtes,
Tu priais pour la France aux combats douloureux,
Car tes jeunes et doux poètes
Reprenaient pour mourir les armes de tes preux.

Le vent a balayé l'homicide fumée,
Et les plus généreux saignaient sous les plus forts ;
Tu leur montras alors ta fleur accoutumée.
Beaucoup auraient chanté, si beaucoup n'étaient morts !
— « Ah ! reprenez vos luths, mes enfants, pour la France ;
« Et vous retrouverez encore auprès de moi

 « Votre énergie et l'espérance,
« Car chanter, c'est prier ! Prier, c'est avoir foi !

« Oui, que l'*Ode* redise à l'histoire éternelle
« Ce passé qui promet la gloire à l'avenir,
« Et redemande aux cieux, où l'emporte son aile,
« Le secret tout-puissant de se ressouvenir ;
« Et vous saurez vouloir, et vous saurez attendre
« Pour redevenir grands et superbes encor !

 « Au plus digne Isaure vient tendre,
« Dans les roses de Mai, son amarante d'or !

« Chantez ! et que l'*Épître* aille, comme une abeille,
« Autour de nos travers bourdonner doucement ;
« Que sa flèche élégante en nos âmes réveille
« Le bon sens, la vertu, l'art et le sentiment !
« Sur les pas des aïeux aux mœurs pures et franches,
« Reprenez humblement l'antique et vrai chemin
 « Où mes violettes si blanches
« Fleurissent sans orgueil... et sans respect humain. »

« Et toi, souci d'argent, couronne l'*Élégie*
« Qui trouva dans son cœur les larmes de nos cœurs ;
« Qu'elle attarde son deuil dans la plaine rougie
« Où le sang des vaincus ajourne les vainqueurs !
« Que sa pitié, heurtant aux farouches Sodomes,
« Prêche l'amour aux fils de Caïn et d'Abel !
 « Pleurons debout comme des hommes :
« La dignité des pleurs est un retour au Ciel !

« Que l'esprit du vieux temps, aux façons peu sévères,
« Dans l'*Apologue* aimable éclate en liberté,
« Comme nos vins fameux sur le bord de nos verres,
« Sans amer scepticisme et sans méchanceté !
« Apprenons le devoir dans un malin sourire ;
« Qu'il règne dans nos mœurs et non pas dans nos lois !
 « Si bien faire est l'art de bien dire,
« J'offre la primevère au fin esprit gaulois.

« Et pour redevenir la France tout entière,
« Sachons joindre les mains et courber les genoux :
« Nos aïeux étaient grands et disaient leur prière !
« Si les choses de Dieu furent faites par nous,
« Si nous sommes toujours fils aînés de l'Église,
« Et si mon lis d'argent, chaque printemps, renaît,
 « Qu'un lis pieux immortalise
« Le plus beau cri de foi dans le plus beau *Sonnet* !

III

Depuis quatre cents ans, le luth d'Occitanie,
O France, fait chanter ton cœur et ton génie.
Sous l'orage des temps a sombré le passé :
Coutumes, lois, vertus ; — Pétrarque auprès de Laure
Dans la gloire est couché. Seule, Clémence Isaure
Vogue, une étoile au front, sur le flot courroucé.

Reprenons notre rôle humain dans la lumière.
La royauté du front est toujours la première ;
Le temps a mesuré la puissance du bras.
Peuple Franc, ton passé tient la croix et l'épée !
Pends en main le flambeau ! — De l'ombre dissipée,
Poète, homme et chrétien, tu ressusciteras !

Travaille, espère et crois. — Souviens-toi que deux femmes
Font encor palpiter le Midi dans leurs âmes.
Mais autour de Clémence, immortelle pour nous

Et dans sa fleur d'argent et dans sa fleur vermeille,
Que la France des preux et des troubadours veille...
Pour combattre, debout ; pour prier, à genoux !

Aimé GIRON.

A CLÉMENCE ISAURE

I

Mai n'est plus. Juin déjà vers l'été s'achemine.
Le rossignol s'est tu sur le bord des sentiers ;
Plus de neige embaumée aux buissons d'aubépine,
Plus de fleurs, plus de nids aux touffes d'égantiers.

L'été fuit. Sur le flanc de la verte colline,
Déjà la vigne montre aux yeux émerveillés
Ses perles d'émeraude, et la grappe s'incline,
En semant des rubis dans leurs riches colliers.

Mais c'en est fait, hélas !... De la bise d'automne,
Dans nos bois tourmentés, la plainte monotone
Dit à tous les échos que l'hiver va venir.

Isaure, quand tout meurt, toi seule es immortelle,
Fleur d'un divin printemps, rose toujours nouvelle,
Tu souris au passé, tu charmes l'avenir.

II

Dans un siècle de fer, aux champs d'Occitanie,
Quand ce monde et les lois n'avaient plus rien d'humain,
Tu parus, vierge pure, ô bienfaisant génie,
L'air inspiré, debout, et ta lyre à la main ;

Aux accents de ton cœur, céleste poésie,
Rois, peuples, chevaliers, vassal et suzerain,
Tout un siècle écouta, toute âme fut saisie,
Les guerres s'apaisaient, l'orgueil même eut un frein.

Ta lèvre avait la flamme et l'accent des prophètes.
Tu passas, le front haut, à travers les tempêtes,
Laissant ce monde impur meilleur et consolé.

Ainsi l'art, fils du ciel, sur la terre, en sa fange,
Passe et vit, sans jamais souiller ses ailes d'ange,
Et remonte vers Dieu, sublime, immaculé.

III

Muse de la patrie, illustre et chaste Isaure,
Dans Vacluse aujourd'hui s'ouvre une *Cour d'amour*,
Et pour mieux célébrer le doux chanfre de Laure,
Nous venons t'acclamer notre reine en ce jour.

Comme en ces temps fameux que tout un peuple honore,
Quand tu daignes bénir les chants du troubadour,
Quand de mai tout en fleurs luit la troisième aurore,
Et que du *gai savoir* tu présides la cour ;

Viens sourire à nos jeux, ô vierge Toulousaine,
Honneur de ta cité, sainte comme Germaine ⁽¹⁾,
Plus pure que les lys, plus noble que les rois ;

Étoile que Dieu mit au front du moyen-âge,
De nos livres en deuil riante et douce image,
Reviens nous consoler comme aux jours d'autrefois.

IV

Blessée au cœur, hélas ! notre France chérie
Cherchait aussi sa gloire et ne la trouvait plus.
Ses ennemis disaient (ô sombre raillerie !) :
« Ce peuple et son renom sont à jamais déchus. »

Mais aux pieds des autels de la vierge Marie,
Deux lis croissaient, brillants de grâce et de vertus ;
Ces anges, tu les vis bientôt, ô ma patrie,
Relever ta bannière et les fronts abattus.

(1) Sainte Germaine de Pibrac, honorée à Toulouse comme sainte Geneviève l'est à Paris.

Jeanne enfin retrouva ton épée et ta gloire,
Et reçut, tu le sais, pour prix de sa victoire,
La mort, comme Jésus, de la main des bourreaux.

L'autre, Isaure, saisit la lyre au lieu du glaive,
Et sur les fronts ravis passant comme un saint rêve
A sa voix vit surgir un peuple de héros.

V

Trop longtemps, noble Isaure, une ingrate mémoire
Sur le marbre et dans l'or n'a pas gravé ton nom ;
Mais qu'importe à l'honneur d'une sainte victoire
La clameur du Forum, l'éclat du Panthéon ?

Va, ton nom, comme Jeanne, a grandi notre histoire.
Plus grande que Judith, qu'Orphée ou Gédéon,
Resplendis près de Dieu sur un trône de gloire,
Et donne à notre oubli ton céleste pardon.

L'ombre cède aux rayons qu'en vain le temps jalouse...
Ton nom fait notre joie. Oh ! c'est fête à Toulouse,
Quand mai revient joyeux, le front paré de fleurs.

Vois, le pays de Laure à ta gloire est fidèle.
En ce jour fortuné, la Provence t'appelle
Et t'élève un autel au fond de tous les cœurs.

VI

Voilà qu'au *champ-fleury* s'assemble le florége (1).
Sous l'ormel enchanté commence le tournoi.

(1) A Avignon, les Cours d'amour se réunissaient dans un couvent dont les jardins prirent le nom de *champ-fleury*, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la porte St-Roch.

Ces Cours d'amour prirent le nom de florége, ou académie des fleurs, avant de s'appeler Jeux floraux.

Les réunions avaient lieu sous un ormeau (gieux sous l'ormel), ou à l'ombre d'un laurier.

De félibres fameux, Dieu ! quel brillant cortège !
Que de rivaux jaloux ! quel trouble ! que d'émoi !

Sans toi, sans ton secours, ô Muse, que ferai-je ?
Dame de ma pensée, Isaure, écoute-moi.
Hélas ! je suis vaincu, si rien ne me protège,
Si je te donne en vain mon amour et ma foi.

Je n'ai de soie et d'or, ni capel, ni cigale ⁽¹⁾,
Ni haut de chausses vert d'un drap que rien n'égale,
Ni branche de laurier, ni corset de velours.

Je suis un pauvre barde, et ma voix de fauvette
Sait à peine chanter la plus humble blueïte.....
Écoute-le du moins ce chant de mes amours :

VII

- « Douces fleurs d'ici-bas, premières violettes
- « Qui, sur les frais sentiers où vont nos jeunes ans,
- « Éveillez notre cœur, au chant des alouettes,
- « Et l'emplissez d'amour, de rêves et d'encens,

- « Avec vous que de joie, oh ! que d'hymnes de fêtes,
- « Sur les frêles rayons de ce divin printemps,
- « Montent, chastes et purs à nos fronts de poètes,
- « Semblent dissiper l'ombre et défier le temps !

- « Mais le vent de la mort emporte sur son aile
- « Cette heure qu'un beau rêve avait fait immortelle,
- « Et vous fuyez, ingrats, jours si courts, jours si doux !...

(1) Au douzième et au treizième siècle, les poètes introduits devant les Cours d'amour pour réciter leurs vers, étaient vêtus d'un corset de velours bordé d'or, d'un haut de chausses à pied vert, et d'un chaperon orné d'une cigale d'or ; ils devaient, pendant cette lecture, tenir à la main une branche de laurier.

(V. *Recherches sur les Cours d'amour* (Prés. Rolland) ; *Arms triomphaux* (Galaup de Chastant) ; *Documents hist. de Boccace sur Pétrarque* (marquis de Valori).

« Saint idéal du cœur, rêve où sourit un ange,
« Blancs lis, chastes parfums, bleu ciel querrien ne change,
« Premiers rêves d'amour, où vous en allez-vous ?

VIII

« J'ai levé mes regards au-delà de la terre ⁽¹⁾
« Où mon âme la cherche et ne la trouve plus.
« — Lève tes yeux au ciel, dit mon saint rêve, espère !
« Pour me trouver, regarde au séjour des élus.

« Monte, monte avec moi dans cette heureuse sphère,
« Où les biens d'ici-bas sont à jamais rendus :
« C'est là que veut t'aimer celle qui te fut chère,
« Si tes vœux, restés purs, sont enfin entendus. — »

Ainsi chanta Pétrarque, ainsi soupirait Dante.
Hélas ! ainsi toujours pleure toute âme aimante ;
Notre rêve terrestre est fugitif et vain.

Mais la foi le revêt de gloire et de lumières ;
Au front de l'ange aimé des visions premières
Notre immortel amour donne un éclat divin.

IX

O Laure, ô Béatrix, sœurs d'Isaure et des anges,
De grâce et de beauté trésors mystérieux,
Vous que fit naître Dieu pour dire ses louanges
Sous l'ormel enchanté des sommets radieux ;

Quand votre âme montait vers les saintes phalanges,
Dans l'Éden éternel, parmi les lis des cieux,
Vous disiez : « Je t'attends, ô mon corps, chastes langes,
« Vous qui fûtes là-bas mon voile gracieux ⁽²⁾ ;

(1) Imitation du sonnet de Pétrarque, CCLXI :
Levommi il mio pensier in parte ov' era
Quella ch' io cerco, e non ritrova in terra...

(2) Imitation du même sonnet de Pétrarque, CCLXI :
Te solo aspetto e quel che tanto amasti,
E laggioso è rimaso, *il mio bel velo*.

« Viens enfin, je t'attends, poète, dont la lyre
« Loin du ciel, loin de moi, si doucement soupire,
« Et dont le triste jour attend déjà le soir.
« Ici, Dieu change en fleurs d'impérissables charmes,
« Les vers brûlants d'amour, les chants trempés de larmes,
« Purs de désirs mortels, pleins d'immortel espoir. »

X

Toi, leur sainte compagne, Isaure, ô tendre rose
Dont le parfum suave embrase tous les cœurs,
Merveille de beauté, fleur, de l'amour éclore,
Vierge dont le sourire apaise nos douleurs ;

Toi qui sais maintenant la fin de toute chose,
Pourquoi de nos tourments là-haut naissent des fleurs,
Pourquoi le Paradis, où ton doux pied se pose,
Est au bout d'un chemin fait de doute et de pleurs.

Je languis, loin du jour d'allégresse angélique
Où nous irons cueillir dans le vallon mystique
Tes blancs lis, notre amour et ton brillant trésor.

Laisse-moi respirer leurs corolles célestes....
Et donne aux ménestrels, donne à leurs chants modestes,
Avec un saint baiser, tes églantines d'or.

— D'AUDEVILLE.

PRIX SPÉCIAL

OBJET D'ART, offert au *Poème sur Pétrarque*, composé
par un auteur du département de Vaucluse.
M. SABIN ARESSY, principal du Collège d'Orange.

—
A PÉTRARQUE

L'aube blanchit les monts de sa clarté confuse,
Le val s'éveille à peine au doux chant des oiseaux ;
Des flancs mystérieux des roches de Vaucluse,
La source, en bouillonnant, précipite ses eaux...

Et moi, seul en ces lieux — refuge de ta gloire,
Asile de lauriers et d'amour embaumé, —
Je viens, obscur poète, évoquer ta mémoire,
Pétrarque, ô mon poète aimé!

Tout ici de tes pas semble garder l'empreinte,
Dans l'air comme un parfum monte ton souvenir;
Le flot pleure à l'écho de l'amoureuse plainte
Que ton cœur débordant ne pouvait contenir.
Érudit, philosophe, orateur, politique,
Qu'ont les faveurs des rois ou d'un peuple ennobli,
Autant que tes labeurs ton amour poétique
Survit, avec Laure, à l'oubli.

Te voici tel qu'un jour la vision céleste
Te surprit dans le temple à genoux devant Dieu.
Femme au maintien divin, souriante et modeste,
Elle passe, effleurant les dalles du saint lieu...
En extase soudain, épris de tant de charmes,
Tu sentis s'allumer en toi, près des autels,
L'amour qui te devait arracher tant de larmes
Et dicter des chants immortels.

Au foyer de ton cœur, va, n'éteins pas la flamme,
Des feux dont tu brûlas ton génie est éclos!
Laisse couler tes pleurs et s'exhaler ton âme,
Nos cœurs à l'unisson vibrent à tes sanglots!
De l'amour chaste et pur tu deviens le psalmiste,
Et des ardeurs des sens libre comme le tien,
Notre hymne vers le ciel monte, joyeux ou triste,
Cantique de l'amour chrétien.

Chacun de tes pareils porte au cœur sa blessure...
D'amour inassouvi se nourrit ton tourment :
Voir ses traits, de sa voix entendre le murmure,
D'elle croire être aimé, ne fût-ce qu'un moment,

Puis, sous le doute amer perdre tes espérances...
Dieu, qui te révéla l'idéal de beauté,
Ne voulut ici-bas qu'au prix de tes souffrances
Te donner l'immortalité !

Ainsi tu t'en allais, comme en un sanctuaire
Dans ton âme gardant ce noble et doux trésor,
Au milieu de la foule errant et solitaire,
Et vers Laure à l'envi tes chants prenaient l'essor.
Que t'importaient le monde et sa faveur frivole ?
Le cœur de ton amante était ton univers,
Et tu la couronnais, radieuse auréole,
De ton amour et de tes vers.

Sonnets, larmes du cœur ; — *cançons*, élans mystiques
D'un Calvaire d'amour sublimes stations !
Ainsi portant aux cieux tes rêves extatiques,
Tu répandis ton âme en adorations,
Jusqu'à l'heure où, vibrant au nom de la patrie,
Ton luth fit éclater de plus mâles accents,
Et des rayons lointains de sa gloire flétrie
Salua les feux renaissants.

Songes, illusions d'une âme de poète,
Où ton patriotisme erre à tous les hasards !
Du monde tu rêvais pour Rome la conquête,
Pour elle tu refis le trône des Césars,
« Rouvre-toi, Vatican, à ton Pontife auguste !
« Réveille parmi nous, Brutus, la liberté ;
« Et vous, nobles esprits du grand siècle d'Auguste,
« Venez repeupler la Cité ! »

Mais les dieux étaient morts, le Forum était vide :
Le Capitole en vain attendit son Sénat !
Les Romains n'étaient plus..., et de son sol aride,
Rome ne vit surgir qu'un nom de tribunat,

Les papes, malgré toi, sous le ciel de Provence,
Oublieux du séjour par Dieu même choisi,
Comblaient de leurs faveurs un tribun en démence
Et livraient Rome à Rienzi...

Et toi, de ses desseins un jour loyal complice,
Tu compris, mais trop tard, ses projets insensés !
A ce tyran, qui mit tes amis au supplice
Et fit les citoyens tomber à flots pressés,
Tu jettes, irrité, ta strophe vengeresse,
Pleurant la liberté qui ne doit plus fleurir,
Et reviens en ces lieux, de ta première ivresse
Raviver le cher souvenir.

Salut, hôte connu de ce Tibur des Gaules !
Les monts, l'onde et les bois te font un doux accueil.
Après les chocs des mers ou les glaces des pôles,
Le port s'ouvre au navire à l'abri de l'écueil.
Viens ! ce calme séjour te rappelle et t'inspire ;
Le silence te fait des loisirs studieux,
Et, lasse des combats, ton âme enfin respire
En s'ouvrant du côté des cieux !

Viens ! sur ces bords fleuris où ta gloire s'exile.
Sous ces rochers déserts, à l'ombrage des bois,
Tu diras à l'écho les doux chants que Virgile
T'apprit à moduler aux accents de sa voix ;
Et si Laure en ton cœur rallume l'étincelle,
Toi qui créas un rythme à tes chastes amours,
Tu diras tes soirs en la langue immortelle
Du félibre et des troubadours.

Viens ! de nobles amis s'emplit ta solitude :
Moraliste, orateur, peintre des temps passés,
Chacun à ton génie apporte son étude,
— Manuscrits précieux par tes soins amassés,

De là Grèce et de Rome ils retracent les âges,
L'éloquence par eux t'enseigne ses secrets,
Et, maîtres de leurs vœux, tu sais comment les sages
Vivent et meurent sans regrets...

Et, telle que la Sorgue à nos plaines vermeilles
Dit le nom du rocher d'où son onde bondit,
Tels les livres éclos de tes savantes veilles
Portent au loin ton âme et ton nom d'érudit.
L'Europe, à tes accents, crut d'une ère romaine
Entendre se lever le siècle glorieux,
Et du mont Pausilippe à la rive africaine,
Renaître tous les demi-dieux.

Eh bien ! monte avec eux, poète, au Capitole !
Rome de ta couronne a tressé le laurier,
Et pour ceindre ton front de l'insigne symbole,
Réveillé les splendeurs d'un triomphe guerrier.
Peuple, prélats et rois t'acclament au passage,
Nobles et plébéiens mêlent leur flot mouvant,
Et l'on entend : « Honneur au vainqueur de Carthage,
Et gloire au Virgile vivant ! »

.
Les temps sont revenus de ces antiques fêtes
Où tout un peuple, un jour, se levant à la fois,
De fleurs et de lauriers couronne les poètes
Et de la Muse en deuil relève le pavois.
Cinq siècles ont rendu ton nom plus grand encore ;
Et la palme, qu'alors Paris t'offrit en vain,
Nous venons, aux rayons d'une nouvelle aurore,
La poser sur ton front divin.

Entends ! c'est la Provence aujourd'hui qui t'appelle !
Déjà l'aube fait place aux feux brillants du jour :
Par les champs d'oliviers la lumière ruisselle,
Et la foule, à ton nom, s'assemble en ce séjour !

Au pacifique bruit des hymnes populaires,
Des papes le palais a paru s'animer,
Et les grands morts, sortant des tombeaux séculaires,
Semblent eux-mêmes t'acclamer !

C'est ainsi que la France honore ta mémoire !
Après ces deuils cruels et ses sanglants combats,
Elle garde en son cœur le culte de la gloire...
Par elle tu renaîs, au jour de ton trépas.
Temple toujours ouvert à la Muse proscrite,
Où brûle du savoir le magique flambeau,
Elle t'offre en son sein, Panthéon qui l'abrite,
L'immortalité du tombeau !

Arquà garde ta cendre et Vaucluse ton âme ;
Tu vécus parmi nous, et tu nous appartiens :
Lorsque l'amante aimée en toi versa sa flamme,
A l'écho de nos chants tu modulas les tiens.
Reste donc !... Loin d'ici, trop longtemps dans la vie,
Sous les lambris des rois tu traînas ton long deuil ;
Et vingt ans, sur ta Laure à ton amour ravie,
Tu pleuras loin de son cercueil !

Mais quoi ! n'entends-tu pas son appel dans l'espace ?
Ainsi qu'un météore en l'éther radieux,
La blanche vision apparaît... et s'efface,
Et ses feux et sa voix se perdent dans les cieux ! —
C'est là qu'elle t'attend ! Et comme Béatrice
Accueillit Dante un jour sous les palmiers du ciel,
Elle met à ton front, de sa main protectrice,
Pétrarque, un laurier immortel !

SABIN ARESSY.

Orange (Vaucluse), 1874.

**Poésies sur le Jardin de Pétrarque, et Respect aux
petits oiseaux.**

—
FRANÇAIS - PROVENÇAL
—

1^{er} Prix. — *Médaille d'argent* offerte par la Société d'Horticulture de Marseille. — Pièce française de M. Aimé GIRON, avocat au Puy-en-Velay.

2^{me} Prix. — *Médaille d'argent* offerte par la Société Historique de Provence. — Pièce provençale du frère THÉOBALD, des Écoles Chrétiennes, Avignon.

3^{me} Prix ex-æquo. — *Médailles de bronze* offertes par la Société d'Horticulture de Marseille. — Pièce française de M. Ernest de SERVISY, Aix, et Pièce provençale de M. Victor BURRELLY, Rousset.

Mention honorable. — *Médaille de bronze* offerte par la ville d'Avignon. — M. L. PICHE, Marseille.

—
POÉSIES COURONNÉES
—

PREMIER PRIX
—

RESPECT AUX PETITS OISEAUX

Placet pour nos petits travailleurs, les oiseaux,
Qui, de leurs yeux perçants, de leurs ailes agiles,
De leur bec effilé comme de fins ciseaux,
Poursuivent, sans répit, dans leurs moindres asiles,
Les furtifs ennemis de nos feuilles fragiles,
De nos fleurs, de nos fruits, — dans l'air et sur les eaux.

I

L'Hiver au coin du feu vous clôt chauds et tranquilles,
Tandis qu'aux trous des murs, ou, plus haut, sous les tuiles,
Toujours dehors, toujours dans la neige et le vent,
Les doux oiseaux transis, d'un petit bec fervent

S'en iront, travaillant pour défendre la ferme,
Dévorer la chenille ou le ver dans son germe ;
Et vous les maudissez et les tuez souvent !
Le mignon roitelet trotte ; il se dépêche
De retourner du bec l'errante feuille sèche
Qui le long du sentier s'enfuit, roulant, pleurant
D'avoir, hélas ! quitté la branche maternelle !
Le fils du papillon ou de la coccinelle
Y dort en un cocon. Son berceau n'est pas grand !
Mais, au premier beau jour, il lui naîtrait une aile,
Et... — L'ami roitelet gobe le vermisseau.
Dans le chemin désert pleurent les tristes haies,
Et l'oiseau leur gazouille ; — « A bientôt ! Soyez gaies !
» Tout n'est pas mort, allez ! Au revoir, arbrisseau ! »
Au piquant des buissons le givre a mis sa perle,
Sur le mur de l'hermine. — Et voici que le merle
Dans les coudriers secs passe en manteau d'hiver,
Et siffle un air malin et becquette le ver ;
Philosophe moqueur, il se rit de la neige
Et crie au fermier : — « Dors en paix ! je te protège ;
» Des larrons au maillot je défends ton blé vert ! »
Il passe, et, de son trou, l'entend une mésange.
Elle a toujours logé dans un mur de la grange
Et de ses cris joyeux fait chanter la maison.
— « Le fermier est humain et le merle a raison. »
Pétulante, elle part, et sous sa coiffe noire,
Furette les rameaux où les rôdeurs, blottis
Pour ronger le feuillage, — ils ont bonne mémoire ! —
Attendent que les vents rigoureux soient partis.

Respectez les oiseaux ! quand il neige et qu'il vente,
S'ils se font volontiers vos petits prisonniers,
S'ils dorment dans vos foin, mangent dans vos greniers
Quelques grains étourdis échappés d'une fente,
S'ils hasardent le bec entre les clairs réseaux
Où le fromage tendre allèche la fenêtre ;

Car ils n'ont plus de nid, car ils ont faim peut-être.
Ils travaillent pour vous ! — Respectez les oiseaux !

II

Le jeune et cher *Printemps* se souvient des cerises
Et de la blanche-épine. Il détache ses brises
Pour réveiller la feuille et son frileux bourgeon,
L'insecte dans son coin, les fleurs dans leur gazon.
Partout de gais réveils et d'aimables surprises :
« C'est vous, soleil ? C'est toi, charmant printemps ? Bonjour ! »
Dans les cieux l'hirondelle est aussi de retour
Des bleus climats lointains, voyageuse arrivée
Pour suspendre au vieux toit sa nouvelle couvée ;
Et le bonheur s'arrête où niche son amour !
Dans les soleils levants l'hirondelle est en chasse ;
Elle tourne, descend, monte, passe et repasse.
— « Maudits cousins ! dit-elle ; ah ! vibrants moucheron,
» Vous dont l'aile irritante et les vives aiguilles
» Tourmentent le minois des belles jeunes filles
» Qui s'en vont, yeux fleuris comme des liserons,
» Respirer le printemps, — nous vous avalerons ! »
Cependant qu'elles font la chasse et la navette,
Voici le rossignol et sa sœur la fauvette
Qui dans les frais bosquets se glissent doucement.
Silence ! la nuit tombe ; et quand le firmament
Ouvrira dans l'azur la ruche des étoiles,
Qu'à la brise du ciel frissonneront les voiles
Sur les cœurs langoureux, sur les fronts attristés,
Les deux oiseaux rêveurs, près du nid, sous les branches,
Chanteront, gémiront, — et quelques robes blanches
Fuiront dans l'ombre au bruit des baisers chuchotés.
Oui, l'humble rossignol est un chanteur superbe,
Un amant éthéré, la nuit ; mais, au soleil,
Que le fier scarabée ou la blatte, dans l'herbe,
Montre son corset noir ou son manteau vermeil,

L'amoureux aura faim... aussi bien qu'un poète !
— Ah ! sois la bienvenue, ô ma bergeronnette,
Toi qui suis les grands bœufs dans le labour fumant !
Tu vas, l'aile en éveil, sans que rien t'effarouche,
Piquer dans leur poil roux la vermine ou la mouche
Qui les fait tressaillir et mugir sourdement,
Endoloris, suants, lents, harassés et mornes.
Tu frôles l'aiguillon ; — tu voles sur les cornes ;
Le laboureur t'accueille, et tout bas dit : « Merci ! »
Car les petits oiseaux aiment ses bœufs aussi !

Respectez les oiseaux. — Si les cerises mûres
Tentent leur bec friand et saignent sous leurs coups,
Pourquoi tendre des lacs, s'exhaler en murmures ?
Dieu n'a-t-il donc béni les arbres que pour vous,
Et pour vous seuls jeté leur ombre sur la route ?
Pauvrets ! comme ils ont peur des cages de roseaux !
La cerise est si fraîche ! Ils sont gourmands sans doute,
Mais ils travaillent bien ! — Respectez les oiseaux !

III

L'Été ? — Vive l'Été ! — Toutes les pommes pleines !
Tous les boutons en fleurs ! tous les épis debout !
Regardez ! — Par malheur, les nocturnes phalènes
Déposent en secret leurs œufs un peu partout.
Voici pour l'an prochain les chenilles semées !
— Chasseur du crépuscule, agile engoulevent,
A notre aide ! — Et l'oiseau sort des sombres ramées.
Comme une plume noire au caprice du vent,
Il ondule ; et pendant qu'au bord de la fenêtre
Les enfants vont le voir paraître, disparaître,
Il a fait plus d'un mort d'un papillon vivant !
Le pic, au plumet rouge, au pourpoint d'émeraude,
Soupçonneux, est en ronde au fond des bois. Il rôde
Du tronc louche du chêne au tronc franc du bouleau,
Flairant que, sous l'écorce, un vagabond se cache

Pour boire, jour et nuit, la sève comme l'eau.
Il frappe au logis ?... Rien ! — Il reffrappe ?... Il se fâche
Et remplit le bois sourd des bruits d'un bûcheron.
Quand l'insecte déloge effrayé, peut-être ivre, —
Le pic, d'un coup de bec l'engageant à mieux vivre,
Le cloue : « Ainsi, dit l'arbre, est puni mon larron ! »
— Des larrons ? Il en est, hélas ! pour toutes choses,
Pour les fruits les plus doux, pour les plus chastes roses,
Car le premier péché mit le monde à l'envers.
Pourquoi — sans fâcher Dieu ! — tant de pucerons verts
S'en vont-ils, gracieux enjôleurs de corolles,
Ternir les cœurs si purs de caresses si folles,
Épuiser, sans pitié pour nos yeux et l'été,
Dans leur sein délicat les parfums de leur vie ?
Je le sais : la beauté, c'est l'amoureuse envie...
De ceci, comme moi, Dieu n'est pas enchanté,
Puisque, pour secourir la fleur candide et fraîche,
D'un rubis, d'une plume et d'une aiguille d'or
Il fit le colibri, cette mignonne flèche
Qui vibre chatoyante en son vivant essor.
La fleur suave embaume et la flèche étincelle,
Et nous les admirons, sans oser dire celle
Que nous voudrions voir ou respirer encor.

Respectez les oiseaux, ces vrais amis des hommes.
S'ils ouvrent, les premiers, nos groseilles, nos pommes,
C'est qu'ils nous les ont vu croquer de si grand cœur,
Que leur soif, au mois d'août, prise assez la liqueur,
Et qu'ils n'ont point d'argent ! — Aussi qu'elle injustice
D'écourter leur pauvre aile au tranchant des ciseaux !
Ils sont de bon conseil, ils rendent maint service,
Puis ils travaillent tant ! — Respectez les oiseaux !

IV

Voici le riche *Automne* et la terre est en fête.
Les épis fatigués penchent leur blonde tête,

Remplis de grains nombreux sur le chaume agité.
Les grappes, entraînant le pampre aux longues franges
Trop pesant sur les pieux, pour de lourdes vendanges
Se gonflent de soleil, d'esprit et de gaité.
Le chardonneret dit : — « Je le vois, c'est l'automne ;
» L'hiver est dans les monts. Je n'ai point encor fait
» Le travail annuel que le bon Dieu me donne ;
» Je vis pour travailler : hâtons-nous ! » — En effet,
Flottent les hauts chardons à l'orgueilleux panache.
— « Oh ! oh ! l'heure est venue et nos becs sont urgents :
» Que souffle un coup de vent, la graine se détache
» Et vole empoisonner le champ des pauvres gens ! »
L'escadron attaqua la plante à graine folle
Que défendaient en vain ses aigus espadons ;
Les chardons sont plumés, et la bande s'envole :
« A l'an prochain ! Adieu, grands messieurs les chardons ! »
— « Tiens ! Tiens ! ont pépié les moineaux sur la route,
» L'impudent charançon accourt ronger le blé,
» Les noisettes, les pois — pour ce qu'il nous en coûte !
» — Et la guêpe ? Ah ! vraiment, il faut bien qu'elle goûte
» Les gros raisins sucrés ! — L'essaim est attablé ! —
» Le vigneron travaille et la guêpe vendange ? »
— Pic ! pac ! l'adroit moineau frappe du bec, et venge
Le villageois, seigneur des raisins entamés.
Les moineaux sont créés aussi pour être aimés !

Respectez les oiseaux ! Si les uns ou les autres
Picorent dans l'épi nos orges, nos épeautres ;
Convaincu que la guêpe a les goûts délicats,
Et, voyant aux coteaux toujours mise la nappe,
S'ils déchirent au vol un coin mur de la grappe,
Est-ce, pour les tuer, un si... si vilain cas ?
Hôtes joyeux, laissez leurs ailes se poursuivre,
Bruire autour de vous comme de gais fuseaux ;
Laissez-les faire... et vivre ! — Ils sont créés pour vivre ;
Ils ont bien travaillé ; — respectez les oiseaux...

Car ils sont trop petits pour nos grandes colères !
Travailleurs, ils ont droit à de menus salaires,
Même à la récompense. Il leur faut peu, si peu
De ce qu'ils ont gardé de l'hiver à l'automne !
Ne les maudissons pas ! — et ne tuons personne !
Ils souffrent comme nous et sont créés par Dieu.

—
Aimé GIRON.

DEUXIÈME PRIX

—
FAU RESPETA LIS AUCELET

I pichot dis aucèu Diéu dono la becado...
(V. IMIT. de J. RACINO.

I

Quand l'aubo eilalin s'èi levado,
S'entènd pertout dins la ramado,
Li cardelino e li sausin
'Mé d'autris aucèu musicairè
Que fan ressouna lou terraire,
En cantant si galoi refrin.
Anessias pa 'lor is aubriho
Li destourba de si cansoun !
Dins lou cèu blu, dins la ramiho
Leissas canta lis auceloun.

II

Enfant, sus li branco flourido,
Leissas jouga li bouscarido,
Li quinsoun e li roussignòu ;
Quand trason sa noto amourouso,
Dins la valounado courouso,
Li meireto escaufon sis iòu ;
Vendra de novèlli famiho
Que charmaran li verd bouissoun.
Dins lou cèu blu, dins la ramiho
Leissas canta lis auceloun.

III

Ignouras dounc, troupo destrùssi,
Que lis aucelet soun lou lùssi
Dis óuliyeto e di palun ?
Que lou passeroun met deforo
Dóu jardin li verme e li toro,
De la primo-aubo au calabrun ?
Pèr quàuqui figo que trauquiho,
Lou gueirés plus dins lou valoun :
Dins lou cèu blu, dins la ramiho
Leissas canta lis auceloun.

IV

Quand lou rigau sus la sebisso
Fai entendre sa cantadisso,
Metès pa'n gauto lou fusiéu :
Aquelò bravo bestiouletò,
Que vai e vèn sus li branqueto,
Es un jouièu qu'a manda Diéu ;
Quand lou galapastre sautiho,
Leissas-lou segre li moutoun...
Dins lou cèu blu, dins la ramiho
Leissas canta lis auceloun.

V

Leissas sus li branco, quihado,
Li trido emai li couquihado ;
Desrenjès pas lou pimparrin ;
Fagués pas fugi la rousseto,
Lou renàubi e la bouscarleto
Quand dormon dins lis aubespín ;
Que tèngon sèmpre si sesiho,
Dins la planuro e sus lou mount :
Dins lou cèu blu, dins la ramiho
Leissas canta lis auceloun.

VI

Dou jardinié, la bando aludo
Es lou soulas ; dins si batudo
Entènd emé plesi soun cant ;
La vèi sauteja dins li rego
Qu' emé soun bè peluco e brego
Li nieroun que manjon li plant.
Ha ! respetas dounc l'auceliho,
Di triho aparo li boutoun :
Dins lou cèu blu, dins la ramiho
Leissas canta lis auceloun.

VII

Sèns lis auceloun, la campagno
E lis aubre de la mountagno
Sarien mut dou tèms di bèu jour ;
L'aigo dou riéu, lindo e superbo,
Cantarié soulo soute l'erbo...
Aurié cala l'inne d'amour !
O desnisaire ! di broundiho
Despenjés plus li blanc nisoun !
Dins lou cèu blu, dins la ramiho
Leissas canta lis auceloun.

FRAI THEOBALD.

Avignoun, 29 de Jun 1874.

POÉSIE ITALIENNE

L'ACADÉMIE ROYALE DE LA CRUSCA, chargée de juger les 173 pièces envoyées au concours, a décidé, suivant le rapport qu'elle a fait l'honneur d'adresser au Comité littéraire, qu'aucune de ces pièces ne lui paraissait digne d'être couronnée.

POÉSIE CATALANE

Prix offert par Mistral et Roumanille. — *Un Épi de blé et une Marguerite en argent.* — M. Francesch Matheu y Fornells, Barcelone.

AL PETRARCA

En la font de Vau-clusa.

Prop d'esta font, ab impacient mirada
La teva ombra he cercat y en sa aygua pura
Que de gotx tremolà quan insegura
Retinguè un jorn ta imatge retratada.

He escoltat pel fullam de la brancada
Si 'l ressò de ta veu encara hi dura
Y he mirat si una roca per ventura
Ab lo bell nom de Laura estès gravada.

Mes cap rastre trovava per Vau-clusa
De ton amor que al univers abrusa,
Quan me diguè una veu que al cor feria :

— Esta font que ab sos cants mou la bellesa,
No diu clar al romeu que sols ha apresat
En sos versos d'amor tanta armonia ?

Francesch MATHEU Y FORNELLS.

Barcelona, 1874.

CONCOURS HISTORIQUES

Dissertation inédite sur Laure.

Prix offert par la Société Française d'Archéologie. — *Médaille d'argent*. — M. L. GAILLARD, avocat, Avignon.
Mention honorable. — *Médaille de bronze*, offerte par la ville d'Avignon. — M. Charles SOULLIER, Paris.

Ouvrage imprimé sur Pétrarque.

- 1^{er} Prix. — *Grande Médaille d'or*, offerte par la ville d'Avignon. — M. Giuseppe FRACASSETTI, Fermo (Italie), auteur du remarquable ouvrage italien : *Le Lettere di Francesco Petrarca*.
2^{me} Prix. — *Médaille d'argent*, offerte par l'Institut des Provinces de France. — M. l'abbé FUZET, curé à Pouzilhac, auteur d'une publication sur *Pétrarque à Vaucluse*.
-

PRIX PARTICULIERS

Médaille d'argent offerte par l'Académie libre des Beaux-Arts, de Paris, décernée à M. G. BOREL, né à Avignon, professeur au Conservatoire d'Aix, auteur du scénario lyrique, l'*Apothéose de Pétrarque*, et de la retraite militaire, *Laure et Pétrarque*, exécutée pendant les fêtes.

Médaille d'argent offerte par la ville d'Avignon, décernée à M. G. IMBERT, d'Avignon, auteur de la *Cantadisso à Petrarco*.

Médaille de vermeil offerte par la Société Philotechnique de Paris décernée à M^{me} veuve REMONDET-AUBIN, d'Aix, éditeur de publications pétrarquiques à l'occasion de la fête du 5^{me} Centenaire.



DOCUMENTS

DOCUMENTS

Voici la cantate qui fut exécutée à Avignon, à l'occasion des fêtes de Pétrarque. Les paroles sont du félibre Théodore Aubanel, président du concours de poésie provençale ; la musique est de M. Imbert.

CANTADISSO A PETRARCO

Troumpeto de la Renoumado,
Sounas ! Pople, picas di man !
Petrarco, la tèsto enramado,
Arribo ! Tu, sa tant amado,
Lauro, sourrise à toun amant !

Vesti de la raubo pourpalo
E lou mantèu d'or sus l'espalo,
Rintro dins la ciéuta papalo,
Tu lou fiéu dóu païs latin,
En triounfaire, en ciéutadin !

En Avignoun, en Italio,
Tant que i'aura de bèlli fihò,
Tant que viéura la pouësio,
Cantaren emé fernisoun
Ti sounet, ti fiéri cansoun !

Mèstre, la Prouvènço t'embrasso !
Davans ti rai l'oumbro s'estrasso,
Car pèr lis ome de ta raço,
Pèr li calignaire dóu bèu,
L'a ges de niue ni de tounbèu.

Petrarco, mounto au Capitòli !
Cinq cènts an passon coume un jour ;
Di pouèto majour,
La glòri es l'eterne regòli.

DISCOURS

DE M. LE COMMANDEUR RAPHAEL MINICH

A Vaucluse

Ce discours nous est parvenu trop tard pour que nous ayons pu l'insérer dans le compte-rendu de la séance du 18 juillet 1874.

Nous sommes heureux de le reproduire ici *in-extenso*. Il contient des aperçus nouveaux sur l'amour de Laure et de Pétrarque. Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt cette œuvre où se révèle, une fois de plus, la profonde érudition de M. le commandeur Minich. Nous en respectons scrupuleusement le texte :

Messieurs,

Dans ce jour solennel, il m'eût été plus sûr et préférable de meservir de ma langue habituelle et maternelle. Mais le désir de répandre mon idée, c'est-à-dire d'étudier le *Canzoniere* Pétrarque par le rapprochement de sa vie avec ses écrits, m'encourage à profiter de la popularité et de l'universalité de la langue française. Je le dois même à la courtoise et généreuse hospitalité dont je me trouve honoré sur le sol français, et je commence, Messieurs, par demander pardon si je ne sais pas manier avec élégance ni correction votre agréable et bel idiome.

Il est évident, surtout pour les grands écrivains, qu'on

peut reconnaître dans leurs ouvrages les sentiments et même les événements de leur vie, et que parfois ces événements peuvent aider à comprendre et à interpréter leurs ouvrages. Cette thèse se révèle au plus haut degré pour Dante Alighieri, et j'ai tâché d'en faire l'épreuve dans un discours prononcé à l'Institut de Venise, dans la solennité du sixième centenaire Dantesque. J'ose maintenant en renouveler l'expérience dans cet extrait d'un écrit, présenté par moi à l'Académie de Padoue, sur les amours de Pétrarque expliqués par les rapports avec ses rimes. Permettez-moi, Messieurs, de vous présenter en hommage un essai, avec quelques observations sur quatre pièces du *Canzoniere* qui me semblent jusqu'à présent moins comprises, et d'en tirer quelque application pour un arrangement plus régulier des rimes composées par le grand lyrique pendant la vie de Madame Laure.

On croit généralement qu'il ne soit possible de trouver dans ces compositions quelque trace de la cause qui a produit l'aliénation et enfin la transformation de l'amour de Pétrarque pour Laure. Je crois en avoir trouvé la première source dans le sonnet xxxxi de la première partie du *Canzoniere*, (édition de Venise, 1839, dirigée par feu mon illustre concitoyen Louis Carrer). C'est le sonnet qui commence :

Del mar Tirreno alla sinistra riva...

Selon l'avis de tous les commentateurs, il s'agirait d'une chute matérielle du poète dans un ruisseau, à la vue d'un laurier. Mais quoiqu'il y soit tombé comme personne hors d'elle-même, il dit d'y n'avoir baigné que les pieds. Mais, puisqu'il en a eu honte, et qu'il a eu la force de s'en retirer, je pense qu'il soit nécessaire d'expliquer tout cela dans un sens allégorique, et qu'il s'agit plutôt d'une chute morale ou d'un danger d'infidélité. Le savant abbé de Sade avoue, dans ses Mémoires sur la vie de Pé-

trarque, n'avoir pas compris un mot du dernier tercet, Mais selon mon avis, ce tercet s'explique aisément et très-clairement par l'espoir qu'à le poète de vaincre le cœur de son amante par la crainte d'un autre amour.

Cette mise en demeure l'aura au contraire perdu dans l'espoir de Laure, car on trouve dans la première partie du *Canzoniere* plusieurs pièces où il se plaint de l'indignation de sa belle, et il arrive jusqu'à dire dans le sonnet **XLI** :

Ma poi vostro destino a voi pur vieta
L'esser altrove ; provvedete almeno
Di non star sempre in odiosa parte.

et dans un autre sonnet :

Era ben forte la nemica mia
E lei vid' io ferita in mezzo al core.

où il doit s'entendre que Laure n'était pas domptée par l'amour, mais qu'elle avait été blessée par l'indignation. Ici l'histoire de la vie de Pétrarque vient en aide à l'interprétation, car elle nous dit qu'en 1334, le poète a eu d'une autre femme, qui était libre, un enfant naturel, et qu'il s'est réfugié en 1337 dans cette retraite de Vaucluse à jamais célèbre, pour dompter l'amour de Laure, expier peut-être ses remords et s'éloigner de la cour d'Avignon. Cette retraite, qui a duré plus de trois ans, est une période de la vie du grand poète qui fixe l'époque d'une véritable grandeur morale. Il s'adonne tout entier à la méditation et aux études ; il nourrit l'amour de Laure, mais il en garde le souvenir pour le purifier, et le transformer enfin de physique ou tant soit peu sensuel, en spirituel et contemplatif, et pour s'ennoblir lui-même, car l'idée de Laure, comme il l'a dit dans ses *Confessions à saint Augustin*, élevait son âme, lui inspirait la vertu et l'amour de la gloire. Il a expié par là ses faiblesses, il a obtenu l'admiration de la postérité, et il a été bien digne d'être invité par l'Université de Paris et par les sénateurs de Rome, à recevoir le

laurier poétique dont il a été couronné au Capitole, après avoir visité le roi Robert, qui lui a fait ses examens pendant trois jours et qui l'a honoré de son amitié.

Par ces considérations, il n'est pas difficile de reconnaître et de distinguer dans le *Canzoniere* les compositions écrites par l'auteur avant 1337 et pendant la solitude de Vaucuse, d'autant plus que quelques-unes de ses rimes ont une date et peuvent servir de signalement et de point fixe pour la distribution des autres. Durant sa retraite à l'ermitage de Vaucuse, il luttait avec son amour, comme il le dit lui-même dans le sonnet qui paraît avoir été écrit en 1341 :

La voglia e la ragion combattuto hanno
Sette 'e sett'anni, e vincerà il migliore,
S' anime son qua giù del en presaghe.

et parfois il invoquait le sentiment religieux à son secours, comme dans un autre sonnet de 1338 :

Or volge, Signor mio, l'undecim' anno
Ch' io fui sommessò al dispietato giogo,
Che sopra i più soggetti è più feroce.

Miserere del mio non degno affanno;
Riduci i pensier vaghi a miglior luogo ;
Rammenta lor, com' oggi fosti in croce.

Un sonnet qui paraît composé dans le temps de sa retraite à Vaucuse est le 138°, où l'on croit généralement qu'il ait décrit ou présagé la mort de Laure, et qui n'est que la description de la cause ou de l'occasion qui a produit l'abandon de Laure, représentée par une biche très-blanche avec des cornes d'or qui, au lieu de ses cheveux blonds, peuvent signifier deux vertus, la pureté et la force, qui sont aussi exprimées par les ornements de son collier. Tout le sonnet s'entend aisément jusqu'au premier tercet ; mais en expliquant le deuxième qui dit :

Ed era 'l sol già volto al mezzo giorno ;
Gli occhi miei stanchi, e di mirar non sazi ;
Quand' io caddi nell' acqua, ed ella sparve.

tous les commentateurs, pour en déduire qu'il décrivait la mort de Laure, ont été contraints à renverser les deux parties du dernier vers, comme s'il eût dit : *Quando ella sparve ed io caddi nell' acqua*, — en traduisant l'*acqua* par les pleurs. Mais alors, il eût été plus simple que le poète eût écrit : *Quand' io caddi nel pianto*. — Or, sans le moindre effort, il est très-facile d'entendre tout-à-fait le sens allégorique du sonnet, en le rapprochant de l'antérieur, qu'on a déjà dévoilé, et des circonstances de la vie du poète. Car il y a ici la même phrase semblable à l'autre — *Quando in un rio che l' erba asconde caddi*, — et qui doit par conséquent indiquer un objet semblable. Si nous recourons aux événements de la vie du poète, nous trouvons évidemment décrite sa chute morale, qui le perdit dans l'esprit et dans le cœur de Laure. Ce qu'il y a encore de très-remarquable dans ce sonnet, ce sont les mots qui étaient écrits dans son collier :

Nessun mi tocchi, al bel collo d' intorno
Scritto avea di diamanti e di topazi ;
Libera farmi al mio Cesare parve.

c'est-à-dire qu'il a plu à mon Dieu de me faire libre. Ces termes ne conviendraient pas à une femme mariée, et conséquemment, il n'est pas invraisemblable que l'auteur ait voulu signifier par les mots si tranchés — *ed ella sparve* — qu'elle non-seulement ait disparu aux yeux du poète, mais aussi qu'elle ait cessé d'être libre. Nous verrons bientôt une preuve plus frappante de son vraisemblable changement d'état, c'est-à-dire de son passage au nœud conjugal.

En revenant par la pensée au temps où Pétrarque s'est décidé à s'enfermer dans l'ermitage de Vacluse, on peut se convaincre que la chanson 9^{me} de la première partie, qui commence — *Ma non vo' più cantar com' io solea* — ait été écrite à cette époque de sa vie, car elle peint vivement, et signifie à la fois le courroux, le dépit, le dégoût, et le combat entre l'ancien amour et la nouvelle affection tout

à fait idéale, qui vit de contemplation et de souvenirs. Le célèbre Bembo était d'avis que cette chanson n'était qu'une plaisanterie ou une espèce de *frettola*, sans sujet déterminé. Tassoni croyait que même le magicien Merlin en l'étudiant n'aurait su se tirer d'embarras. Elle a été commentée par Villuttillo, Gesnaldo, Caschetre, et dernièrement par Bingioli, qui, éclairé par les études de ses devanciers, avait cru en résumer l'explication en disant qu'elle était l'expression d'un *dispettoso sfogo dell' animo*, c'est-à-dire d'un dépit amoureux. Mais comment expliquer par cette simple formule les antithèses, ou pour mieux dire, les continuelles contradictions renfermées dans cette pièce ? On aurait, je crois, le mot de l'énigme, en reconnaissant dans cette pièce la résolution du poète de dompter ses transports amoureux, sans pourtant quitter tout à fait son amour, et de le transformer en idéal et contemplatif. Alors on arrive à comprendre tout le sens caché de la *Canzone*, et à vaincre les difficultés qui paraissaient insurmontables, par exemple ces vers

Und' io ringrazio Amore
Che più nol sento ; ed è non men che suole.

parce que le poète ne sentait plus l'amour matériel, mais il était encore dominé par l'amour idéal, qui n'avait jamais cessé d'éclairer son âme. Cette remarque peut de même résoudre et expliquer les contrastes, et je dirais presque les logogripes des derniers vers :

Chi m' ha 'l fianco ferito, e chi 'l risalda,
Per cui nel cor vie più che 'n carta scrivo ;
Chi mi fa morto e vivo ;
Chi in un punto m' agghiaccia e mi riscalda.

Un dernier mot sur la chanson III de la seconde partie qui a pour commencement :

Standomi un giorno solo alla finestra

Dans chacune des six strophes dont elle est composée, tous les interprètes y ont vu représentée la vie de Laure

sous différents aspects, et on serait d'abord induit dans cette opinion par la remarque de la mort de Laure indiquée à la fin de la première strophe. Mais cette allusion était requise par les pensées précédentes, et on peut bientôt s'apercevoir que, dans la strophe deuxième, on décrit le naufrage de la fortune amoureuse du poète. La troisième *stanza* a pour objet la malheureuse destinée du laurier qui représente l'amour pour Laure. Dans la quatrième, on déplore le triste sort et la perte de la fontaine de Vaucluse, c'est-à-dire du culte poétique envers l'objet de son amour. Dans la cinquième strophe, on revient à Laure, qui est représentée par un singulier phénix, qui, en voyant détruit le culte de son laurier et de la fontaine, replie indigné son bec contre soi-même : — *volse in se stessa il becco quasi sdegnando*. C'est ici le très-remarquable lien déjà annoncé auparavant, qui peut donner quelque lumière sur le passage de Laure à l'état conjugal. En effet, les commentateurs sont surpris de cette espèce de suicide de l'étrange Phénix et ne savent pas comment l'expliquer ; or, il faut remarquer que, selon la fable orientale, le Phénix n'avait pas de noces, car il renaissait de ses cendres. Enfin la dernière strophe décrit la mort de Laure, déjà annoncée dans la première.

Par les vers

Ma lo parti supreme
Erano avvolte d' una nebbia oscura.

on pourrait croire que sa vie n'avait pas été heureuse. Peut-être ils signifient les souffrances de son âme.

Ce sujet du rapprochement de la vie de Pétrarque avec ses écrits donne la clef pour l'interprétation de bien d'autres lieux de ses rimes, et peut contribuer à comprendre pleinement et expliquer le *Canzoniere* par l'étude de la vie, et aussi à connaître et illustrer les événements de sa vie par ses ouvrages. Il sert encore à ordonner les pièces de la première partie du *Canzoniere* en trois périodes, savoir, avant, pendant et après la retraite de Vaucluse. Puisse

mon essai n'être pas indigne d'être accueilli favorablement par cette réunion solennelle qui s'honore de l'intervention de tant d'illustrations nationales, des illustres et très honorables autorités gouvernementales et municipales et de la présence du très-illustre et digne Ministre d'Italie auprès du gouvernement français, pour célébrer une fête qui réunit deux nations sœurs et amies dans une même pensée, et qu'on ne peut célébrer qu'une seule fois dans sa vie.

Raphaël MINICH.

Fontaine de Vaucluse, 18 juillet 1874.

STROPHES

IMPROVISÉES AU BANQUET DE VAUCLUSE

Le 18 Juillet 1874

Sur les bords de la Sorgue, en ce jour mémorable,
Nous venons célébrer ta gloire et tes amours ;
Ces rocs majestueux, ô poète admirable,
Et ce val imposant nous prêtent leur concours !

Tu ne périras pas ! Dans le fond de notre âme,
Ta Laure et tes doux chants seront toujours aimés ;
Nous parlerons de toi, de tes vers, de ta dame,
Par tous nos descendants vous serez acclamés.

Préludons sur nos luths ton nouveau centenaire ;
Proclamons ton génie, ô sublime écrivain !
Ce soir, dans Avignon, le grand flot populaire
Songera comme nous au poète divin.

J.-B. MOULET.

TRADUCTION PROVENÇALE DE LA CANZONE XI.

De Pétrarque

Lue par Frédéric Mistral au banquet international de la Préfecture.

Chiare, fresche e dolci aque.

Aigo claro e fresqueto
Ounte si poulit mèmbe
Pausè ma Damo, aquelo que me raubo ;
Tu que prenguè, branqueto,
(Souspirous me remèmbe),
Pèr s'apiela, courouso coume l'Aubo ;
Erbo e flour que sa raubo
E soun sen curbiguèron ;
Aire sant, aire linde,
Ounte soun divin brinde
E si bèus iue lou cor me durbiguèron,
Ensèn prestas l'ausido
A mi plagum, à ma debalausido.

Se vòu lou sort avare
Qu'à iéu coume tant d'autre
Plourous lis iue se barron, — à Vau-cluso
Ah ! basto que s'entarre
Moun paure cors vers vautre,
E qu'à soun Diéu moun amo tourne nuso !
La mort sara mens cruso,
Se porte aquelo espèro
A-n-aquéu mau-passage ;
Car l'esprit, las dóu viage,
Pourrié jamai, en mai tranquilo terro
O plus dous cementèri,
Fugi la car e tóuti si misèri !

Se pòu qu'un jour encaro
Vèngue long d'aquéu flume
Lauro, amansido envers soun triste amaire,
E que, mounte sa caro

TEXTE ITALIEN

CANZONE XI

*Rivolgesi estatico a que' luoghi ove la vide, e dove fu,
ed è beato in amarla.*

Chiare, fresche e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna ;
Gentil ramo, ove piacque
(Con sospir mi rimembra)
A lei di fare al bel fianco colonna ;
Erba e fior, che la gonna
Leggiadra ricoverse
Con l' angelico seno ;
Aer sacro sereno,
Ov' Amor co' begli occhi il cor m' aperse ;
Date udienza insieme
Alle dolenti mie parole estreme.

S' egli è pur mio destino
(E 'l Cielo in ciò s' adopra)
Ch' Amor quest' occhi lagrimando chiuda,
Qualche grazia il meschino
Corpo fra voi ricopra,
E torni l' alma al proprio albergo ignuda.
La morte fia men cruda
Se questa speme porto
A quel dubbioso passo ;
Che lo spirito lasso
Non poria mai in più riposato porto
Nè 'n più tranquilla fossa
Fuggir la carne travagliata e l' ossa.

Tempo verrà ancor forse,
Ch' all' usato soggiorno
Torni la fera bella e mansueta :
E là 'v' ella mi scorre

Un cop me faguè lume,
Vire lis iue, desirouso, en tout caire
Me cercant ; e, pecaire,
Me vesènt déjà 'n terro,
Se pòu qu'amour l'inspire
E que vers Diéu souspire
Tant douçamen, tant d'uno fe sincèro,
Que m'òutèngue ma gràci
En s'eissugant de soun velet la fàci !

Dis aubre degoutavo
(Qu'es dous en ma memòri !)
Subre sa faudo uno plueio flourido ;
E Lauro s'assetavo
Umblo dins tant de glòri,
De l'amourous blasin ennevoulido.
E zóu li flour poulido
Subre si treno bloundo
Que l'or e li perleto
Aproucharien souleto ;
E zóu ! de flour au sòu, de flour sus l'oundo,
Que, dins si refoulèri,
Pareissien dire : Amour, à tu l'empèri !

Quant de fes me diguère,
Plen d'un esfrai estrange :
« Dóu Paradis sort aquelo qu'amire ! »
Tant treboula fuguère
Davans soun gàubi d'ange,
Sa caro e si paraulo e soun dous rire,
E dins un tau delire
Adounc me revihère
Que disiéu : « Coume arribo
Que sies su 'questo ribo ? »
En cresènt d'èstre au cèu e noun ounte ère...
Es despièi que m'agrado,
Mai que rèn mai, l'erbo d'aquesto prado.

Avignoun, 18 de Juliet 1874.

Nel benedetto giorno,
Volga la vista desiosa e lieta,
Cercandomi ; ed, o pieta !
Già terra infra le pietre
Vedendo, Amor l' ispiri
In guisa che sospiri
Sì dolcemente che mercè m' impetre,
E faccia forza al Cielo,
Asciugandosi gli occhi col bel velo.

Da' be' rami scendea
(Dolce nella memoria)
Una pioggia di fior sovra 'l suo grembo ;
Ed ella si sedea
Umile in tanta gloria,
Coverta già dell' amoroso nembro.
Qual fior cadea sul lembo,
Qual su le trecce bionde,
Ch' oro forbito e perle
Eran quel dì a vederle ;
Qual si posava in terra e qual su l' onde ;
Qual con un vago errore
Girando, pareva dir : qui regna Amore.

Quante volte diss' io
Allor pien di spavento :
Costei per fermo nacque in paradiso !
Così carco d' obbligo
Il divin portamento
E 'l volto e le parole e 'l dolce riso
M' aveano, e sì diviso
Dall' immagine vera,
Ch' i' dicea sospirando :
Qui come venn' io o quando ?
Credendo esser in ciel, non là dov' era.
Da indi in qua mi piace
Quest' erba sì, ch' altrove non ho pace.

S. Em. le Cardinal de Silvestri a bien voulu adresser à M. le Maire la lettre suivante, qu'on ne lira pas sans intérêt :

Lavigiano près Padoue, le 10 juillet 1874.

Monsieur le Maire,

J'aurais été enchanté si j'eusse pu répondre à votre aimable invitation d'une manière conforme à mes désirs et aux vœux de cette illustre ville d'Avignon, que vous représentez si dignement !

Mais une maladie dont je souffre cruellement depuis plusieurs mois, m'empêche de me trouver au nombre de ceux qui, dans cette antique cité des Papes, vont se réunir pour célébrer les fêtes du cinquième Centenaire du grand poète des Grâces (*delle Grazie*) auquel doivent tant la civilisation et les lettres.

Honneur donc aux Avignonnais qui, en cette circonstance solennelle, ne veulent pas le céder aux Italiens dans le tribut d'affection, d'admiration et de gloire à payer au génie immortel du chantre de Laure.

Persuadé que cette solennité ne fera que resserrer davantage les liens de fraternité qui unissent les races latines, je vous prie, Monsieur le Maire, d'agréer vous-même et de faire agréer à vos concitoyens mes remerciements les plus vifs, et je me dis avec gratitude et considération,

Votre très-humble serviteur,

Pierre, Cardinal DE SILVESTRI.

M. Victor Hugo n'ayant pu se rendre à Avignon sur l'invitation collective qui lui avait été adressée par **M. Saint-Martin**, conseiller général de Vaucluse, répondit par la lettre suivante, dont nous sommes heureux de publier ici les passages essentiels :

Paris, 18 juillet 1874.

Mon honorable concitoyen.

La noble et glorieuse invitation que vous voulez bien me transmettre me touche profondément. J'ai le chagrin de ne pouvoir m'y rendre, étant en ce moment retenu près de mon petit fils, convalescent d'une grave maladie.....

Je regrette d'être absent du milieu de vous. J'eusse été fier de souhaiter en votre nom à tous la bienvenue à ces frères, à ces généreux italiens qui viennent fêter Pétrarque..... Mais de loin j'assisterai, ému, à vos solennités.....

Pétrarque est une lumière dans son temps, et c'est une belle chose qu'une lumière qui vient de l'amour !

Il aima une femme et il charma le monde. Pétrarque est une sorte de Platon de la poésie. Il a ce qu'on pourrait appeler la subtilité du cœur, et en même temps la profondeur de l'esprit. Cet amant est un penseur, ce poète est un philosophe. Pétrarque, en somme, est une âme éclatante.

Pétrarque est un des rares exemples du poète heureux. Il fut compris de son vivant, privilège que n'eurent ni Homère, ni Eschyle, ni Shakespeare. Il n'a été ni calomnié, ni hué, ni lapidé. Pétrarque a eu dans cette vie toutes les splendeurs, le respect des papes, l'enthousiasme des peuples, les pluies de fleurs sur son passage dans les rues, le laurier d'or au front comme un empereur, le Capitole comme un Dieu. Disons virilement la vérité : le malheur lui manque. Je préfère à cette robe de pourpre le bâton d'Alighieri errant. Il manque à Pétrarque cet on ne sait quoi de tragique qui ajoute à la

grandeur des poètes une cime noire, et qui a toujours marqué le plus haut sommet du génie. Il lui manque l'insulte, le deuil, l'affront, la persécution. Dans sa gloire, Pétrarque est dépassé par Dante, et le triomphe par l'exil.

Mon cher concitoyen, je presse vos mains cordiales.

VICTOR HUGO.

Quelques journaux ont également publié la lettre suivante :

Hôtel de l'Europe, mardi, 21 juillet 1874.

Monsieur le Rédacteur en chef de l'*Union de Vaucluse*,

Permettez à un critique musical Belge, attiré à Avignon par les splendides fêtes données à l'occasion du cinquième Centenaire de Pétrarque, d'exprimer un regret dans les colonnes de votre estimable journal : c'est celui de ne pas avoir eu à juger le bel opéra de M. H. Duprat (*Pétrarque*), dont l'audition eût été si pleine d'à-propos pendant ces fêtes.

Mais laissez-moi dire ici, Monsieur, combien était belle, harmonieuse, bien traitée, la cantate de M. Imbert.

J'ai appris, du reste, combien Avignon renferme de musiciens éclairés, de compositeurs distingués.

Il m'est tombé sous les yeux, ces jours-ci, des pages musicales fines et soignées. Je citerai notamment deux mélodies : *Adieux à la mer* et *Eugénie de Guérin*, signées d'un nom que j'ai eu le tort de ne pas retenir.

M. de Pontmartin, l'éminent écrivain, a prononcé naguère, dans le *Ménestrel*, le nom de ce jeune compositeur, qui appartient, m'a-t-on dit, à la haute société avignonnaise.

Je pars, Monsieur, avec un second regret : c'est que votre ville n'ait pas ouvert un concours de composition musicale à côté du concours de poésie, comme vient de le faire la ville de Lille-en-Flandre, à l'occasion de N.-D.-de-la-Treille.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

J. VAN-TORN.

A l'occasion des magnifiques fêtes que la ville d'Avignon vient de célébrer en l'honneur de Pétrarque, Mgr l'Archevêque avait écrit à M. le Maire la lettre suivante :

MONSIEUR LE MAIRE,

On me dit que, selon la pensée que je vous ai exprimée, vous voulez faire la part des malheureux dans vos fêtes. Je vous donne deux cents francs afin de vous aider à réaliser ce louable projet. Quand la population se réjouit, il est bon que ceux qui souffrent s'aperçoivent qu'ils ne sont pas oubliés.

Je vous prie d'agréer, M. le Maire, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

† LOUIS-ANNE, *Arch. d'Avignon.*

Avant de quitter Avignon, M. le Commandeur Nigra a adressé la lettre suivante à M. du Demaine, Maire de la ville et organisateur des fêtes en l'honneur de Pétrarque :

Avignon, le 22 juillet 1874.

A M. le Comte du Demaine, *Maire d'Avignon.*

MONSIEUR LE COMTE,

Le Roi, mon auguste souverain, m'a fait l'honneur de me charger de vous remettre, en son royal nom, les insignes d'Officier de son Ordre de la Couronne d'Italie, en souvenir du cinquième Centenaire de Pétrarque, que vous avez dignement célébré dans votre ville, et auquel le nom du Maire d'Avignon restera désormais attaché.

En m'acquittant ainsi des ordres de Sa Majesté, je saisis l'occasion qui m'est offerte pour vous remercier, Monsieur le Comte, de l'accueil gracieux que vous m'avez fait dans

votre ville et dans votre maison, accueil dont j'emporterai avec moi un souvenir bien reconnaissant.

Veuillez agréer l'expression de ma considération distinguée.

Signé : NIGRA.

M. le Chevalier Nigra, dont chacun a pu apprécier la courtoisie, le tact parfait et l'intelligence élevée, a quitté Avignon, enchanté, ainsi qu'il l'a dit publiquement, « de l'hospitalité à la fois magnifique et cordiale » qu'il y avait reçue. »

Il a tenu à en renouveler le témoignage écrit, car, à peine de retour à Paris, voici la lettre qu'il a adressée à M. le Préfet de Vaucluse, et dont celui-ci a donné communication au Maire d'Avignon, qu'elle concernait également.

Paris, le 24 juillet 1874.

A M. Doncieux, Préfet de Vaucluse.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur d'avoir recours à votre obligeance pour vous prier de vouloir bien remettre, en mon nom, au Comité des fêtes de Pétrarque, trois exemplaires d'une publication faite par les soins de la municipalité de Rome.

M. le Syndic de la ville de Rome désire faire hommage au Comité de la ville d'Avignon de cette publication, qui relate les détails du couronnement de Pétrarque au Capitole.

Je suis heureux de pouvoir saisir cette occasion pour vous renouveler par écrit mes remerciements les plus chaleureux pour l'aimable hospitalité que j'ai trouvée auprès de vous, et pour le bienveillant accueil dont j'ai été l'objet de votre part et de la part de la ville d'Avignon.

Veuillez agréer, etc.

NIGRA.

M. le Maire d'Avignon a reçu de Fermo (Italie) la lettre suivante :

Monsieur le Maire,

Je ne sais ce qui a été le plus grand, ou ma surprise ou ma confusion, quand j'ai appris par les feuilles publiques que la ville d'Avignon m'avait décerné le premier des prix offerts en son nom si généreusement aux admirateurs de Pétrarque. J'ai su, depuis lors, que notre illustre Académie de la *Crusca* m'avait proposé pour un si grand honneur et que votre Comité littéraire avait daigné adhérer à cette proposition.

Ayant reçu aujourd'hui, par l'intermédiaire de Son Excellence M. le Chevalier Nigra et par les mains de M. le sénateur Citadella, la belle médaille d'or qui m'a été destinée, je crois devoir exprimer la plus grande reconnaissance dont mon cœur soit capable, à vous qui, en votre qualité de *Maire* et comme investi de la première dignité municipale, représentez la noble cité d'Avignon. Je prends la liberté de vous prier de vouloir bien exprimer les sentiments de ma profonde gratitude à tous les membres du Conseil municipal et du Comité littéraire qui ont bien voulu donner à mon nom une distinction aussi honorifique.

Par la même occasion, je vous accuse réception (par la voie d'Ancône) de la brochure *Vaucluse-Avignon* et des discours prononcés par Son Excellence M. le Chevalier Nigra et l'archi-consul de la *Crusca*, qui conserveront pour la postérité la mémoire de cette solennité littéraire célébrée dans deux villes déjà fameuses par le séjour de François Pétrarque, et aujourd'hui bien méritantes de ce grand homme, des belles-lettres et de l'Italie, à cause de cette magnifique démonstration de gloire et d'honneur.

Et après cela, il ne me reste qu'à me dire plein de respect

et de considération, de vous, bien honoré Maire, le très-dévoué et très-obligé.

Joseph FRACASSETTI.

M. le Préfet de Vaucluse a reçu de Florence les deux lettres suivantes, que nous nous empressons de publier :

Florence, le 18 août 1874.

A Monsieur Doncieux, Préfet de Vaucluse.

Monsieur le Préfet,

Les distinctions honorifiques n'ôtent, certes, ni n'ajoutent rien à l'homme ; toutefois, elles sont précieuses par la signification qu'elles renferment. Pour moi, la croix de la Légion d'Honneur a plusieurs significations qui lui donnent un grand prix : c'est un souvenir de la France que j'aime ; un augure d'amitié durable entre la France et l'Italie ; un honneur qui me vient du vaillant chef d'une grande nation ; une distinction accordée sur votre proposition, qui seule eût suffi à m'honorer ; un souvenir des fêtes de Pétrarque en Provence, autant d'impressions que je garde dans mon cœur, et qui me seront toute la vie chères et sacrées ; un encouragement enfin aux études civilisatrices et chrétiennes qui, dans nos temps troublés, ont tant besoin d'être soutenues !

Je n'aurais jamais cru mériter cette distinction, que je tiens de ma qualité de représentant d'une académie célèbre et de la courtoisie française, pour laquelle, ainsi que pour vous, Monsieur le Préfet, j'aurai une éternelle reconnaissance.

Votre très-dévoué, A. CONTI.

Florence, le 18 août 1874.

A Monsieur Doncieux, Préfet de Vaucluse.

L'Académie de la Crusca, à laquelle son Archi-Consul a fait par un écrit un ample rapport sur les fêtes en l'honneur

de Pétrarque, auxquelles il a pris part, a appris de sa bouche avec un immense plaisir l'accueil gracieux que vous avez fait à sa personne.

Elle entend vous en être reconnaissante comme d'un honneur rendu à elle-même ; aussi, dans sa séance du 28 juillet, a-t-elle décidé à l'unanimité qu'il vous serait écrit par son secrétaire une lettre de remerciements, et qu'il vous serait offert en même temps quelques exemplaires des documents qu'elle a cru devoir réunir et publier en mémoire de cet événement et en l'honneur des deux nations.

En remplissant la mission honorable que l'Académie m'a confiée, je saisis l'occasion pour me dire, Monsieur le Préfet, votre très-dévoué serviteur.

Le Secrétaire,

N. GUASTINI.

M. Jules Tréfouel, habitant de Fontainebleau, membre de la Société d'archéologie de Chartres, rédacteur, en 1844, du journal le *Mémorial havrais*, a reçu la lettre suivante du Comité littéraire d'Aix, au sujet de la fête du cinquième Centenaire de Pétrarque :

Aix, 10 septembre 1874.

M. Jules Tréfouel,

La fête du cinquième Centenaire de Pétrarque a été célébrée à Vaucluse et à Avignon avec une splendeur digne de l'immortel poète qui en était l'objet. Nos séances littéraires ont eu un éclat dont le souvenir ne s'effacera point.

La présence d'illustres délégués, et les remarquables discours qu'ils ont prononcés, ont donné à cette fête du Centenaire un salutaire retentissement dans le monde entier. Le culte de la poésie et du beau idéal, le respect de Dieu, l'amour du bien, le dévouement à la patrie, sont vivants, malgré les préoccupations du siècle, dans toutes les âmes généreuses.

C'est sous l'inspiration de ces sentiments que s'était groupée, à Vaucluse, une foule imposante de lettrés représentant les Académies les plus importantes de France, d'Italie et d'Espagne.

Nous vous remercions, Monsieur, d'avoir bien voulu vous joindre à nous pour fêter le grand poète dont la gloire nous est commune. Votre œuvre littéraire sera un témoignage précieux et durable du fraternel échange de sympathies dont l'Italie et la France viennent de donner un mémorable exemple.

L'hommage poétique que vous nous avez fait l'honneur de nous adresser (*Pauline*, poésies élégiaques) sera religieusement conservé dans le Muséum de Pétrarque, qui vient d'être fondé à Vaucluse.

Le respect dû au secret des signatures ne nous permettant pas de remercier directement les écrivains qui ont bien voulu répondre à notre appel, nous comptons sur votre obligeance, Monsieur, pour leur faire parvenir nos remerciements par l'entremise des journaux de votre ville.

En attendant la publication du compte-rendu officiel du cinquième Centenaire de Pétrarque, nous vous prions, Monsieur, d'agréer l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Le Comité littéraire d'Aix et d'Avignon,

DE BERLUC-PÉRUSSIS, de l'Académie royale
de Palerme ;

NORBERT BONAFOUX, président de la Société
historique de Provence ;

J.-B. GAUT, bibliothécaire ;

MOUAN, président de l'Académie ;

H. REYNALD, lauréat de l'Académie fran-
çaise ;

CHARLES DE RIBBE ;

F. VIDAL, de l'académie des *Félibres*.

LE CENTENAIRE DE PÉTRARQUE

EN ITALIE

On sera sans doute bien aise de savoir comment en Italie l'on a fêté le cinquième Centenaire de Pétrarque. L'*Agence Stefani*, qui est pour la Péninsule ce que l'*Agence Havas* est pour la France, nous a donné successivement les télégrammes suivants :

Padoue, 19 juillet. — A Arquà, la fête pour le Jubilé de Pétrarque a été splendide. Le discours prononcé par M. Carducci a été très-applaudi, de même que les autres discours et plusieurs pièces de vers. MM. Mamiani, Aleardi, Taborini, Maffei, Fosinato, Regaldi, Morpurgo, et plusieurs autres personnages, étaient présents.

Rome 19 juillet. -- Une dépêche de Padoue annonce qu'à l'occasion de la fête de Pétrarque, des discours prononcés par MM. Aleardi et Citadella ont été très-applaudis.

Voilà tout ce que nous avons appris sur la manière dont les Italiens ont célébré le cinq centième anniversaire de leur illustre compatriote. A l'aide de ces données, combinées avec le programme des fêtes italiennes qui fut affiché sur les murs d'Avignon, on peut jusqu'à un certain point se faire une idée de ce qui s'est passé à Arquà et à Padoue. Comme ce programme était rédigé dans la langue de Pétrarque, nous croyons devoir, pour

ceux qui ne la connaissent pas, donner ici une traduction française à la suite du texte :

PROGRAMMA

*Delle Feste che si celebreranno in onore del 5° Centenario
dalla morte del Petrarca.*

In Padova.

VENERDÌ 17 luglio. — Alle ore 9 pom. Concerto della Banda Cittadina nella Loggia del Casino Pedrocchi gentilmente offerta da quella Società.

Per i giorni 17 e successivi la Società stessa apre cortesemente le sue sale agli invitati dalla Commissione.

SABATO 18 luglio. — Alle ore 9 ant. partenza da Padova, sosto a Battaglia, e visita alla villa del sig. co. Wimpfen.

Alle ore 12 1/2 arrivo ad Arquà.

La Commissione di Arquà riceverà i signori invitati e presenterà loro il proprio programma.

Alle ore 10 1/2 partenza per Padova.

DOMENICA 19 luglio. — Alle ore 9 ant. in Piazza S. M. del Carmine inaugurazione del monumento al Petrarca, opera dello scultore sig. Luigi Ceccon.

Alle ore 11 ant. Nell' Aula Magna della R. Università, discorso del senat. Aleardo Aleardi in onore del Petrarca.

Alle ore 1 1/2. Esposizione delle Edizioni e Codici Petrarqueschi nell' antica sala del Consiglio in Piazza Unita d'Italia.

Alle ore 4 pom. Pranzo dato dalla Commissione di Padova nel Giardino presso la Loggia Amulea in Piazza Vittorio Emanuele.

Alle ore 6 pom. Corsa delle BIGHE nella Piazza suddetta.

Alle ore 8 pom. Illuminazione fantastica offerta dalla Società del Giardino.

.

Alle ore 9 pom. avrà principio lo spettacolo d'Opera nel Teatro Nuovo.

La Società d'Incoraggiamento mette a disposizione degli invitati il proprio Gabinetto di lettura aperto ogni giorno dalle ore 10 antim. alla mezzanotte.

I signori invitati riceveranno in dono dalla Commissione di Padova le seguenti pubblicazioni :

« Discorso del senatore Aleardo Aleardi in onore del Petrarca. — Petrarca a Padova e ad Arquà, Studio di Giovanni Citaldella. — Il Poema dell' Africa, nuova edizione corretta ed illustrata dal Prof. Corradini. »

Inoltre sarà loro distribuita la medaglia commemorativa rappresentante il Petrarca donata dal R. Ministero della Pubblica Istruzione.

La Commissione di Padova.

—

In Arquà.

SABATO 18 luglio. — Alle ore 12 1/2. Arrivo degli invitati ad Arquà.

Alle ore 1 pom. Visita alla tomba del Petrarca e discorsi.

Alle ore 2 1/2 pom. Visita alla casa del Petrarca.

Alle ore 4 1/2 pom. — Pranzo campestre sulla piazza del Castello.

Alle ore 6 1/2 pom. Passeggio.

Alle ore 9 pom. Illuminazione sul lago di Arquà, e fuochi di artificio. Cori diretti dal sig. maestro Dalla Baratta, Orchestra diretta dal sig. maestro Drigo, musica dell' Associazione 1848-49 coll' intervento dell' esimio signor Antonio Selva.

Alle ore 10 1/2 ritorno a Padova.

La Commissione di Arquà.

—

PROGRAMME

*Des Fêtes qui se célébreront en l'honneur du cinquième
Centenaire de la mort de Pétrarque.*

A Padoue.

Vendredi 17 juillet. — A 9 heures du soir, concert de la musique municipale à la loge du Casino Pedrocchi, gracieusement offerte par cette société.

Le 17 et jours suivants, la même Société ouvre gracieusement ses salons aux invités de la commission.

Samedi 18 Juillet. — A 9 h. du m., départ de Padoue, halte à Battaglia et visite à la villa de M. le comte de Wimpfen.

A midi 1/2, arrivée à Arquà.

La commission d'Arquà recevra les invités et leur présentera son *Programme*.

A 10 h. 1/2 du s., départ pour Padoue.

Dimanche 19 juillet. — A 9 h. du m., sur la place de N.-D.-du-Carmel, inauguration du monument élevé à Pétrarque, œuvre du sculpteur M. Louis Ceccon.

A 11 h. du m., dans la grande cour de l'Université royale, discours du sénateur Aleardo Aleardi en l'honneur de Pétrarque.

A 11 h. 1/2, exposition des éditions et manuscrits de Pétrarque dans l'ancienne salle du Conseil, sur la place de l'Unité de l'Italie.

A 4 h. du s., dîner offert par la Commission de Padoue dans le jardin de la loge Amulea, sur la place Victor-Emmanuel.

A 6 h. du s., course de chars à deux roues sur cette place.

A 8 h. du s., illumination fantastique, offerte par la société du *Jardin*.

A 9 h. du s. commencera une représentation d'opéra au Théâtre neuf.

La Société d'encouragement met à la disposition des invités son cabinet de lecture, ouvert de 10 h. du m. à minuit.

MM. les invités recevront en don, de la commission de

Padoue, les publications suivantes : *Discours du sénateur Aleardo Aleardi en l'honneur de Pétrarque*, — *Pétrarque à Padoue et à Arquà*, étude de Jean Cittadella, — le poème de l'*Afrique*, nouvelle édition corrigée et illustrée par le professeur Corradini. Il leur sera, en outre, distribué une médaille commémorative représentant Pétrarque, et offerte par le Ministère royal de l'Instruction publique.

La Commission de Padoue.

A Arquà.

Samedi 18 Juillet. — A midi 1/2, arrivée des invités à Arquà.

A 1 heure après midi, visite au tombeau de Pétrarque.

A 2 heures 1/2, visite à la maison de Pétrarque.

A 4 heures 1/2, dîner champêtre sur la place du Château.

A 6 heures 1/2, promenade.

A 8 heures 1/2, illumination de la place et de la ville.

A 9 heures du soir, illumination sur le lac d'Arquà et feux d'artifice. — Chœurs dirigés par le *maestro* della Baratta, — orchestre dirigé par le *maestro* Drigo, musique de l'association 1848-49 avec la coopération de l'illustre Antoine Selva.

A 10 heures 1/2, retour à Padoue.

La Commission d'Arquà.

A Pérouse.

La ville de Pérouse en Ombrie se devait à elle-même, à cause du voisinage d'Arezzo, patrie de Pétrarque, de célébrer le cinquième Centenaire du Poète. — Pour ne point nuire aux fêtes d'Arquà et de Padoue, elle avait avancé la sienne de plus d'un mois : c'est le sept juin qu'elle a honoré publiquement la mémoire de ce grand homme. A cette occasion, la municipalité Pérugine a publié à ses frais le discours prononcé par M. Jules Giani sur *François Pétrarque regardé comme précurseur et initiateur de la Renaissance*.

RAPPORTO

INDIRIZZATO ALLA R. ACCADEMIA DELLA CRUSCA

di Firenze

*Dal sig. Augusto Conti, arciconsolo della suddetta, sulla celebrazione
del quinto Centenario di Francesco Petrarca in Provenza.*

RIVERITI E CARI COLLEGHI,

Delle feste provenzali al Petrarca, ove mi recai per ordine vostro, è mio debito ragguagliarvi concisamente, affinchè giudichiate come io abbia secondato i vostri desiderj e come i Francesi abbiano superato la cortesia degl'inviti con la generosità de' fatti. Giova ricordare che il *Comitato letterario*, residente a Aix (capitale della Provenza), mandò una sua lettera circolare stampata; e in questa si pregavano le Accademie di onorare il *Centenario* co'loro deputati. Allora, come vostro arciconsolo, io rispondeva tosto al signor L. De Berluc-Perussis: « Quando una illustre nazione, sì ricca di glorie sue proprie, solennizza la memoria d'un italiano, come non sentire gratitudine profonda?

MÉMOIRE

ADRESSÉ A LA ROYALE ACADEMIE DE LA CRUSCA

de Florence

par M. Auguste Conti, son archi-consul, sur la célébration
du 5^e Centenaire de François Pétrarque en Provence.

CHERS ET HONORÉS COLLÈGUES,

Il est de mon devoir de vous rendre compte des fêtes provençales en l'honneur de Pétrarque, fêtes auxquelles je me suis rendu par vos ordres, afin que vous jugiez de quelle manière j'ai secondé vos désirs et comment les Français ont, par la générosité des actes, dépassé la courtoisie des invitations.

Je me plais à rappeler que le *Comité littéraire*, siégeant à Aix, capitale de la Provence, lança une circulaire imprimée pour prier les Académies d'honorer de leurs députations le *Centenaire*. En ma qualité de votre archi-consul, je répondis aussitôt à M. L. de Berluc-Pérussis :

« Quand une illustre nation, aussi riche de ses propres gloires, solennise la mémoire d'un Italien, comment ne point se sentir saisi d'une profonde reconnaissance ?

« Les Académiciens de la *Crusca*, qui travaillent à la cinquième édition, considérablement augmentée, du Vocabu-

Gli Accademici della *Crusca*, che stanno compilando la *quinta edizione* del Vocabolario, grandemente accresciuta, e che nel Petrarca trovano sempre uno de' più vivi e più autorevoli *testimoni* della lingua italiana, si rallegrano di vedere festeggiato anche in Francia, che pure ha da festeggiare tanti valentuomini suoi, l'uomo che interrogano e riveriscono continuamente. Bensì, l'onorata fama del gentile Poeta è merito vostro in parte, chè a lui vennero le più graziose ispirazioni dal gentilissimo luogo di Valchiusa e dall'oneste bellezze d'una gentildonna provenzale. Se in Arquà, dov'è il sepolcro del Petrarca, non celebrassero il Centenario di lui anche gl'Italiani, potete credere con quanto affetto l'Accademia manderebbe costà suoi deputati, e s'unirebbe al fine che vi proponete, ne' modi designati dalla vostra lettera; ma, non potendo fare a un tempo le due cose, vi preghiamo di scusarci. Sarà l'animo nostro a Valchiusa il 18 di luglio, e in Arquà parleremo di voi e della nobile Francia, e vi manderemo un saluto di riconoscenza e di fratellanza. » Dopo ciò, il signor De Berluc scrisse a nome del Comitato, pregando con termini di viva istanza perchè l'Arciconsolo della Crusca o un suo delegato si recasse alle feste di Provenza, e ch'egli sarebbe uno de' *presidenti d'onore*. Rifiutarsi era scortesìa solenne; e poi bisognava mostrare alla Francia l'affetto degl' Italiani; sicchè, deputati alle feste di Padova e d'Arquà i senatori Mammiani e Tabarrini, nostri accademici residenti, e Andrea Maffei, accademico corrispondente, alle feste di Valchiusa e d'Avignone voleste deputato me, che repugnava. Ma ora di poche cose in vita mia sono contento come di questa, e vi ringrazio di cuore; tanto fu il gradimento che n'ebbero là, tanta importanza essi affermarono più e più volte di dare all' esservi rappresentata l'Accademia nostra, e tanto mi



« laire, et qui dans Pétrarque trouvent toujours un des plus
« vifs et des plus ardents *témoins* de la langue italienne,
« se réjouissent de voir fêter par la France, qui a tant de
« grands hommes à fêter, celui qu'ils ne cessent d'inter-
« roger et de révéler.

« Certainement, la grande réputation du Poète est en
« partie votre œuvre, puisque ses plus gracieuses inspira-
« tions sont dues au séjour si agréable de Vaucluse et à la
« chaste beauté d'une gente dame de Provence.

« Si à Arquà, où se trouve le tombeau de Pétrarque, les
« Italiens ne célébraient pas son *Centenaire*, vous ne sau-
« riez douter de l'affection avec laquelle l'Académie vous
« enverrait ses députés et s'unirait au projet que vous pro-
« posez conformément au mode indiqué dans votre lettre.
« Mais ne pouvant faire les deux choses en même temps,
« nous vous prions de nous excuser.

« Nous serons d'esprit, le 18 juillet, à Vaucluse; et à Arquà,
« nous parlerons de vous et de la noble France, et nous vous
« enverrons un salut de reconnaissance et de fraternité. »

A cela, M. de Berluc répondit, au nom du *Comité*, par une lettre de prière et de vives instances pour que l'archi-consul de la *Crusca*, ou une personne déléguée par lui, vînt assister aux fêtes de Provence et y prendre part comme l'un des *présidents d'honneur*.

Refuser une invitation aussi solennelle était chose peu courtoise. Puis, il fallait montrer à la France l'affection des Italiens. Or, comme les sénateurs Mamiani et Tabarrini, membres résidants de notre Académie, avaient été députés aux fêtes de Padoue et d'Arquà avec André Maffei, l'un de nos académiciens correspondants, vous avez bien voulu, malgré mes refus, me députer aux fêtes de Vaucluse et d'Avignon.

Il y a peu de choses qui m'aient autant satisfait que celle-là durant tout le cours de ma vie, et je vous en remercie, tant on y fut charmé, tant on y regarda comme important, ainsi que je l'ai entendu dire mille fois, de voir notre Aca-

sembrò ravvivata la benavvolenza delle due nazioni, fatte per amarsi fra loro, come sorelle di schiatta latina; e sentii dire spesso : *L'Italia è nostra madre !*

Io dunque per la via di Marsilia mi recai ad Avignone, e vi fui la sera del venerdì, 17 di luglio. Sentite i modi cavallereschi. Nel palazzo del *Maire* di questa città, conte R. du Demaine, m'era preparata l'alloggio ; ma poichè non ebbi a tempo l'avviso, ed io era smontato all'albergo dell'Europa, nè mi piacque lasciare una stanza più modesta, quello divenne casa de' miei ospiti ; e, come ne' tempi antichi, fu corte bandita ; e ovunque, a' conviti del *Maire* di Valchiusa, del Prefetto e del *Maire* d'Avignone, rendevano a voi e al nome italiano un onore, che mi faceva lieto e pensoso.

Il sabato, 18 di luglio, si tenne adunanza in Valchiusa, e venne proclamato il nome dei laureati al concorso delle poesie sul Petrarca. — Sapete che il concorso stesso era di poeti francesi, provenzali e italiani, e che furono scelti dal Comitato letterario d'Aix tre *arbitrati (Jury)* : per gl' Italiani, la *Crusca*. Voi dunque non vi arrogaste la competenza del giudizio ; ma doveste corrispondere alla fiducia di chi vi reputò competenti. E questa fiducia vi onora, perchè sono valentuomini coloro che ve ne reputarono degni ; e basterà ricordare una perla d'uomo, il professore Norberto Bonafoux, decano della Facoltà di lettere nell' Università d'Aix, dottissimo anche nella letteratura nostra, e autore d'un celebre libro sul Poliziano ; e ricorderò il signor L. de Berluc-Perussis, cioè *Peruzzi*, amante d'Italia e delle nostre lettere, perchè d' origine italiana, dall' illustre famiglia che onora sempre il nostro paese, e da cui si divisero nel 1300 e nel 1400 i Peruzzi di Provenza o per cagioni politiche, o per amministrarvi le banche, quando i Fiorentini erano il quinto elemento, come li chia-

démie représentée à ces fêtes, et tant aussi me sembla ravivée la bienveillance de deux nations faites pour s'aimer mutuellement comme deux sœurs de race latine ; car j'ai souvent aussi entendu répéter : *L'Italie est notre mère !*

Je me rendis donc à Avignon par la voie de Marseille : j'y arrivai, le vendredi 17 juillet. Apprenez l'accueil chevaleresque dont j'ai été l'objet. A l'hôtel même de M. le Comte R. du Demaine, maire de la ville, on m'avait préparé mon logement. N'ayant pas été avisé de la chose à temps, j'étais descendu à l'hôtel d'Europe. Il me fallut laisser le modeste appartement que j'y avais pris et me transporter à la maison de mes hôtes. Comme aux temps antiques, il y avait table ouverte, et partout, aux repas du Maire de Vaucluse, à ceux du Préfet et du Maire d'Avignon, on rendait à vous-mêmes, on rendait au nom italien un honneur qui me remplissait de joie.

Le samedi 18 juillet, on se réunit à Vaucluse pour y proclamer le nom des lauréats au concours des poésies sur Pétrarque.

Vous savez que ce concours comprenait les poésies françaises, provençales, italiennes, et que le jury appelé à les juger était formé de trois membres délégués par le Comité littéraire d'Aix et de trois membres délégués par la *Crusca*. Vous ne vous arrogiez point la compétence du jugement, mais vous deviez correspondre à la confiance de ceux qui vous déclaraient compétents. Et cette compétence vous honore, parce que ce sont de vaillants hommes ceux qui vous en ont jugés dignes. Il me suffira de nommer la perle des hommes, le professeur Norbert Bonafoux, doyen de la Faculté des lettres à Aix, très-versé dans notre littérature et auteur d'un ouvrage renommé sur Politien. Je nommerai encore M. L. de Berluc-Pérussis, c'est-à-dire *Peruzzi*, amant de l'Italie et de notre littérature, comme il convient à un homme d'origine italienne, issu de cette illustre famille qui honore toujours notre pays et dont se détachèrent en 1300 et en 1400 les Peruzzi de Provence, soit à cause des événements politiques, soit pour administrer les banques,

mava un Papa. Or, voi credeste che nessuno de' concorrenti meritasse il premio ; severità di giudizio necessaria per mantenere l'onore d'Italia, chè altrimenti avrebbero creduto là bello e onorabile a noi ciò ch' è mediocre o cattivo. In molte poesie mancava l'ardore del sentimento vivo, e *chi non arde non risplende* ; mancava in altre l'idea chiara e conveniente ; mancava in parecchie ogni cosa ; in tutte, più o meno, la condotta e lo stile. Ma gli uomini di nome più famoso non avevano concorso ; e ciò, in parte, scusava e consolava l'austerità del giudizio ; approvata poi da ragguardevoli personaggi che avevano letto gran parte de' componimenti, e che verrebbe confermata (credo) da tutta Italia, quando i malcontenti pubblicassero i loro versi. Aveste il conforto di proporre la grande medaglia d'oro al chiarissimo Giuseppe Fracassetti per la traduzione sua e illustrazione delle *Lettere di Francesco Petrarca* ; e il Comitato letterario ha effettuata volentieri la vostra proposta.

Il *Maire* di Avignone, ricevendo i deputati, disse nobili parole, terminando così : « Sarà la migliore mia ventura d'aver potuto, a nome del Petrarca, onorare tali ospiti della sua città e della sua dimora. » Il *Maire* di Valchiusa gli accolse cortesemente ; il Prefetto Doncieux, in questa ed in ogni altra occasione, parlò della necessità di sollevare gli animi alla grandezza ideale ; il Nigra fece quel discorso ch' è sì giustamente celebrato da tutti, e che lo manifesta poi uomo di lettere ; il professore Minich ragionò sugli *amori del Petrarca*, spiegati con dotto raffronto della vita e degli scritti. Si banchettò nel verde prato che appartenne al Petrarca ; vedevamo le *chiare, fresche, dolci acque* scorrere presso a noi ; ne udivamo il mormorio, quasi vivo commento del *Canzoniere*. La fonte di Sorga è poco più

à l'époque où les Florentins étaient le *cinquième élément*, ainsi que les appelait un Pape.

Or, le croiriez-vous ? aucun des concurrents italiens n'a mérité le prix. Cette sévérité de jugement a été nécessaire pour sauvegarder l'honneur de l'Italie ; sans quoi l'on aurait pu croire beau et honorable pour nous ce qui est médiocre ou mauvais. A beaucoup de poésies manquaient l'ardeur et la vivacité du sentiment ; et *qui ne brûle ne resplendit*. A d'autres manquaient la clarté et la convenance de l'idée. A plusieurs manquaient d'autres choses, et à toutes plus ou moins la conduite et le style.

Mais les hommes les plus renommés n'avaient pas concouru : c'est ce qui, en partie, excuse et justifie la sévérité du jugement.

Ce jugement, d'ailleurs, a reçu la pleine approbation des personnages les plus distingués qui avaient lu la plupart des compositions ; il sera confirmé, je le crois, par toute l'Italie, lorsque les mécontents auront publié leurs vers. Vous avez eu, en revanche, le plaisir de proposer pour la grande médaille d'or l'illustre Joseph Fracassetti pour sa traduction et son illustration des *Lettres de François Pétrarque*, et le Comité littéraire a de grand cœur adhéré à votre proposition.

M. le maire d'Avignon, en recevant les délégués, leur adressa de nobles paroles qui se terminaient ainsi : « Ce sera ma meilleure fortune que d'avoir pu, au nom de Pétrarque, faire à de tels hôtes les honneurs de sa ville et de sa propre demeure. »

M. le maire de Vaucluse leur fit l'accueil le plus courtois.

M. le préfet Doncieux, en cette double circonstance, parla de la nécessité d'élever les âmes à la grandeur de l'idée.

M. Nigra prononça un discours qui a justement conquis les éloges de tous, et qui l'a mis en relief comme un profond littérateur.

M. le professeur Minich disserta sur les amours de Pé-

là, in alto, in una grotta che pare un pozzo, nel mezzo d'una rupe irta e nuda; fonte che non secca mai, come reputò il Vellutello, ma in estate si abbassa molto, mentrechè in ogni altra stagione da tutte le parti di quella roccia prorompono acque con rimbombo, con biancheggiare di spuma, con impeto che è ammirando fra le aridità della Provenza. Nel ritorno ad Avignone, la via della città era graziosamente illuminata da fiaccole e da fuochi d'artificio.

La domenica, 19, dopo la Messa che l'Arcivescovo celebrò sulla gran piazza del Palazzo dei Papi, il Comitato, i presidenti d'onore, i deputati, si radunarono nel Palazzo del Comune, ove consegnai la lettera che m'onorava di rappresentare la mia Facoltà dell'Istituto di Firenze; e il signor De Berluc-Perussis lesse una lettera dell'illustre sindaco Peruzzi, che si doleva essere impedito di venire a quella festa, e con parole di vero gentiluomo incaricava me di rappresentare la città, e diceva d'aver ottenuto per il Comitato Avignone dal Ministro dell'istruzione pubblica d'Italia alcune medaglie che il medesimo Comitato offrì al Prefetto, al *Maire* di Avignone, al *Maire* di Valchiusa, al signor Wallon dell'Istituto di Francia, al vostro Arciconsolo, al Mézières dell'Accademia francese, a Teodoro Aubanel, presidente dell'arbitrato provenzale, al Duprat, poeta e maestro dell'opera musicale il *Petrarca*, e al Consonove, scultore del busto che venne collocato in onore del Petrarca stesso sopra una colonna di Valchiusa: dettero poi al Nigra una medaglia d'oro in segno di riconoscenza. Inoltre, fu stabilito che il detto Ministro, il professor Minich e il rappresentante vostro conferissero tra loro per proporre alcuni premj ad altre opere italiane; sicchè proponemmo di premiare le *Rime inedite del Petrarca*, raccolte da Domenico Carbone, ch'ebbe una medaglia d'argento; le Ricerche

trarque, qu'il expliqua savamment, à l'aide de la vie et des écrits du Poète.

Un banquet eut lieu dans la verte prairie qui appartient à Pétrarque. Nous voyions courir près de nous les eaux claires, fraîches et douces ; nous en entendions le murmure comme un souvenir vivant du *Canzoniere*.

La source de la Sorgue se trouve un peu plus loin dans une grotte qui semble un puits au milieu d'un roc taillé à pic et dénudé. Cette source ne tarit jamais, comme le remarque Vellutello ; mais, en été, son niveau s'abaisse considérablement, tandis que, dans les autres saisons, les eaux s'échappent de toutes parts de cette roche, bruyantes, écumantes et impétueuses, chose admirable au milieu des aridités de la Provence !

A notre retour à Avignon, nous trouvâmes la grande rue de la ville élégamment illuminée par des flambeaux et par des feux d'artifice.

Le dimanche 19, après la Messe, que l'Archevêque célébra sur la grande place du Palais des Papes, le Comité, les présidents d'honneur, les délégués se réunirent à l'Hôtel de Ville, où je déposai la lettre qui m'accordait l'honneur de représenter ma Faculté de l'Institut de Florence.

M. de Berluc-Pérussis lut une lettre de l'illustre syndic Perruzzi, qui, déplorant d'être empêché de se rendre à cette fête, me chargeait, dans des termes de véritable gentilhomme, d'y représenter la ville de Florence, et déclarait avoir obtenu pour le Comité d'Avignon, de M. le ministre de l'Instruction publique en Italie, quelques médailles de bronze commémoratives du *Centenaire* célébré à Padoue, médailles que le Comité a offertes au Préfet, au maire d'Avignon, au maire de Vaucluse, à M. Wallon de l'Institut de France, à votre archi-consul, à M. Mézières de l'Académie française, à M. Théodore Aubanel, président du jury provençal, à M. Duprat, poète et compositeur de l'opéra musical intitulé : *Pétrarque*, et à M. Consonove, sculpteur du

ne' manoscritti della Biblioteca Petrarquesca Rossetti a Trieste, fatte dal signor Hortis, ch' ebbe pure altra medaglia d'argento ; l'illustrazione di un Codice de' Trionfi, del marchese Raffaeli, che ottenne la medaglia di bronzo. In quel giorno fu la cavalcata storica, cioè il Trionfo del Petrarca ; ma io vi dirò soltanto che a sentire per la via, da un popolo festante, in terra di Francia gridare un nome italiano, abbassavo sulla faccia il mio cappello fiorentino di paglia per non far vedere ciò che voleva mostrarsi dagli occhi e dal tremito delle labbra.

Il 20, lunedì, nella piazza dei Papi, sotto un gran padiglione si tenne l' adunanza letteraria per distribuire i premi, e fra i presidenti d' onore stava il presidente vostro col Nigra, col Wallon, col Mézières, adunanza presieduta in fatto dal conte di Demaine, *Maire* d'Avignone. Il bravo e buono professore Bonafoux lesse un saluto che mandava il Comitato italiano, come di nazione amica ad altra nazione amica, e gli applausi lunghi e fragorosi scoppiarono sotto quel cielo scintillante di Provenza, somigliante al cielo d'Italia, da quel popolo che nel parlare, nel sentire, ne' moti della persona e nel volto, somiglia tanto al popolo d'Italia. Il Nigra, elegantissimo scrittore, traduceva e leggeva ciò che il Petrarca scrisse de' suoi amori nell' *Epistole familiari* ; parlarono il Wallon e il Mézières, applauditi, sopra i meriti del Petrarca ; Teodoro Aubanel e Felice Gras discorsero sulle memorie del Poeta e riferirono il giudizio sopra i laureati, con la lingua melodiosa de' Trovatori, con l'abbondanza maestosa del Rodano, con la luce di quel sole ; parlò il vostro Arciconsolo e godè per voi e per la patria sua vedendosi bene accetto ; terminò in lingua catalana don Alberto de Quintana, presidente de' Giuochi floreali di Barcellona, e raccomandò l'amicizia delle tre

buste de Pétrarque destiné à figurer sur une colonne à Vaucluse. Une médaille d'or a été, de plus, donnée à M. Nigra comme un témoignage de reconnaissance.

Il fut, en outre, décidé que M. l'ambassadeur, M. le professeur Minich et votre représentant, se réuniraient pour décerner quelques prix aux autres compositions italiennes. C'est ainsi que nous proposâmes de couronner les *Rimes inédites de Pétrarque*, recueillies par Dominique Carbone, qui eut une médaille d'argent, — les recherches dans les manuscrits de la bibliothèque Pétrarquesque Rossetti à Trieste, faites par M. Hortis, qui eut également une médaille d'argent, — l'illustration d'un *Codex des Triomphes* du marquis Raffaelli, qui obtint la médaille de bronze.

Ce jour-là, eut lieu la cavalcade historique représentant le *Triomphe de Pétrarque*. Tout ce que je vous en dirai, c'est que, en entendant à travers les rues tout un peuple en liesse acclamer sur la terre de France un nom italien, je ramenaï sur mon front mon chapeau de paille florentine pour ne point laisser apercevoir ce qui cherchait à se montrer par mes yeux et par le tremblement de mes lèvres.

Le lundi 20, sur la place du Palais des Papes, on se réunit à l'ombre d'un grand pavillon pour la distribution des prix. Au nombre des présidents d'honneur se trouvait votre président, en compagnie de MM. Nigra, Wallon et Mézières, sous la présidence effective de M. le comte du Demaine, maire d'Avignon.

L'excellent M. Bonafoux lut un salut qu'adressait le *Comité* italien, salut d'une nation amie à une nation amie. De longs et bruyants applaudissements lui répondirent, sous ce ciel étincelant de Provence, semblable au ciel d'Italie, et des rangs de ce peuple dont la langue, les sentiments, les mouvements et les traits ont tant de ressemblance avec la langue, les sentiments, les mouvements et les traits du peuple d'Italie.

Ensuite M. Nigra lisait la traduction qu'élégant écrivain, il avait faite de ce que Pétrarque écrivit de ses amours dans ses *Epîtres familières*.

schiette latine con tal fuoco di parola e di sentimento, che si levò un grido come una voce sola da tutte le parti. Si udirono là quattro lingue, la francese, la provenzale, l'italiana e la spagnuola; fatto che avrà forse non mediocre importanza. Quello che io dissi fu inteso da molti, perchè non pochi là intendono l'italiano, e perchè l'italiano è simile al provenzale; e perchè, prima di leggere il discorso, n'era stata distribuita la traduzione. Il Nigra, ministro d'Italia in Francia, e che venne a stringermi la mano, e un francese che mi disse: *Continuez ad aimer la France*, mi resteranno più ch'altro impressi nella memoria; e ho voluto dirvelo con forse non biasimevole compiacenza, pari al non dicibile battimento di cuore avanti di parlare.

Al signor Mézières, dell'Academia francese, e autore d'un lodatissimo libro sul Petrarca, presentai, come da voi mi fu ordinato, il diploma d'academico corrispondente, dicendogli, poich' egli si distendeva in parole di riconoscenza, compendiate nella lettera sua: *Or della riconoscenza noi vi chiediamo un unico segno, continuare ne' vostri lavori utili alla letteratura italiana*. Ed egli m'accennò di pensare ad un lavoro sul Tasso, valendosi delle fatiche d'un accademico nostro, cioè dell'edizione di Cesare Guasti (*Le Monnier, Firenze*); e io gli soggiungeva lietamente come un alunno dell'Istituto superiore di Firenze, Leopoldo Cecchi, avesse scritta una tesi dottorale sopra quell'argomento, con dottrina e critica non giovanile.

Un fatto relevantissimo, e che, terminando, non voglio tacervi, è il risorgimento della lingua e della letteratura di Provenza, mercè i *Felibres*, nome d'un'Academia. Ho sentito rammentare, fra gli altri, Federigo Mistral, autore d'un poema, *Mireïo*, cosa bellissima; l'Aubanel, il Roumanille, il Gras; e i primi due ho anche conosciuti, che

Après lui, MM. Wallon et Mézières parlèrent sur les mérites de Pétrarque, au milieu des plus vifs applaudissements.

Puis MM. Théodore Aubanel et Félix Gras discoururent sur les souvenirs du Poète, et, dans la langue mélodieuse des troubadours, exprimèrent leur jugement sur les lauréats avec l'abondance majestueuse du Rhône, avec la clarté de leur soleil.

Votre archi-consul prit après eux la parole et se réjouit pour vous et pour sa patrie de l'accueil si cordial qui lui était fait.

La séance fut terminée par un discours en langue catalane de Don Albert de Quintana, président des *Jeux Floraux* de Barcelone, discours dans lequel il recommanda l'amitié des trois nations latines avec tant de feu de paroles et de sentiments qu'il n'y eut qu'une voix dans toute l'assistance pour l'applaudir.

On entendit là quatre langues, le français, le provençal, l'italien et l'espagnol. C'est là un fait qui n'est pas d'une médiocre importance.

Ce que je dis moi-même fut compris d'un grand nombre, parce que, à Avignon, bien des gens comprennent l'italien et que l'italien ressemble au provençal : j'avais pris, d'ailleurs, la précaution, avant de prononcer mon discours, d'en faire distribuer une traduction.

M. Nigra, ambassadeur d'Italie en France, vint me serrer la main, et un français me dit : *Continuez à aimer la France*. Ces deux faits me resteront mieux que bien d'autres gravés dans la mémoire. J'ai tenu à vous le dire avec une complaisance que vous excuserez et qui ressemble à l'indicible battement de cœur que j'éprouvais avant d'ouvrir la bouche.

J'offris, comme vous me l'aviez ordonné, le diplôme d'Académicien correspondant à M. Mézières, membre de l'Académie française et auteur d'un ouvrage très-estimé sur Pétrarque ; et comme il se répandait en expressions de gratitude, résumées, du reste, dans sa lettre, je lui dis : *En fait de reconnaissance, nous ne vous en demandons qu'une*

ottimamente parlano italiano ; e appena giunto ad Avignone, li vidi a tavola meco e dissi : « Sono poeti. » L'Aubanel, modesto, dolce, armonioso, meditativo, mi disse parole soavi, che confermarono la fama e l'aspettazione di lui nel suo paese ; il Mistral è ardente, com' un trovatore antico, anima e parola e occhi di fuoco, poeta delle tradizioni di prodezza e d'amore. Egli aveva già composto a Parigi, trovandosi col Dall'Ongaro, i seguenti versi, che volle recitarmi con sentimento d'affetto e pel medesimo fine :

Ami, nòsti parla soun tóuti dous rouman,
Poudèn nous dire fraire e nous touca la man :
Toun Po e ma Durènço,
Na tóuti dous d'un soulet mount,
Van abéura, l'un toun Piemount
E l'autre ma Prouvènço !

« Amico, i nostri parlari son tutti due romani ; possiamo dirci fratelli, e toccarci la mano ; il tuo Po, la mia Durenza, nascono tutti e due d'un solo monte ; vanno ad abbeverare, l'uno il tuo Piemonte, e l'altro la Provenza. » È un saggio di questa vivente poesia, che risorge dalle ceneri, come fenice.

Il signor L. De Berluc-Perussis, che ideò la festa del Centenario, e se ne rese benemerito in modo particolare, e il signor Ippolito Guilibert, avvocato alla Corte d'appello d'Aix, segretario eccellente del Comitato letterario, uomini di cortesia e di generosità rare, insigniti della croce d'ufficiali della Corona d'Italia per la loro benemerenza, m'accompagnarono alla stazione con altri ; e poichè taluno disse, che il mio discorso aveva manifestato sentimenti alti, subito risposi che, *venendo fra nobili cuori, era disposto a sentire nobilmente*. La qual cosa ripeto volentieri a voi per due ragioni ; prima, perchè affermai la verità, e mi

preuve : la continuation de vos travaux, si utiles à la littérature italienne ! Là-dessus, il me confia la pensée qu'il avait d'écrire un ouvrage sur Le Tasse en se servant des travaux d'un de nos collègues, l'éditeur de César Guasti (*Le Monnier à Florence*). Je lui expliquai alors avec bonheur comment un élève de l'Institut supérieur de Florence, Léopold Cecchi, avait écrit sur ce sujet sa thèse doctorale avec une science et une critique au-dessus de son âge.

Un fait que je dois relever et que je ne puis taire en terminant, est la résurrection de la langue et de la littérature de Provence, grâce à l'Académie dite des *Félibres*. J'ai entendu citer, entre autres *Félibres*, Frédéric Mistral, auteur du remarquable poème de *Mirèio*, Aubanel, Roumanille et Gras. J'ai fait la connaissance des deux premiers, qui parlaient fort bien l'italien. A peine arrivé à Avignon, je les vis à table à mes côtés : *Ce sont des poètes*, me dis-je.

Aubanel, modeste, doux, harmonieux, méditatif, me dit des paroles suaves qui confirmèrent à mes yeux la réputation et la considération dont il jouit dans son pays. — Mistral est ardent comme un troubadour des temps passés : il a du feu dans l'âme, la parole et les yeux ; c'est le poète des traditions de loyauté et d'amour. Il composa à Paris, où il se trouvait, en compagnie de Dall'Ongaro, les vers suivants, qu'il voulut bien me réciter avec un sentiment affectueux et dans le même but :

Ami, nòsti parla soun tóuti dous rouman,
Pouden nous dire fraire e nous touca la man :
Toun Po e ma Durènço,
Na tóuti dous d'un soulet mount,
Van abéura, l'un toun Piemount
E l'autre ma Prouvènço !

TRADUCTION.

Ami, nos langues sont toutes deux romanes,
Nous pouvons nous dire frères et nous toucher la main :
Ton Pô et ma Durance,
Nés tous deux d'un même mont,
Vont arroser, l'un ton Piémont
Et l'autre ma Provence.

piace attestarla, ritornato nella mia terra natale ; seconda, perchè voi meritate vi dica quel medesimo che dissi a' Provenzali.

Con ogni riverenza mi confermo

Devotissimo,

AUGUSTO CONTI,

Arciconsolo della Crusca.

Firenze, 25 luglio 1874.

C'est un essai de cette vivante poésie qui renaît de ses cendres, comme le phénix.

M. L. de Berluc-Pérussis, qui eut l'idée du *Centenaire*, et qui en a bien mérité d'une manière toute particulière, et M. Hippolyte Guilibert, avocat à la Cour d'appel d'Aix et secrétaire distingué du *Comité littéraire*, tous deux hommes d'une rare courtoisie et d'une générosité extraordinaire, décorés l'un et l'autre de la Croix d'officiers de la Couronne d'Italie pour leurs services en cette circonstance, m'accompagnèrent à la gare avec les autres ; et comme chacun d'eux disait que mon discours avait été l'expression de sentiments élevés, je répliquai tout de suite qu'en *se trouvant au milieu de nobles cœurs, on était disposé à sentir noblement*.

Cela, je vous le répèterai volontiers pour deux motifs : d'abord, parce que j'ai dit la vérité, et qu'il me plaît d'en rendre témoignage à mon retour sur ma terre natale ; ensuite, parce que vous méritez que je vous dise ce que j'ai dit aux Provençaux.

Avec considération je me dis

Votre tout dévoué,

Auguste CONTI,

Archi-consul de la Crusca.

Florence, 25 juillet 1874.

LETTERA DELL' ACCADEMIA DELLA CRUSCA
AL COMITATO LETTERARIO D'AIX IN PROVENZA

SIGNORI,

L'Accademia della Crusca si tenne molto onorata dell'incarico che voleste affidarle, lietissima poi dell' invito che le faceste di prendere parte alla solennità letteraria, ond' ha la Francia pensato di onorare il quinto Centenario dalla morte di Francesco Petrarca.

Chiamati da Voi a giudicare le poesie italiane presentate al concorso, gli Accademici son tornati col pensiero a quel tempo che il Menage e il Chapelain, venuti a contesa sulla interpretazione di un verso appunto del Petrarca, ne rimettevano alla Crusca il giudizio; invitati a mandare il loro Arciconsolo a sedere coll' illustre poeta Vittorio de Laprade fra i presidenti di onore, si sono rammentati come il Regnier-Desmarais, segretario perpetuo della grande Accademia francese, avesse nella Crusca una gerla accanto al Dati, al Redi, al Magalotti, al Salvini; gerla che un francese ha quasi sempre occupata, sino a Federico Ozanam e G. G. Ampère.

Per adempire all' onorevole commissione vostra, gli Acca-

LETTRE DE L'ACADÉMIE DE LA CRUSCA
AU COMITÉ LITTÉRAIRE D'AIX-EN-PROVENCE

MESSIEURS,

L'Académie de la *Crusca* se regarde comme très-honorée de la mission que vous voulez bien lui confier, et très-satisfaite de l'invitation que vous lui faites de prendre part à la solennité littéraire par laquelle la France songe à célébrer le 5^e Centenaire de la mort de François Pétrarque.

Appelés par vous à juger les poésies italiennes présentées au concours, les Académiciens se sont reportés par la pensée à ce temps où Ménage et Chapelain, ne pouvant s'entendre sur l'interprétation d'un vers de Pétrarque, s'en remettaient à la *Crusca* pour trancher le différend.

Invités à envoyer leur archi-consul siéger à côté de l'illustre poète de Laprade, au milieu des présidents d'honneur, ils se sont rappelé comment Regnier-Desmarais, secrétaire perpétuel de la grande Académie Française, avait à la *Crusca* un siège à côté de Dati, de Redi, de Magalotti, de Salvini, siège qu'un Français a toujours occupé jusqu'à Frédéric Ozanam et J. J. Ampère.

Pour remplir votre commission si honorable, les Académiciens de la *Crusca* se sont réunis plusieurs fois.

Après avoir tout d'abord mis de côté beaucoup de pièces (beaucoup trop peut-être !) sur les 173 compositions italien-

demici della Crusca si sono a unati più volte ; e fatto da prima un grande scarto (grande pur troppo !) su' 173 componimenti italiani, che da una settantina di autori erano stati inviati al concorso, ne ha preso in esame alcuni pochi, i quali o per la forma o per il pensiero uscivano dalla schiera volgare ; ma anche in questi il merito non era assoluto : erano buone esercitazioni di verseggiatori, piuttosto che vere creazioni di poeta. E il poeta solamente doveva esser premiato in un concorso sul quale due nazioni tengon gli occhi, in una festa letteraria con che vuolsi onorare il Poeta che cantò nobilmente la Donna, la Patria, la Religione.

Certo era doloroso il pensare che in tanta copia di versi non si potesse designare un Sonetto o una Canzone al premio che i letterati di Francia con nobile esempio offerivano ai poeti d'Italia ; ma poichè il velo dell'anonimo, che copriva gran parte dei nomi, non poteva nascondere agli Accademici le qualità particolari dei componimenti che avevano dinanzi, il dolore era temperato dalla certezza che non uno de' poeti nostri aveva risposto all'invito, non uno di quelli che in ogni parte d'Italia, con ingegno certamente diverso e pur con forme tutte proprie, onorano oggi le lettere nostre e mantengono alla lingua di Dante e del Petrarca il vanto dell' armonia e dell' eleganza.

Il giudizio dunque dell' Accademia, per quanto possa apparire severo, è che nessuno dei componimenti mandati al concorso merita il premio ; e ove questo mancava, le menzioni onorevoli non avrebbero fatto altro che mettere in vista la mediocrità, la quale in tutto, ma segnatamente nella poesia, non è tollerata. La Crusca ha creduto che fosse più dignità per l'Italia tacere, che unire una fioca voce al concerto che deve in Valchiusa salutare il nome di Francesco Petrarca.

nes qui avaient été adressées au jury du concours par une soixantaine d'auteurs, ils en ont examiné un petit nombre qui, par leur forme ou par leur fond, sortaient de l'ordinaire.

Mais en celles-ci le mérite n'était pas absolu : c'étaient de bonnes compositions de versificateurs plutôt que de vraies créations de poètes. Et le poète devait seul être couronné dans un concours sur lequel deux nations ont les yeux fixés, dans une fête littéraire dont le but était d'honorer le poète qui chanta si noblement sa dame, sa patrie, sa religion.

Il est certes douloureux de penser qu'au milieu de tant de pièces de vers, il n'ait pas été possible de désigner un sonnet ou un *canzone* pour un prix que les lettrés de France, par une noble initiative, offraient aux poètes de l'Italie. Mais comme le voile de l'anonyme qui couvrait une grande partie des noms ne pouvait cacher aux académiciens les qualités particulières des compositions en face desquelles ils se trouvaient, leur douleur était tempérée par la certitude où ils étaient qu'aucun de nos poètes n'avait répondu à l'invitation, aucun de ceux qui, sur tous les points de l'Italie, honorent notre langue, chacun selon son génie et avec ses formes particulières, et conservent à la langue du Dante et de Pétrarque sa renommée d'harmonie et d'élégance.

Par conséquent, d'après l'avis de l'Académie, si sévère qu'il puisse paraître, aucune des compositions envoyées au concours ne mérite le prix ; et à défaut du prix, les mentions honorables n'auraient fait que mettre en relief la médiocrité qui ne peut être tolérée nulle part, et surtout dans la poésie. *La Crusca* a cru qu'il serait, pour l'Italie, plus digne de se taire que d'unir une faible voix au concert qui doit saluer à Vaucluse le nom de François Pétrarque.

Vous avez, Messieurs, destiné un prix à l'Italien qui, dans ces quinze dernières années, a fait imprimer une œuvre sur Pétrarque. Puisqu'il vous a plu d'en passer par le

Voi avete, o Signori, destinato un premio a quell' Italiano che in questi ultimi quindici anni ha dato alle stampe un' opera sul Petrarca. E poichè di questo pure v'è piaciuto far giudice la Crusca, gli Accademici con voto unanime e con animo lieto, designano al premio le *Lettere di Francesco Petrarca* volgarizzate e illustrate dall' avv. Giuseppe Fracassetti di Fermo : fatica grande, condotta con grande amore, e che mentre serve a intendere la mente e a conoscere la vita del Petrarca, apre a tutti un tesoro di cognizioni intorno al secolo decimoquarto.

Così gli Accademici della Crusca hanno inteso di corrispondere alla fiducia vostra. L'Arciconsolo, che verrà in persona alle vostre feste, vi porterà quella parola che affidata alla carta non esprime mai abbastanza i vivi sentimenti dell' animo.

Per gli Accademici della Crusca :

Augusto CONTI, *Arciconsolo*.

Cesare GUASTI, *Segretario*.

Firenze, 11 luglio 1874.

jugement de la *Crusca*, les Académiciens, à l'unanimité et avec allégresse, ont désigné pour ce prix les *Lettres de François Pétrarque*, publiées et illustrées par l'avocat Joseph Fracassetti, de Fermo. C'est un travail considérable conduit avec une véritable passion, et qui, tout en mettant au courant de l'esprit et de la vie de Pétrarque, ouvre à tous un trésor de renseignements sur le XIV^e siècle.

C'est ainsi que les Académiciens de la *Crusca* ont entendu répondre à votre confiance. L'archi-consul, qui se rendra en personne à vos fêtes, vous apportera une parole qui, confiée au papier, n'exprime jamais assez les vifs sentiments de l'âme.

Pour les Académiciens de la *Crusca* :

Auguste CONTI, *archi-consul*.

César GUASTI, *secrétaire*.

Florence, le 11 juillet 1874.

MONUMENT COMMÉMORATIF

DU CINQUIÈME CENTENAIRE DE PÉTRARQUE

Ce monument, qui sera surmonté du buste en bronze de Pétrarque dû à l'habile ciseau du statuaire François Consonove, doit être érigé à Vaucluse.

Le projet en a été fait par Consonove et accepté par un Comité constitué comme il suit :

- MM. **Frédéric Mistral**, ✱, Président ;
Norbert Bonafoux, ✱, Président du jury français, doyen de la Faculté des lettres d'Aix ;
D^r Yvaren, ✱, Conseiller général, à Avignon ;
Tacussel, ✱, Maire de Vaucluse ;
Joffroy, architecte honoraire du département, à Avignon ;
Deloye, ✱, Conservateur du Musée d'Avignon.
J. Roumanille, ✱, vice-président du jury provençal et de l'Académie des Félibres, à Avignon ;
J.-B. Gaut, membre des jurys français et provençal, et de l'Académie du Sonnet, bibliothécaire de la ville d'Aix ;
Gras, ✱, de l'Académie des Félibres ;

MM. Mugnier, *, Directeur de la succursale de la Banque de France à Avignon, — Trésorier ;
A. Mouzin, Chef de bureau à la Préfecture de Vaucluse, lauréat des Jeux-Floraux du Centenaire, — Secrétaire.

Une souscription est organisée dans le but de couvrir les frais de ce monument. Déjà d'importantes adhésions ont été adressées au Comité.

Entre autres personnes remarquables, nous pouvons citer M. le Commandeur Nigra, ministre plénipotentiaire d'Italie ; M. Wallon, député, membre de l'Institut, sous-secrétaire d'Etat au Ministère de l'Instruction publique ; M. Mézières, de l'Académie Française ; M. Doncieux, Préfet de Vaucluse ; M. le Comte du Demaine, maire d'Avignon, qui ont bien voulu honorer de leurs sympathies et de leur concours le projet d'érection du monument destiné à perpétuer le souvenir des fêtes sans précédent dont nous avons essayé de donner le compte-rendu.

Le Conseil général de Vaucluse a souscrit une somme de 1,200 francs pour l'érection du monument de M. Consonove.

Le Comité espère obtenir des subventions de l'Italie et du Gouvernement français.

TABLE

	Pages
Pétrarque (introduction).....	9 —
Le cinquième Centenaire de Pétrarque.....	15
Programme des fêtes littéraires célébrées à Avignon en l'honneur du cinquième centenaire de la mort de Pétrarque, les 18, 19 et 20 juillet 1874.....	15
Fêtes à Vaucluse, le samedi 18 juillet 1874.....	18
— à Avignon, — —	72
— — le dimanche 19 juillet 1874.....	77
Composition du Comité.....	151
— des Jurys.....	152
— des Délégués italiens.....	153
— des Délégués des Académies et des Sociétés savantes.....	154

LAURÉATS — CONCOURS PROVENÇAL

PIÈCES DE VERS EN L'HONNEUR DE PÉTRARQUE

Poésies couronnées.

A Petrarco, pèr soun cinquen Centenàri (A. Arnavielle).....	163
Odo à Petrarco (Jan Monné).....	167

SONNET SUR PÉTRARQUE

Poésies couronnées.

Lou Ban (Anseume Mathiéu).....	171
Li dous Triounfle (M. Frizet).....	172
A Petrarco (Jùli Gaillard).....	172
A Petrarca (Langlade).....	173

	Pages
La Coumèto (Aug. Verdot).....	173
A Petrarco (Jòusè Roux).....	174

SONNET TRADUIT DE PÉTRARQUE

Poésies couronnées.

Sonetto cXLII.....	176
Sounet cXLII (traducioun). Rose-Anaïs Roumanille....	<i>id.</i>
Sonetto cXXXI.....	177
Sounet cXXXI (traducioun). V. Lieutaud.....	<i>id.</i>
Sonetto cCXXXI.....	178
Sounet cCXXXI (traducioun). Anfos Tavan.....	179

CONCOURS FRANÇAIS

SONNET SUR PÉTRARQUE

Poésies couronnées.

La Fontaine de Vaucluse. (J. Quenin).....	180
Vaucluse à l'heure actuelle. (De Meyronnet-St-Marc).....	182
Le Rocher de Pétrarque. (Hippolyte Matabon).....	<i>id.</i>

ODE SUR PÉTRARQUE

Poésies couronnées.

Pétrarque. (Marquis de la Garde).....	183
— (Mélanie Bourotte).....	187
— (Paul des Hébrides).....	190

SONNET TRADUIT DE PÉTRARQUE

Poésies couronnées.

Sonnet cCCXII. (P. Le Duc).....	198
— cCLXIX.....	199
— cCXXXVII.....	<i>id.</i>

	Pages
Sonnet cclxxxvii.....	200
— cclix. (D'Audeville).....	id.

CONCOURS MIXTE

(Français-Provençal-Italien).

PIÈCES SUR CLÉMENCE ISAURE

Poésies couronnées.

A Clémence Isaure. (A. Mouzin).....	202
Clemènço Isauro. (M. Frizet).....	206
Clémence Isaure. (Aimé Giron).....	210
A Clémence Isaure (D'Audeville).....	213

PRIX SPÉCIAL

A Pétrarque. (Sabin Aressy).....	218
----------------------------------	-----

POÉSIES SUR LE JARDIN DE PÉTRARQUE ET RESPECT AUX PETITS OISEAUX

(Français-Provençal).

Poésies couronnées.

Respect aux petits Oiseaux. (Aimé Giron).....	224
Fau respeta lis Aucelet. (Frai Théobald).....	230

POÉSIE CATALANE

Al Petrarca. (Francesch Matheu y Fornels)...	233
--	-----

CONCOURS HISTORIQUES

Dissertation inédite sur Laure.....	234
Ouvrage imprimé sur Pétrarque.....	id.

~~~~~

## DOCUMENTS

---

|                                                                                                                                  | Pages      |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Cantadisso à Petrarco. ....                                                                                                      | 237        |
| Discours de M. le commandeur Raphaël Minich, à Vaucluse. ....                                                                    | 238        |
| Strophes improvisées au banquet de Vaucluse, le 18 juillet<br>1874. (J.-B. Moulet). ....                                         | 245        |
| Traduction provençale de la Canzone XI de Pétrarque, lue par<br>Frédéric Mistral au banquet international de la Préfecture. .... | 246        |
| Texte italien de la Canzone XI. ....                                                                                             | 247        |
| Lettre de S. Em. le Cardinal de Silvestri. ....                                                                                  | 250        |
| Lettre de M. Victor Hugo. ....                                                                                                   | 251        |
| — de M. J. Van-Torn. ....                                                                                                        | 252        |
| — de Mgr l'Archevêque d'Avignon. ....                                                                                            | 253        |
| — de M. le Commandeur Nigra. ....                                                                                                | <i>id.</i> |
| — — — — —                                                                                                                        | 254        |
| — de M. Fracassetti. ....                                                                                                        | 255        |
| — de MM. Conti et Guastini. ....                                                                                                 | <i>id.</i> |
| — du Comité littéraire d'Aix à M. Jules Tréfouel. ....                                                                           | 258        |
| Le Centenaire de Pétrarque en Italie. ....                                                                                       | 259        |
| Rapporto indirizza alla R. Accademia della Crusca. ....                                                                          | 264        |
| Mémoire adressé à la royale Accadémie de la Crusca (tra-<br>duction). ....                                                       | 265        |
| Lettera dell' Accademia della Crusca al Comitato letterario<br>d'Aix-in-Provenza. ....                                           | 282        |
| Lettre de l'Académie de la Crusca au Comité littéraire d'Aix-<br>en-Provence. ....                                               | 283        |

---

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| Monument commémoratif du cinquième Centenaire de<br>Pétrarque. .... | 289 |
|---------------------------------------------------------------------|-----|

---



STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on  
or before the date last stamped below.

MAR 12 1946

MUN 14 1946



851.18 .GF41

C.1

... Cinquieme centenaire

Stanford University Libraries



3 6105 045 055 386

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES  
CECIL H. GREEN LIBRARY  
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004  
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

|  |  |
|--|--|
|  |  |
|--|--|

